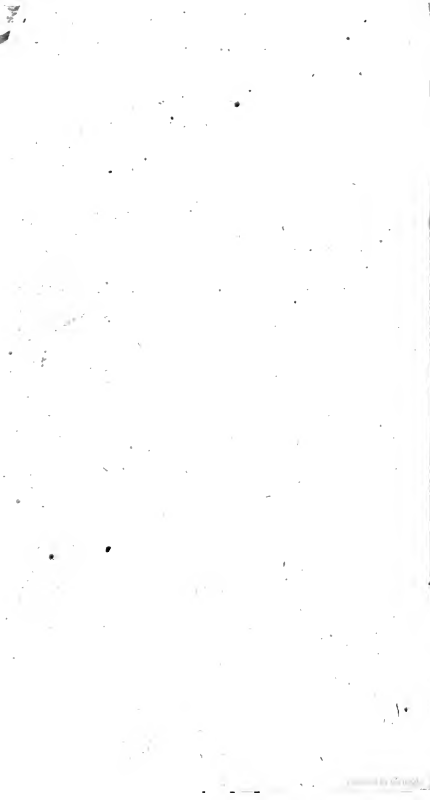


9698

Palet - XXXVI 14



LES
PROVINCIALES,
AVEC LES NOTES
DE WENDROCK

Tome I.

317

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

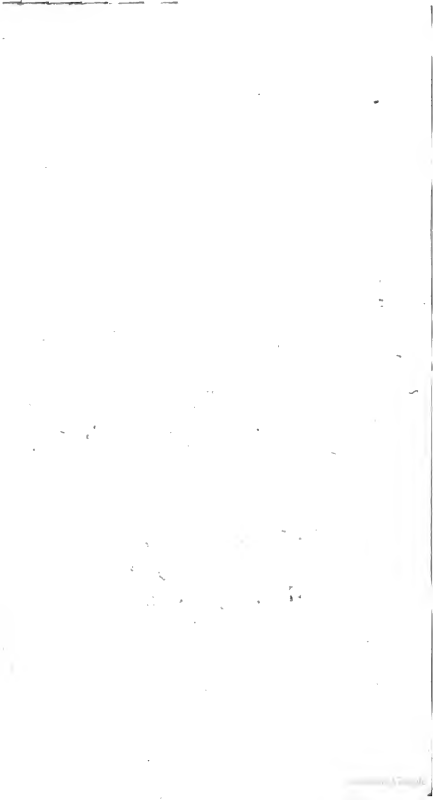
ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

588009
LES
PROVINCIALES,
OU
LETTRES ECRITES
PAR
LOUIS DE MONTALTE
A UN PROVINCIAL DE SES AMIS:
AVEC LES NOTES
DE GUILLAUME WENDROCK:
NOUVELLE EDITION.
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM;
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE
M. DCC. LXVII.





AVERTISSEMENT *

LA Préface qui suit cet Avertissement, prévient tout ce qu'on pourroit dire sur cet Ouvrage. J'avertirai seulement ici, que le Public est redevable aux Jésuites de la traduction que j'en ai faite. *Les Entretiens de Cléandre & d'Eudoxe* me firent naître la première pensée d'y travailler, dans le dessein de la publier. Je crus qu'on n'y pouvoit rien opposer de plus solide, & que les Jésuites attaquant dans un Livre François cet Ouvrage Latin, il étoit bon de le traduire, afin que tout le monde en pût juger par soi-même. La suppression que les Jésuites firent

* Cet Avertissement est de Mademoiselle de Joncourt, personne d'esprit & de piété, qui joignoit aux vertus propres à son sexe, des connoissances qui seront toujours honneur au nôtre.

Vj AVERTISSEMENT.

de ces *Entretiens*, me fit abandonner ce dessein presque aussi-tôt que je l'eus conçu. Mais une nouvelle Edition qu'ils en firent paroître il y a quelque tems, & qu'ils répandirent par-tout, m'engagea à reprendre ce travail. J'avoue néanmoins que l'*Apologia des Provinciales*, qui a été reçue avec tant d'applaudissement, me l'auroit fait abandonner pour toujours, si les entreprises continuelles de ces Peres ne m'avoient convaincue de la nécessité de l'achever.

Je ne dirai rien de la fidélité avec laquelle j'ai tâché de suivre l'Original Latin. J'en laisse le jugement à ceux qui voudront bien se donner la peine de le comparer avec ma Version. Voici seulement de quoi je crois devoir rendre compte aux Lecteurs.

I. J'ai réuni dans une seule Préface les trois qui sont au commencement de la cinquieme Edition de *Wendrock*. Elles méritoient d'être lues, parce qu'elles contiennent une

AVERTISSEMENT. vii
histoire fort exacte de ces disputes,
& j'appréhendois que leur nombre
n'empêchât qu'on ne les lût. J'ai cru
remédier à cet inconvénient, en ne
faisant paroître qu'une Préface, &
la divisant en plusieurs Sections,
qui en rendent la lecture plus facile
& moins ennuyeuse. Il étoit impos-
sible, en réduisant ainsi ces Préfa-
ces, qu'on ne retranchât quelque
chose ; mais j'ai tâché de conserver
tout ce qui étoit essentiel.

II. J'ai supprimé entièrement l'*A-*
vertissement sur les XVIII Lettres,
qui est à la tête de toutes les Edi-
tions des *Provinciales*, & que *Wen-*
drock avoit traduit en Latin ; parce
qu'il ne contient rien qui ne soit ren-
fermé dans la Préface, & dans les
tables qui sont au commencement
des tomes.

III. Je n'ai point traduit les deux
Appendices touchant la Probabilité,
les trois *Disquisitions* de Paul Iré-
née *, ni les *Suffrages* des Consul-

* Ces *Disquisitions* parurent in-quarto

viii **AVERTISSEMENT.**

teurs dans l'affaire de Jansénius * ,
qui sont à la fin de la cinquieme

en 1657 sous ce titre, *Disquisitiones sex Pauli Irenæi ad præsentis Ecclesiæ tumultus sedandos opportunæ*. Outre les Editions du *Wendrock* où elles se trouvent, elles ont encore été réimprimées dans le *Causa Janseniana* que M. Arnau'd fit imprimer en Hollande en 1681. Le but de cet Ouvrage est de fixer le véritable sens de la Bulle d'*Innocent X* sur les V Propositions, & d'ouvrir les voies de parvenir à une paix durable & solide C'est pourquoi M. Nicole s'applique, dit l'Auteur de sa vie, à démontrer que le Jansénisme, dont on faisoit tant de bruit, n'étoit qu'une hérésie imaginaire, & à faire tomber ce masque que l'on essayoit à tous ceux que l'on avoit intérêt de décrier, & dont on faisoit peur aux ignorans & aux gens prévenus... En général ces six Disquisitions contiennent plusieurs points de doctrine traités avec beaucoup de solidité, des raisonnemens sans nombre avancés avec clarié & prouvés sans réplique; un grand nombre de faits historiques qui servent à éclaircir les disputes de ce tems là. Le stile en est fort & nerveux, les expressions sont pures, délicates, & propres à ce genre d'écrire.

* Cet Ecrit parut in-4°. en 1657, un peu avant les *Disquisitions* dont on vient

AVERTISSEMENT. ix
Edition de *Wendrock*. Je n'ai eu
dessein de donner que ce qui avoit

de parler, sous ce titre : *Tredecim Theologorum, ad examinandas V Propositiones ab Innocentio X selectorum, vota, brevibus animadversionibus illustrata*. Il a été réimprimé depuis le *Causa Janseniana*. Voici l'occasion de cet Ouvrage. *Innocent X* donna les V Propositions à examiner à treize Consultants, qui étoient pour la plupart Religieux de différens Ordres. Ils s'assemblerent le premier Octobre 1652, & résolurent de donner au Pape leurs avis par écrit. Leurs sentimens furent partagés. Les uns condamnoient absolument les V Propositions : les autres se contentoient de les rejeter ; & les troisiemes les justifioient en un sens, & les condamnoient dans un autre. Ces avis furent imprimés à Rome en 1655, & condamnés par un Décret de l'Inquisition, sans l'aveu de laquelle ils avoient paru. *François du Bosquet*, Evêque de Lodève & ensuite de Montpellier, qui étoit alors à Rome, apporta un exemplaire de ces avis en France. Deux autres exemplaires qui vinrent dans le même tems, firent connoître cette Piece aux défenseurs de *S. Augustin*. Ils crurent devoir les faire imprimer. *M. Nicole* se chargea de ce soin.

✕ AVERTISSEMENT.

un rapport plus immédiat aux *Lettres Provinciales*. J'ai cru d'ailleurs, que quelque excellentes que soient ces Pièces, elles n'étoient pas nécessaires pour faire connoître *Wendrock*, & pour confondre ceux qui ont eu la témérité de l'attaquer.

IV. J'ai vérifié sur les Auteurs la plus grande partie des passages cités par *Wendrock*. Ainsi je dois rendre témoignage à sa fidélité. Je n'ai trouvé qu'un seul endroit où il paroît qu'il s'est mépris. C'est dans les Notes sur la X *Lettre*, Section VI. Je l'ai remarqué dans l'endroit même.

V. J'ai eu recours aux Auteurs François cités par *Wendrock*, afin de mettre dans leurs propres termes

& y joignit des Notes ou des *Réflexions*, dit l'Auteur de sa vie, *courtes, mais claires & solides....* En peu de paroles on y voit beaucoup de *Théologie*, & un *précis très exact des meilleurs principes sur la Grace & sur la Justice Chrétienne*. Le but de ces Notes est le même que nous avons dit que *M. Nicole* se proposa ensuite dans les *Disquisitions de Paul Irénée*.

AVERTISSEMENT. xj
les passages qu'il en rapporte. Quand
je n'ai pu trouver ces Auteurs, j'ai
eu soin de le marquer.

VI. Le dernier avis est, qu'en li-
fant cet Ouvrage on ne doit point
oublier que *Wendrock* étoit en Alle-
magne quand il le composa, & qu'il
y parle toujours comme s'il étoit un
Théologien Allemand, qui écrit
pour l'instruction de ses compa-
triotés, dans le tems que ces disputes
faisoient le plus de bruit en France.

Cet avis est d'autant plus néces-
saire, qu'il y a peu de personnes qui
ne soient prévenues que *Wendrock*
est le célèbre M. *Nicole*, qui se ca-
cha sous ce nom, comme M. *Pascal*
s'étoit caché sous celui de *Montalte*.

Comme j'ai appris que l'on pré-
pare encore d'autres Editions de cet
Ouvrage, je suis bien aise d'ajouter
ici que je n'ai point de part à d'au-
tres qu'à celle-ci & à la première; &
que s'il y a dans ces autres Editions
quelques additions ou quelques
changemens, je les désavoue par
avance.

Avis sur cette Edition.

NOUS donnons cette nouvelle Edition des Provinciales avec les Notes de Wendrock, d'après les deux meilleures qui aient été faites de cet Ouvrage. L'une est d'Amsterdam en 3 vol. *in-8°*, petite forme : l'autre porte le nom de Cologne en 4 vol. même forme. L'Edition d'Amsterdam est plus exacte : celle de Cologne est plus ample. Elle contient des Notes mal digérées, mais qui étant élaguées, fournissent des traits assez curieux. Nous avons employé celles qui nous ont paru nécessaires, en les abrégeant ; mais nous n'avons fait aucun usage du quatrième volume de cette Edition. C'est un Recueil de différens Ecrits qui ont paru contre les Casuistes, & les prétentions des Ultramontains, réimprimés plusieurs fois, & peu intéressans aujourd'hui pour la plupart des Lecteurs.

TABLE



T A B L E

D E S A R T I C L E S

Contenus dans la Préface de Wendrock.

PRÉFACE de Wendrock sur la cinquieme Edition de la version Latine des Provinciales, qui contient l'histoire de cette version, l'entreprise des Jésuites au Parlement de Bordeaux contre le Livre de Wendrock, & divers avis du même Wendrock aux Lecteurs.

Page 1

§. I. Histoire des Provinciales. Quelle en fut l'occasion, & comment Montalte les composoit. 6

§. II. Effets de la publication des Provinciales. Zele des Curés contre la Morale des Casuistes. Sentiment de l'Assemblée générale du Clergé sur le même sujet. 15

Extrait du Procès-verbal de l'Assemblée générale du Clergé de France, tenue au grand Couvent des Augustins, es années 1665, 1666, 1667, du Jeudi premier jour de Février à huit heures du matin. 24

Tome I. b

- §. III. Apologie des Casuistes : Pour-
suite des Curés pour la faire condam-
ner : Censures des Evêques & de la
Sorbonne. 30
- §. IV. Moyens dont les Jésuites se ser-
vent pour défendre l'Apologie. Elle
est condamnée à Rome. 44
- §. V. Entreprise des Jésuites au Parle-
ment de Bordeaux contre le Livre de
Wendrock. 52
- §. VI. Divers avis de Wendrock aux
Lecteurs. 113



T A B L E

*Des Lettres & des Notes contenues
dans le premier Tome.*

I LETTRE. **D**ES disputes de Sorbonne, & de l'invention du pouvoir prochain, dont les Molinistes se servirent pour faire conclure la Censure de M. Arnauld.

131

NOTE I. En quel sens Montalte rejette le terme de *Pouvoir prochain*. 152

NOTE II. Du Pere Nicolaï Dominicain.

155

NOTE III. De M. le Moine, Docteur de Sorbonne.

156

NOTE IV. Des nouveaux Thomistes, & des distinctions de M. le Moine.

157

II LETTRE. De la grace suffisante. 159

NOTE I. Du terme de grace suffisante.

Qui sont les Dominicains que cette Lettre condamne. 181

NOTE II. Sur le Sable. 184

NOTE III. Pourquoi les Jésuites accusent les Thomistes d'être Calvinistes.

185

RÉPONSE du Provincial aux deux pre-

b ij

xvj T A B L E :

- mieres Lettres de son ami. 187
- III LETTRE. Injustice, absurdité, & nullité de la Censure de M. Arnauld. 190
- NOTE où l'on explique différentes choses, dont l'intelligence est nécessaire pour bien comprendre cette Lettre. 208
- IV LETTRE. De la grace actuelle toujours présente, & des péchés d'ignorance. 213
- NOTE I. De la doctrine des Jésuites touchant les bonnes pensées toujours présentes, condamnée par la Sorbonne, & par la Faculté de Louvain. 241
- NOTE II. Réfutation de la vaine imagination des pensées non apperçues. 248
- NOTES Préliminaires sur les Lettres suivantes, qui concernent la Morale. 256
- NOTE I. Quel est le dessein de ces Notes. *ibid.*
- NOTE II. Première plainte des Jésuites, Que Montalte leur fait les mêmes reproches que les hérétiques font à l'Eglise. 257
- NOTE III. Réfutation de la seconde plainte des Jésuites; Qu'on leur attribue ce qu'ils ont pris des autres Casuistes. 270
- NOTE IV. Réfutation de la troisième plainte; Qu'on supprime les noms des Auteurs que les Jésuites citent en faveur de leurs opinions. Saint Thomas

T A B L E. **xvij**

faussifié par les Jésuites. 272

NOTE V. Des passages abrégés & composés. 278

NOTE VI. Des circonstances omises. 279

Addition pour la page 68 de l'Histoire des Provinciales. 283

Fin des Tables du Tome premier.

Censure & Approbation des Docteurs en Théologie de l'Université de Bordeaux.

NOUS soussignés Docteurs & Professeurs Royaux en Théologie dans l'Université de Bordeaux, déclarons que, suivant l'Arrêt du Parlement, le Livre intitulé : *Lud vici Montaltii Litteræ Provinciales de morali & politicâ Jesuitarum disciplinâ*, nous ayant été mis entre les mains pour en examiner la bonne ou mauvaise doctrine, & donner notre avis s'il contenoit quelque hérésie; après avoir premièrement invoqué le secours du Pere des lumieres, nous avons lu avec soin ledit Livre, & qu'après avoir délibéré ensemble sur la doctrine y contenue, & nous être communiqué nos avis, nous n'y avons trouvé aucune hérésie. Fait dans le Couvent des Carmes, le 6 du mois de Juin, l'an 1660.

Signé,

FRANÇOIS ARNAULD, de
l'Ordre de saint Augustin.

F. JEAN-BAPTISTE GONET, de
l'Ordre des Freres Prêcheurs.

LOPEZ, Chanoine Théologal.

EN nunc quod placuit scribere, obviis manibus suscepi. Legi avidè, libenter relego, & placet sæpius repetitum. Placet, fateor, jocus: est enim & jucunditate gratus, & serius gravitate. Nescio siquidem quomodo inter jocandum ita disponitis sermones vestros in judicio, ut & jocus levitatem non redoleat, & auctoritas conservata hilaritatis non minuat gratiam. Porro auctoritas ita servatur, ut illud sancti viri meritò vobis possit aptari: Si quando ridebam, non credebant mihi.

J'AI reçu avec une extrême joie les Lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Je les ai lues avec empressement. Je les relis encore volontiers, & plus je les lis, plus elles me paroissent belles. Vos railleries, je l'avoue, me font plaisir. Elles sont agréables & spirituelles, & en même tems sages & judicieuses. Car vous sçavez si bien allier le plaisant & le sérieux, que vos railleries n'ont rien qui resente la légèreté, & que la gravité que vous gardez ne leur fait rien perdre de leur agrément. Cependant vous conservez tellement cette gravité & cette dignité qui vous convient, qu'on peut vous appliquer ces paroles d'un saint homme: *S'il m'arrivoit quelquefois de railler, ils ne le croyoient pas.*

S. Bernard. Lett. 228. à Pierre, Abbé de Cluni.



R O N D E A U

A U X

R R. P P. J E S U I T E S

Sur leur Morale accommodante.

***R**etirez-vous , péchés ; l'adresse sans seconde
De la troupe fameuse en Escobars féconde
Nous laisse vos douceurs sans leur mortel venin.
On les gôûte sans crime ; & ce nouveau chemin
Mene sans peine au ciel dans une paix profonde.*

*L'enfer y perd ses droits : & si le diable en gronde ;
On n'aura qu'à lui dire : Allez , esprit immonde ,
De par Bauny , Sanchez , Castro , Gans , Tam-
bourin ,
Retirez-vous.*

*Mais , ô Peres flatteurs , sot qui sur vous se fonde ,
Car l'Auteur inconnu qui par Lettres vous fronde ,
De votre Politique a découvert le fin ;
Vos Probabilités sont proches de leur fin ,
On en est revenu : cherchez un nouveau Monde ;
Retirez-vous.*

PRÉFACE



P R É F A C E

D E

W E N D R O C K ,

SUR la sixieme édition de la version latine des Provinciales, qui contient l'histoire de cette version & des Provinciales, l'entreprise des Jésuites au Parlement de Bordeaux, & divers avis du même Wendrock aux lecteurs.

LA réputation que les Provinciales avoient dans le monde, & l'avantage que l'Eglise en avoit retiré par la condamnation de tant d'erreurs qu'elles avoient procurée, faisoient désirer à ceux qui avoient du zele pour la pureté de la morale ; qu'on traduisît en latin ces excel-

Tome I.

A

lentes lettres. Il y avoit lieu d'espérer qu'en se répandant dans les pays où le françois n'est pas entendu, elles y produiroient les mêmes effets qu'elles avoient produits en France. C'est ce qui me porta à en entreprendre la traduction, malgré la difficulté que je comprenois mieux que personne qu'il y avoit d'y réussir.

Mais cela même fut encore une raison qui servit à m'y engager. Car il se répandoit alors un bruit que d'autres personnes vouloient y travailler. Et comme ils n'étoient ni assez habiles dans les deux langues, pour représenter dans une version latine toutes les beautés de l'original françois; ni assez instruits des disputes dont il s'agissoit, pour rendre fidèlement les pensées de Montalte; il étoit à craindre qu'en le faisant parler un langage barbare, ils ne lui attribuaissent encore des sentimens tous différens des siens. Plus il pense avec justesse & s'exprime avec exactitude sur tous les sujets qu'il traite,

plus il y avoit de danger qu'on n'affoiblît ou qu'on n'outrât ses pensées & ses expressions : car pour peu qu'on s'en écarte , il est difficile qu'on ne tombe dans l'erreur. Quelques amis à qui je ne pouvois rien refuser , furent touchés des suites que cela pourroit avoir , & me preserent de prévenir ces traducteurs dont on étoit menacé ; contens , si l'on ne pouvoit conserver à Montalte toute son élégance dans une langue étrangere , que l'on conservât au moins toute la force & la vérité de ses pensées.

Ils me croyoient en état de le faire. J'avois fait une étude particulière des casuistes. J'avois souvent conféré avec les plus habiles docteurs de la Faculté de Théologie de Paris , que j'avois connus pendant le séjour que j'ai fait en cette ville : & je reconnois ici que j'en ai tiré de grands secours pour cet ouvrage. Je pouvois même me servir d'eux pour faire revoir ma traduction par Montalte : ce que j'ai fait. Et ce

4 HISTOIRE
grand homme a eu la bonté de l'examiner, d'y corriger beaucoup de choses, & de l'honorer de son approbation.

Je commençai donc à travailler avec tout le soin dont j'étois capable à cette version, & aux notes que je crus devoir y joindre. Je les fis imprimer pour la première fois à Cologne en 1658. Il s'en est fait depuis plusieurs éditions. Celle-ci est la sixième, la plus ample, & la plus correcte de toutes. Je l'ai retouchée en plusieurs endroits: & j'ai augmenté de près de moitié la dissertation sur la probabilité.

Je m'étois contenté dans les Préfaces que j'ai mises à la tête des éditions précédentes, de marquer quel avoit été le dessein de Montalte en écrivant ses lettres, & quel avoit été le mien en les traduisant & en y ajoutant des notes. Je n'avois osé dire que peu de choses de l'utilité que l'Eglise pouvoit retirer de notre travail, de peur qu'on ne m'accusât ou de vanité, ou de me laisser aller

DES PROVINCIALES. 3

à des conjectures trompeuses. Mais puisque Dieu l'a béni au-delà de tout ce que nous pouvions espérer, je ne puis maintenant me dispenser de faire part aux lecteurs de tout ce qui est arrivé à cet ouvrage. J'espère qu'ils reconnoîtront par le récit simple que j'en ferai, que c'est Dieu qui en a inspiré & qui en a conduit le dessein; qu'ils admireront & qu'ils loueront sa providence, qui fait souvent naître les plus grandes choses & les plus importantes pour le bien de son Eglise, de celles qui ne paroissent rien dans leurs commencemens. Je sçais bien que la plupart des faits que je rapporterai sont connus, sur-tout en France, de tous ceux qui sont instruits des contestations présentes. Mais ils le sont moins ici, & il ne sera pas inutile de les y faire connoître, & d'en conserver la mémoire à la postérité. C'est pourquoi je reprendrai les choses dès l'origine du différend, & je les parcourrai le plus succinctement qu'il me sera possible.

§. I.

HISTOIRE DES PROVIN-
CIALES : *quelle en fut l'occa-*
sion, & comment Montalte les
composoit.

LE dessein que j'avois de **don-**
 ner une version de ces **lettres**
 m'ayant obligé de m'informer **exac-**
 tement de tout ce qui s'étoit **passé**
 avant & depuis cette dispute, **il**
 m'est échappé peu de faits **qui y**
 ayent quelque rapport. **Ce que j'ai**
 donc appris par des personnes **très-**
 dignes de foi du sujet **qui y avoit**
 donné occasion, c'est que **quand**
 Montalte publia sa premiere lettre,
 il ne pensoit à rien moins qu'au dif-
 férend qu'il **a** eu depuis avec les **Jé-**
 suites. Et voici comment ils me rap-
 portoient que la chose s'étoit **passée.**

On examinait en Sorbonne **la fé-**
 conde lettre de M. Arnauld; & **ces**
 disputes y faisoient l'éclat que **tout**
 le monde sçait. Ceux qui ne **con-**
 noissoient pas quel en étoit le **sujet,**
 s'imaginoient qu'il s'y agissoit **des**

on demens de la foi, ou au-moins de
 uelques questions d'une extrême
 onféquence pour la religion : ceux
 ui le connoiffoient n'avoient pas
 moins de douleur de voir l'erreur
 où étoient les fimples, que de voir
 e pareilles conteftations parmi les
 Théologiens. Un jour que Montalte
 'entretenoit à fon ordinaire avec
 quelques amis particuliers, on parla
 par hazard de la peine que ces per-
 onnes avoient de ce qu'on en impo-
 oit ainfi à ceux qui n'étoient pas ca-
 pables de juger de ces difputes, &
 qui les auroient méprifées s'ils en
 avoient pu juger. Tous ceux de la
 compagnie trouverent que la chofe
 n'étoit en effet qu'on y fît atten-
 tion ; & qu'il eût été à fouhaiter
 qu'on eût pu défabufer le monde.
 Sur cela un d'eux dit que le meil-
 leur moyen pour y réuffir étoit de
 répandre dans le public une efpece
 de factum, où l'on fît voir que dans
 ces difputes il ne s'agiffoit de rien
 d'important & de férieux, mais feu-
 lement d'une queftion de mots &

d'une pure chicane, qui ne rouloït que sur des termes équivoques, qu'on ne vouloit point expliquer. Tous approuverent ce dessein; mais personne ne s'offroit pour l'exécuter. Alors Montalte qui n'avoit encore presque rien écrit; & qui ne connoissoit pas combien il étoit incapable de réussir dans ces sortes d'ouvrages, dit qu'il concevoit à la vérité comment on pourroit faire ce factum; mais que tout ce qu'il pouvoit promettre, étoit d'en ébaucher un projet, en attendant qu'il se trouvât quelqu'un qui pût le polir; & le mettre en état de paroître.

Voilà comme ils s'engagea simplement, & ne pensant pour lors à rien moins qu'aux Provinciales. Il voulut le lendemain travailler au projet qu'il avoit promis; mais au lieu d'une ébauche, il fit tout de suite la première lettre, telle que nous l'avons. Il la communiqua à un de ses amis, qui jugea à propos qu'on l'imprimât incessamment, & cela fut exécuté.

Cette lettre eut tout le succès

DES PROVINCIALES. 9

qu'on pouvoit désirer. Elle fut lue par les sçavans & par les ignorans. Elle produisit dans l'esprit de tous l'effet qu'on en attendoit. Elle eut encore un autre effet auquel on n'avoit point pensé. Elle fit connoître combien le genre d'écrire que Montalte avoit choisi, étoit propre pour appliquer le monde à cette dispute. On vit qu'il forçoit en quelque sorte les plus insensibles & les plus indifférens à s'y intéresser; qu'il les renuoit, qu'il les gagnoit par le plaisir, & que sans avoir pour fin de leur donner un vain divertissement, il les conduisoit agréablement à la connoissance de la vérité.

Ainsi Montalte, pour troubler un peu le triomphe des Molinistes, qui venoient enfin de conclure l'affaire de la censure, fit presque avec la même promptitude la seconde, la troisième & la quatrième lettres, qui furent reçues avec encore plus d'applaudissement. Il avoit dessein de continuer à expliquer la même matière. Mais ayant mis, je ne sçais par

quel mouvement, à la fin de la quatrième lettre, qu'il pourroit parler dans la suivante de la morale des Jésuites, il se trouva engagé à le faire.

Lorsqu'il fit cette promesse, il n'étoit point encore assuré, comme il l'a souvent dit lui-même, s'il écrirait effectivement sur ce sujet. Il considérait seulement que si après y avoir bien pensé, on jugeoit que cela fût utile à l'Eglise, il n'y auroit rien de plus facile que de satisfaire à sa promesse par une ou deux lettres : & que cependant il n'y avoit point de danger d'en menacer les Jésuites, & de leur donner l'alarme ; afin que si la raison n'avoit aucun pouvoir sur eux, la crainte les portât au-moins à avoir plus de retenue.

En effet, il pensoit si peu à exécuter cette promesse, qu'il avoit faite plutôt par hazard que de dessein prémédité, qu'après même avoir excité par là l'attente du public, qui souhaitoit avec impatience de le voir expliquer la morale des

Jésuites, il délibéra long-tems s'il le feroit. Quelques personnes de ses amis lui représentoient qu'il quittoit trop tôt la matiere de la grace ; que le monde paroïssoit disposé à souffrir qu'on l'en instruisît , & que le succès de sa dernière lettre en étoit une preuve convaincante. Cette raison faisoit beaucoup d'impression sur lui. Il croyoit pouvoir traiter ces questions, qui faisoient alors tant de bruit, & les débarrasser des termes obscurs & équivoques des scholastiques, des vaines chicanes de mots, & de tout ce qui ressent la chaleur de la dispute. Il espéroit, dis-je , les expliquer d'une maniere si aisée & si proportionnée à l'intelligence de tout le monde, qu'il pourroit forcer les Jésuites mêmes de se rendre à la vérité.

Mais il n'eut pas plutôt commencé à lire Escobar avec un peu d'attention, & à parcourir les autres casuistes, qu'il ne put retenir son indignation contre ces opinions monstrueuses qui font tant de deshonor

neur au christianisme. Il jugea qu'il n'y avoit rien de plus pressé que d'exposer à la vue du public des relâchemens si horribles & en même tems si ridicules & si détestables. Il crut devoir travailler à les rendre non seulement la fable, mais encore l'objet de la haine & de l'exécration de tout le monde. C'est à quoi il s'appliqua entièrement depuis, par le seul motif de servir l'Eglise. Il ne composa plus ces lettres avec la même vîtesse qu'auparavant; mais avec une contention d'esprit, un soin, & un travail incroyables. Il étoit souvent vingt jours entiers sur une seule lettre. Il en recommençoit même quelques-unes jusqu'à sept ou huit fois, afin de les mettre au degré de perfection où nous les voyons.

On ne doit point être surpris qu'un esprit aussi vif que Montalte, ait eu cette patience. Autant qu'il a * de vivacité, autant a-t-il de pé-

* Il n'est mort que le 19 Août 1662, & ceci est écrit en 1660.

étration pour découvrir les moindres défauts dans les ouvrages d'esprit : souvent à peine trouve-t-il supportable ce qui fait l'admiration des autres.

De plus la matière qu'il traitoit voit ses difficultés particulières. Il falloit réunir comme dans un seul corps un grand nombre de passages tirés de divers auteurs , & de différens endroits dans les mêmes auteurs , & les lier d'une manière naturelle & qui n'eût rien de forcé. Il falloit soutenir le caractère du Jésuite qu'il fait parler dans ses lettres : ce qui demandoit de grandes précautions. Il falloit de même conserver celui de l'autre personne du dialogue , c'est-à-dire de Montalte lui-même , qui ne devoit pas approuver grossièrement les sentimens du Jésuite , ni aussi les condamner trop ouvertement , pour ne pas rendre le Jésuite plus réservé à découvrir ses relâchemens de ses casuistes.

Montalte composa donc ainsi les six premières lettres sur la morale

des Jésuites. Comme il y avoit renfermé leurs principales maximes , & que ces lettres avoient eu tout le succès qu'il défireoit , il avoit résolu de finir à la dixieme , & de suivre le conseil de ses amis qui l'exhortoient à ne plus poursuivre. Mais l'importunité des Jésuites lui arracha comme malgré lui les huit lettres suivantes. Elles ne sont pas moins élégantes ni moins châtiées que les précédentes , si l'on en excepte la seizieme , qu'il se hâta de publier , comme il le témoigne lui-même , à cause des recherches qu'on faisoit chez les Imprimeurs. Cette lettre est donc plus longue qu'il ne souhaitoit ; mais je ne crois pas qu'elle le soit trop pour les lecteurs. A l'égard des deux dernières , si elles ne sont pas aussi concises que les autres , ce ne fut pas manque de tems ; mais il ne put , quelque peine qu'il prît , expliquer en moins de paroles la matiere qu'il y traite. Elles sont au-reste très polies & fort travaillées , & sur-tout la dix-hui-

DES PROVINCIALES. 15
eme, qu'on m'a dit lui avoir donné plus de peine que toutes les autres.

§. II.

EFFETS DE LA PUBLICATION
des Provinciales.

*Relevé des Curés contre la morale des
Casuistes : sentiment de l'Assemblée
générale du Clergé sur le même
sujet.*

LE grand applaudissement & l'approbation universelle que ces lettres reçurent en France, vint particulièrement de ce qu'il y a peu de gens dans ce royaume qui soient révenus & infectés des sentimens des Jésuites. Le crédit de ces Peres est grand & s'étend par-tout ; mais leur doctrine ne s'est pas répandue le même. Ils ne débitoient leurs maximes que dans le coin d'un college. S'ils les répandoient dans de gros volumes, personne ne les lieroit. Ils s'en servoient à la vérité à la ruine de quelques ames dans les tribunaux secrets de la pénitence ;

mais cependant le reste de l'Eglise se conduisoit toujours selon ses regles. Elle conservoit toujours les sentimens de piété qu'elle a appris des Peres , & les pasteurs en faisoient le sujet ordinaire de leurs instructions publiques.

Ce fut là la cause du soulèvement général que les lettres de Montalte exciterent d'abord en France. Tout le monde eut horreur des opinions monstrueuses qui y sont rapportées. A peine même pouvoit-on croire en les voyant de ses propres yeux, qu'elles fussent jamais venues dans l'esprit de théologiens catholiques. Telle étoit la disposition non seulement du peuple & des simples, mais encore de la plus grande partie des ecclésiastiques , des religieux , & principalement des curés , qui par un bonheur particulier à la France, ne se conduisent presque point par les décisions des casuistes.

Les curés de Paris , célèbres dans tout le royaume par leur science & par leur piété , & qui sont la plupart

docteurs de Sorbonne, furent les premiers à s'élever publiquement contre ces excès. M. Rouffe, curé de S. Roch, leur syndic, vénérable par son mérite, par son sçavoir, & par son grand âge, en fit de grandes plaintes dans leur assemblée ordinaire du 12 Mai 1656. Il fut d'avis que la compagnie chargeât quelques-uns d'en-
 re eux de vérifier sur les livres des casuistes, les propositions rapportées par Montalte; afin de demander en corps la condamnation de ses lettres, ces propositions n'étoient pas véritablement des auteurs auxquels il les attribuoit, ou la condamnation des casuistes, si elles en étoient fidèlement extraites. Mais comme il y avoit en ce tems-là des troubles dans le diocèse touchant la juridiction de l'archevêque, ce dessein ne put avoir alors son effet, & ils furent obligés d'en différer l'exécution.

Cependant les curés de Rouen commencerent à témoigner le même zèle contre ces nouvelles opinions. L'abbé d'Aulney, alors curé de

S. Maclou, les combattit avec beaucoup de force dans quelques-uns de ses sermons. Les Jésuites s'en offenserent étrangement, quoiqu'il ne les eût point du tout nommés. Ils se mirent tous en mouvement, ils menacerent, ils firent grand bruit. Enfin le P. Brisacier, recteur de leur college de Rouen, poussa les choses si loin, qu'il présenta requête à Monseigneur l'archevêque contre l'abbé, comme si décriant les casuistes, il eût calomnié la société. Mais ces bons Peres ne prévoyoient pas la tempête que cette démarche inconsidérée alloit leur attirer. Car tous les autres curés de la ville se joignirent aussi-tôt à leur confrere commun. Et voici ce que l'un d'entr'eux rapporte du commencement de leur procédure dans une lettre qui a été imprimée.

« Pour procéder, dit-il, mûrement dans cette affaire, & ne s'y pas engager mal-à-propos, les curés de Rouen délibérerent dans une de leurs assemblées de consulter les livres, d'où l'on disoit qu'é-

oient tirées les propositions & les maximes pernicieuses que M. le curé de S. Maclou avoit décriées dans ses sermons , & d'en faire des recueils & des extraits fideles ; afin d'en demander la condamnation par des voies canoniques , si elles se trouvoient dans les casuistes , de quelque qualité & condition qu'ils fussent : & si elles ne s'y trouvoient pas , abandonner cette cause , & poursuivre en même tems la censure des lettres au provincial , qui alléguoient ces doctrines , & qui en citoient les auteurs. Six d'entre eux furent nommés par la compagnie pour s'employer à ce travail. Ils y vaquerent un mois entier avec toute la fidélité & l'exactitude possibles : ils chercherent les textes allégués , & ils les trouverent dans leurs originaux & dans leur source , mot pour mot comme ils étoient cottés : ils en firent les extraits , & rapporterent le tout à leurs confreres dans une seconde assemblée , en laquelle pour une

» plus grande précaution, il fut arrêté
 » té que ceux d'entre eux qui vou-
 » droient être plus éclaircis sur ces
 » matieres, se rendroient avec les
 » députés en un lieu où étoient les
 » livres pour les consulter derechef,
 » & en faire telle conférence qu'ils
 » voudroient. Cet ordre fut gardé :
 » & les cinq ou six jours suivans , il
 » se trouva jusqu'à dix ou onze curés
 » à la fois , qui firent encore la re-
 » cherche des passages , qui les col-
 » lationnerent sur les auteurs , & en
 » demeurèrent satisfaits. Pouvoit-
 » on apporter plus de circonspec-
 » tion en cette procédure , &c ?

Après cet examen les curés de-
 manderent par une requête qu'ils
 présenterent à leur archevêque , la
 condamnation de ces maximes cor-
 rompues. Mais ce prélat jugea à pro-
 pos de renvoyer cette affaire à l'as-
 semblée générale du clergé qui se
 tenoit alors à Paris.

Cependant les curés de Paris pen-
 soient de leur côté aux moyens qu'ils
 prendroient pour arrêter cette con-

gion. Ils reçurent dans le même
 ms une lettre de ceux de Rouen ,
 si les prioient *de les assister de
 leurs conseils , & d'intervenir avec
 eux pour la défense de l'Evangile*. Non
 seulement ils se joignirent à eux ,
 mais ils voulurent encore examiner
 eux-mêmes les livres des casuif-
 sts. Ils firent des extraits des plus
 dangereuses propositions , & en de-
 manderent la condamnation , pre-
 mièrement au grand vicaire de Mon-
 gneur l'archevêque de Paris , &
 ensuite par son ordre à l'assemblée
 générale du clergé. Et afin de don-
 ner plus de poids à leur requête , ils
 appuyerent de l'intervention d'un
 grand nombre d'autres curés des vil-
 les plus considérables du royaume
 , qu'ils avoient exhortés de s'unir
 à eux. Ils en avoient eu des pro-
 testations en bonne forme , qu'ils
 conservent en original dans leurs
 registres , comme ils le témoignent
 eux-mêmes dans leur septième écrit,
 est intitulé *Journal*.

On peut voir ces écrits qui ont

été imprimés avec leur *Remontrance à l'assemblée générale du Clergé*, & les *extraits* qu'ils firent des propositions des casuistes. Et l'on doit moins regarder ces extraits comme un simple recueil, que comme une censure qu'ils en faisoient eux-mêmes. Car ils ne pouvoient dénoncer aux évêques ces propositions comme condamnables, & en solliciter la condamnation, qu'ils ne les eussent jugées auparavant dignes d'une censure, telle qu'ils la demandoient. Or qui peut douter que ce jugement unanime de tous les curés d'une église aussi éclairée que celle de Paris, ne fût d'un très-grand poids, si l'on considère sur-tout que c'est aussi celui non seulement des curés de Rouen qui avoient commencé le procès, mais encore de plusieurs autres curés du royaume qui s'étoient joints à eux ?

Ainsi ceux qui composent le second ordre dans le sacerdoce, ayant condamné par avance la doctrine des Jésuites & des casuistes, & toutes ces

mauvaises maximes que Montalte
 apporte dans ses lettres, il ne man-
 quoit plus rien pour les exterminer
 entièrement, sinon qu'elles fussent
 aussi condamnées par ceux qui ont
 la plénitude du sacerdoce & de l'au-
 torité, c'est-à-dire par les évêques.
 On avoit tout lieu de l'espérer de la
 disposition dans laquelle on voyoit
 les prélats les plus considérables de
 l'assemblée, & des sentimens où tous
 les autres témoignoient assez ouver-
 tement qu'ils étoient. Mais le peu
 de tems qui restoit à l'assemblée qui
 étoit près de se séparer, ne lui per-
 mit pas d'entrer dans l'examen de
 tant d'auteurs. Au-reste si elle ne
 put pas satisfaire pleinement les dé-
 sirs des évêques, en condamnant for-
 mellement ces erreurs, elle vou-
 lut leur donner au-moins un préjugé
 de ce qu'elle auroit fait, & faire con-
 noître à toute l'église quels étoient
 sur cela ses sentimens, en ordon-
 nant qu'on imprimât aux dépens du
 Clergé les instructions de S. Charles
 Borromée, pour arrêter par là, com-

me elle le témoigne elle-même , *le cours de cette peste des consciences.*

Voici ce qu'on en trouve dans le procès-verbal.

EXTRAIT DU PROCÈS-verbal de l'assemblée générale du Clergé de France tenue au grand Couvent des Augustins , ès années 1655 , 1656 , 1657. Du jeudi premier jour de Février à huit heures du matin.

Mgr. l'archevêque de Narbonne
Président.

« **M** de Ciron a dit que suivant
 » l'ordre de l'assemblée , il
 » avoit fait venir de Toulouse le li-
 » vre des instructions pour les confes-
 » seurs , dressées par S. Charles Bor-
 » romée , & traduit en françois par
 » feu Monseigneur l'archevêque de
 » Toulouse , pour la conduite des
 » confesseurs de son diocèse. Et plu-
 » sieurs de Messieurs les prélats
 » qui ont lu ledit livre , ayant re-
 » présenté qu'il seroit très-utile , &
 princi-

» principalement en ce tems où l'on
 » voit avancer des maximes si per-
 » nicieuses & si contraires à celles
 » de l'Evangile, & où il se commet
 » tant d'abus en l'administration du
 » sacrement de Pénitence, par la
 » facilité & l'ignorance des confes-
 » seurs, l'assemblée a prié M. de
 » Ciron de prendre soin de le faire
 » imprimer, afin que cet ouvrage
 » composé par un si grand Saint avec
 » tant de lumière & de sagesse,
 » se répande dans les diocèses, &
 » qu'il puisse servir comme d'une
 » barriere pour arrêter le cours
 » des opinions nouvelles, qui vont
 » à la destruction de la morale chré-
 » tienne.

On ne peut désirer de preuve plus évidente du sentiment de l'assemblée générale du Clergé. Cependant comme les Jésuites ont tâché de l'affoiblir en avançant dans des écrits publics, que la lettre circulaire qu'elle adressa sur ce sujet à tous les évêques de France, & qui est à la tête des Instructions de saint

Charles, *est une piece subreptice ; sans aveu , sans ordre , sans autorité ;* il ne fera pas inutile pour confirmer davantage la vérité d'un témoignage de si grand poids , de rapporter encore ici les témoignages particuliers de quelques prélats de cette assemblée que les curés de Paris produisirent dès ce tems-là contre les Jésuites. Voici donc comment ils parlent dans leur huitieme écrit.

« Vous sçavez , mon révérend pere ;
 » disent-ils au P. Annat , *ce que M.*
de Ciron a écrit à l'un de nous.
 » J'ai vu toujours Messieurs les
 » prélats forts disposés à condamner
 » toutes ces maximes diaboliques qui
 » ont paru dans les extraits. Et l'hor-
 » reur que tous en témoignoient, fai-
 » soit bien paroître qu'ils n'étoient
 » retenus que par le peu de loisir &
 » par la nécessité qu'on avoit de con-
 » clure une si longue assemblée. En
 » vérité il me semble qu'il ne faut
 » que croire en Dieu , & n'avoir pas
 » renoncé aux premieres notions du

christianisme pour avoir en exécration une telle morale. Jem'estime-
rois heureux de la pouvoir noyer
dans mon sang. Mais puisque je
n'ai que des desirs fort inutiles
pour le soutien d'une cause aussi
juste & aussi sainte que la vôtre ,
je vous supplie d'agréer que je
joigne mes vœux & mes prieres
à vos illustres travaux , & que je
dise , EXSURGE, DEUS, JU-
DICA CAUSAM TUAM.

*» Vous n'ignorez pas non plus, (ce
sont toujours les mêmes curés
qui parlent au P. Annat) ce que
vous en a écrit M. l'évêque de
Conserans en ces termes : Vous
avez été les premiers qui avez
été touchés de l'outrage qu'alloit
recevoir par cette morale funeste
toute l'Eglise du fils de Dieu. Je
suis témoin de ce cri charitable de
votre gémissement, qui vint frap-
per l'oreille de ces peres assem-
blés en la dernière assemblée du
clergé , où j'avois l'honneur d'être
un des députés. Vous leur en*

» portâtes les plaintes. Elles ému-
» rent leurs cœurs sensiblement. Et
» je sçais que sans l'obligation qui
» les engagea pour lors de se sépa-
» rer, leurs délibérations eussent
» confirmé toutes les vôtres sur ce
» sujet, & qu'ils eussent pros crit
» par une censure publique cette
» doctrine de relâchement & d'ini-
» quité. Toute la postérité chré-
» tienne bénira votre zele, &c.

» *Enfin vous pourrez apprendre*
» *ce que M. l'évêque de Vence vient*
» *de témoigner à toute la France*
» *dans sa nouvelle censure contre*
» *votre apologie, publiée dans son*
» *synode dès le dixieme Mai, où*
» *il semble avoir prévu la supposi-*
» *tion par laquelle vous avez voulu*
» *noircir l'assemblée, en prétendant*
» *qu'elle étoit demeurée indifférente*
» *à la vue de vos excès. Voici ses*
» *paroles : Dans la dernière assem-*
» *blée du Clergé tenue à Paris en*
» *l'année 1656, les curés de la ville*
» *de Rouen que Monseigneur leur*
» *archevêque y avoit renvoyés, &*

» ceux de Paris , présentèrent un
 » extrait de plusieurs propositions
 » tirées de quelques casuistes mo-
 » dernes , afin qu'il lui plût de les
 » examiner. La lecture fit horreur
 » à ceux qui l'entendirent , & nous
 » fumes sur le point de nous bou-
 » cher les oreilles , comme avoient
 » fait autrefois les peres du concile
 » de Nicée , pour n'entendre pas les
 » blasphêmes d'un livre d'Arius.
 » Chacun fut enflammé de zèle pour
 » réprimer l'audace de ces malheu-
 » reux écrivains , qui corrompent si
 » étrangement les maximes les plus
 » saintes de l'Evangile , & introdui-
 » sent une morale dont d'honnêtes
 » païens auroient honte , & de bons
 » Turcs seroient scandalisés. Mais
 » comme l'assemblée se trouva sur
 » la fin , & qu'il étoit impossible de
 » lire tous les auteurs allégués , afin
 » de prononcer un jugement avec
 » connoissance & sans aucune pré-
 » cipitation , on s'avisa sur la pro-
 » position de M. l'abbé de Ciron ,
 » chancelier de l'Université de Tou-

» louse, personnage de savoir & de
 » piété, de faire imprimer aux dé-
 » pens du clergé, les Instructions de
 » S. Charles Borromée, cardinal &
 » archevêque de Milan, aux con-
 » fesseurs de son diocèse; & on ju-
 » gea qu'attendant que les prélats
 » pussent pourvoir à un mal si pres-
 » sant, par des censures juridiques,
 » ce livret pourroit servir de quel-
 » que digue au torrent des mauvaises
 » opinions qui ruinoient la morale
 » chrétienne. »

§. III.

APOLOGIE DES CASUISTES:

*Poursuites des curés pour la faire
 condamner : censures des évêques
 & de la Sorbonne.*

Cette affaire ne fut pas alors
 poussée plus loin : ainsi les
 Jésuites eurent seulement la douleur
 de voir la morale des casuistes con-
 damnée en plusieurs manières par
 l'Eglise. Car quoique cette condam-
 nation retombât assez visiblement
 sur eux, cependant ils n'avoient

point été condamnés nommément. C'est pourquoi après être sortis si heureusement d'un si grand péril, ils devoient, s'ils eussent eu encore, je ne dis pas quelque reste de pudeur, mais un peu de prudence, ne pas s'attirer de nouveau la haine & l'indignation du public. Rien ne leur étoit plus facile. Ils n'avoient qu'à garder le silence. Personne ne les eût attaqués. Il y avoit long-tems que Montalte avoit cessé d'écrire. Les curés n'avoient pas dessein non plus de rien entreprendre de nouveau. Mais la Société se confiant follement dans ses propres forces, s'imagina qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour elle depuis que l'assemblée générale du Clergé étoit séparée. Elle ne put donc s'empêcher de faire éclater son ressentiment contre Montalte, & de faire tous ses efforts pour rétablir l'honneur de ses casuistes, que ce qui venoit d'arriver avoit rendus extrêmement méprisables. Dans ce dessein elle chargea un de ses écrivains de faire

l'apologie des casuistes. On sçait que cet écrivain est le P. Pirot. Non seulement le bruit public lui attribua cette apologie d'abord qu'elle parut; mais les Jésuites mêmes l'ont avoué depuis, & les curés de Paris le rapportent dans leurs écrits. Or le choix seul qu'elle fit d'un tel apologiste, fait assez voir combien elle est destituée de gens qui soient en état d'écrire d'une manière un peu supportable. Car si jamais homme fut incapable d'un ouvrage si important, c'étoit assurément le P. Pirot. Il n'a ni facilité pour écrire, ni élévation d'esprit, ni jugement, ni science, ni même aucune connoissance des choses les plus communes. Tout son mérite consiste à discourir sans fin de ce qu'il ne fait point, à oser avancer les calomnies les moins vraisemblables, & à soutenir effrontément les plus fausses & les plus horribles. Enfin c'est un autre P. Brisacier; tant leur génie & leur sort sont peu différens; si ce n'est que celui-ci a été un peu moins maltraité que le P. Pirot.

Cependant les Jésuites fiers de ce beau projet, ne purent le tenir secret ; & comme s'ils eussent été assurés de la victoire, avant même que le livre fût achevé, ils s'en van-toient publiquement & en triomphoient par avance. Lorsqu'il fut en état d'être imprimé, ils en demanderent le privilège à M. le chancelier & l'approbation aux docteurs. L'un & l'autre leur fut refusé. Ils ne changerent pas pour cela de dessein ; & sur la fin de l'année 1657, ils firent enfin paroître leur apologie. Et pour n'être pas frustrés de la gloire qu'ils en espiroient, ils eurent soin de la débiter eux-mêmes dans leur collège de Clermont à Paris. Ils en faisoient des présens aux principaux magistrats. Ils la louoient partout. Ils en parloient à leurs amis comme du plus excellent ouvrage qui eût paru depuis les contestations.

Mais on ne les laissa pas long-tems dans cette agréable erreur. Il s'éleva un murmure secret aussi-tôt que ce livre parut. Le public en té-

moigna ensuite ouvertement son indignation. Enfin les curés de Paris & de Rouen se joignirent ensemble pour le réfuter & pour le déférer aux puissances ecclésiastiques. Tout cela changea bientôt les applaudissemens que les Jésuites se donnoient à eux-mêmes, dans une inquiétude terrible de ce qui arriveroit. Car ces sçavans curés n'eurent pas plutôt reconnu qu'on foutenoit de nouveau dans cette apologie les maximes pernicieuses dont ils avoient demandé la censure aux évêques, qu'ils se crurent obligés de secourir l'Eglise dans un péril si pressant. Ils s'en rendirent les dénonciateurs, ceux de Paris auprès des grands-vicaires, & ceux de Rouen auprès de leur archevêque, & en demanderent l'examen & la condamnation.

Peu de tems après, la Sorbonne excitée par les plaintes que l'on faisoit de toutes parts contre ce livre, prit aussi la résolution de l'examiner.

Les Jésuites commencèrent alors à avoir autant de crainte d'être con-

damnés de tous côtés, qu'ils avoient eu d'espérance de triompher de leurs adversaires. Ils voyoient que les écrits également solides & éloquens que publioient les curés de Paris & de Rouen, faisoient connoître à tout le monde les erreurs, l'ignorance, & la témérité de leur apologiste, & son impudence à corrompre les passages des Peres.

Cependant ils ne perdirent point courage. Et il faut avouer que ce fut une scène assez divertissante pour le public, que de voir les différens mouvemens qu'ils se donnerent dans cette conjoncture. Tantôt ils vouloient se taire, & tantôt ils vouloient écrire. Quelquefois ils menaçoient, & ensuite on les voyoit supplier. Mais leur but principal étoit toujours de brouiller & de susciter de nouveaux troubles.

Néanmoins ils tournerent leurs plus grands efforts du côté des puissances, qu'ils essayèrent de se rendre favorables. Mais soit qu'elles se trouvassent importunées de leurs

entreprises, soit que la prudence ne leur permît pas de se déclarer protecteurs d'une morale aussi décriée, le crédit & la faveur qui accompagnent toujours les Jésuites auprès des grands, les abandonna dans cette occasion. Ainsi ils se sentirent tout d'un coup dépourvus du seul appui par lequel ils s'étoient soutenus jusques-là. Ils se virent exposés à plusieurs disgrâces, qui ne pouvoient être que très-sensibles à des gens si délicats. Elles leur auroient néanmoins été plus utiles qu'à personne, s'ils eussent pu supporter patiemment l'amertume salutaire de cette correction, au-lieu de s'emporter comme des phrénétiques contre ceux qui vouloient les guérir.

L'église Gallicane trouva donc enfin un tems propre pour faire paroître combien elle avoit d'horreur des maximes abominables des casuistes. Elle commença à s'élever de toutes parts avec liberté contre ces opinions monstrueuses. Elle les attaqua par les écrits de ses théologiens, &

par les remontrances de ses curés. Elle les ruina enfin par les censures juridiques & les condamnations rigoureuses qu'en firent la plupart de ses évêques.

M. l'évêque d'Orléans & M. l'évêque de Tulle ont cette gloire particulière, d'avoir été les premiers de tous les prélats qui aient condamné l'apologie. Celui d'Orléans se servit de l'occasion que lui en présenta son synode général, qui se tint le 4 Juin 1658 ; & il fit du consentement de son clergé une censure de ce livre, qui fut publiée les fêtes de la Pentecôte de la même année. Il y condamne l'apologie, *comme contenant plusieurs très-mauvaises & très-pernicieuses maximes, qui corrompent la discipline & les mœurs, & introduisent un relâchement entièrement opposé aux regles de l'Evangile.*

La censure de M. l'évêque de Tulle contre la même apologie est antérieure à celle de M. l'évêque d'Orléans ; mais comme elle ne fut

pas imprimée auffi-tôt , on n'en eut connoissance que long-tems après. Ce prélat y avertit son peuple *de se donner bien de garde du levain de ces nouveaux Pharisiens , qui à force de multiplier les interprétations sur la loi , l'ont toute corrompue ; & plus ils ont voulu l'accommoder au sens ou au goût des hommes , & plus ils ont éteint en elle autant qu'ils ont pu , tout l'esprit de Dieu.*

Après les censures de ces deux évêques , celle de la Sorbonne , que les Jésuites avoient bien pu différer , mais qu'ils n'avoient pu empêcher , fut enfin terminée. La Faculté , après y avoir noté en particulier dix propositions touchant les occasions prochaines , la simonie , l'homicide , l'usure , la calomnie , déclare en général que « ce livre est rempli de » plusieurs autres qu'elle n'a pas des- » sein d'autoriser , & qu'au contrai- » re le zele qu'elle a pour le salut » des ames & pour l'intégrité des » mœurs , fait qu'elle donne avis que » cet ouvrage apologétique est com-

» posé en telle sorte , qu'il induit
 » aisément ceux qui le lisent , à
 » chercher trop de prétextes de s'ex-
 » cuser dans les péchés qui se com-
 » mettent par une ignorance crimi-
 » nelle , à demeurer , & non sans
 » péché , dans plusieurs occasions
 » prochaines de mal faire , à pren-
 » dre part aux fautes d'autrui , à s'a-
 » bandonner aux excès de la bouche ,
 » à ne point satisfaire selon l'esprit
 » & l'intention de l'Eglise , au com-
 » mandement d'ouïr la messe , à re-
 » tenir par fraude & par injustice
 » les biens du prochain , & à faire
 » plusieurs autres péchés ».

La censure de M. l'archevêque de
 Sens parut peu de tems après , cen-
 sure vraiment digne de ce grand
 prélat. Il l'accorda aux remontran-
 ces réitérées de tout son clergé. Elle
 fut dressée dans le synode général
 de son diocèse , après un examen
 juridique & exact de l'apologie. Elle
 fut publiée dans le même synode
 du consentement de tous les ecclé-
 siastiques qui le composoient , & à

la requifition du promoteur , le 4 de Septembre 1658 ; elle proſcrit pareillement l'apologie comme *un livre qui fait un horrible renverſement dans toute la doctrine des mœurs , n'y ayant preſque rien qu'il n'y altere & qu'il n'y corrompe ; &* elle en condamne en particulier trente-trois propoſitions , dont les premières qui renferment toute la doctrine de la probabilité , ſont flétries de même que les autres par des qualifications également juſtes & modérées.

Cette censure fut ſuivie de deux autres non moins conſidérables , l'une de cinq évêques de Gascogne , diſtingués par leur ſcience & par leur piété , ſçavoir MM. les évêques d'Alet , de Pamiers , de Comminges , de Bazas & de Conſerans. Ils y condamnent d'une manière très forte , quoiqu'en général , les maximes des caſuiſtes qui juſtifient ou qui favorifent *la ſimonie , l'homicide , l'uſure , le larcin , la vengeance , la ſenſualité , le libertinage ,*

l'indévotion , & plusieurs autres semblables, comme celles qui excusent les péchés d'ignorance , qui permettent de corrompre les Juges, de demeurer dans l'occasion du péché , & de coopérer à ceux des autres. Mais pour retrancher la source de tous ces déréglemens , ils condamnent particulièrement les deux principes sur lesquels toute la doctrine des casuistes est appuyée , la probabilité & la direction d'intention.

L'autre censure fut celle des vicaires généraux de M. l'archevêque de Paris , qui ne fut publiée que le premier dimanche de l'Avent, quoiqu'elle eût été faite dès le vingt-troisième d'Août. La doctrine de la probabilité , & les autres dogmes des casuistes , y sont condamnés dans vingt-neuf articles, dont les qualifications sont si judicieuses , si équitables , & si solides , qu'elles peuvent servir de règle pour les points les plus importans de la morale chrétienne.

On vit paroître ensuite comme une nuée de censures des plus illustres évêques & archevêques du royaume; sçavoir de MM. de Nevers, de Beauvais, d'Angers, d'Evreux, de Rouen, de Lisieux, de Bourges, de Cahors, de Châlons-sur-Marne, de Vence, de Soissons & de Digne. Tous combattent dans un même esprit les mêmes relâchemens, avec autant de science que d'éloquence. Tous les condamnent avec la même force & la même rigueur. Mais il n'y a rien qu'ils censurent plus sévèrement que la doctrine de la probabilité, que presque tous condamnent nommément. C'est ce que font principalement les évêques de Vence & de Digne, dont les censures parurent les dernières. Car ils en expliquent les principes & les conséquences; ils les réfutent & les renversent de fond en comble.

Cependant les curés signalèrent aussi leur zèle en différentes manières. Je ne dis pas seulement les curés de Paris, qui publièrent les neuf

DES PROVINCIALES. 43
écrits dont j'ai déjà parlé, & qui
feront des monumens éternels de
leur zele, de leur vigueur, de leur
doctrine & de leur éloquence, mais
encore les curés de Rouen, d'A-
miens, de Nevers, de Beauvais,
d'Evreux, d'Angers, de Lisieux,
& de plusieurs autres diocèses, qui
prévinrent par leurs requêtes qui
ont été imprimées, les censures de
leurs évêques, & qui donnerent
par-là à l'Eglise des preuves écla-
tantes de leur science & de la pu-
reté de leurs sentimens.

Enfin l'approbation & le consen-
tement des autres évêques & des
autres Eglises, fut si unanime & si
universel, qu'il n'y eut personne qui
réclamât contre tant de censures &
contre tant d'écrits répandus par
toute la France. Personne ne s'en
plaignit, à la réserve d'un seul évê-
que * qui a été autrefois de la Socié-
té; & encore assure-t-on qu'il est
revenu depuis au sentiment des au-

* *M. de Levi de Ventadour, évêque de Mire-
poix.*

tres. Personne ne pensa à prendre les intérêts des Jésuites, quelque grand que soit leur crédit. Personne n'entreprit de défendre les dogmes censurés : de sorte qu'on peut dire après ce commun consentement, qu'ils ont été condamnés par toute l'Eglise, comme l'ont été autrefois plusieurs hérésies, & même des plus grandes, qui souvent n'étoient condamnées que par le jugement d'une seule Eglise, confirmé par l'acquiescement de toutes les autres.

§. IV.

Moyens dont les Jésuites se servent pour défendre l'apologie. Elle est condamnée à Rome.

J'AI déjà dit un mot en général des divers mouvemens que les Jésuites se donnerent pendant tout ce tems-là pour traverser la condamnation de leur apologie, des troubles qu'ils excitèrent, des libelles diffamatoires qu'ils répandirent contre les curés & contre les évêques, & particulièrement contre ceux de

Gascogne , contre lesquels leur haine étoit le plus envenimée. Mais la fuite de cette narration m'oblige de rapporter ici en particulier quelques-uns des moyens injustes qu'ils employèrent pour défendre une cause qui ne pouvoit être défendue que par de semblables artifices.

Le premier fut de tâcher de décrier leurs adversaires. Et c'est ce que firent les Jésuites de Paris à l'égard des curés de la même ville. Ils jugerent bien qu'il y auroit peu d'honneur pour eux à prendre ouvertement la défense de l'apologie. Ils ne douterent pas que cette déclaration inutile ne feroit que les rendre odieux au peuple , qui après tant de censures ne regardoit plus ce livre qu'avec horreur. Ils eurent donc recours à l'artifice. Et pour soutenir la réputation chancelante de leurs casuistes , ils tâcherent de rendre suspecte la fidélité de ceux qui les avoient attaqués. Ils se servirent pour cela du septieme écrit des curés de Paris. Comme dans le grand

nombre de faits qu'ils y rapportent, il y en avoit dont ils avoient omis ou changé quelques circonstances peu importantes, les Jésuites ramassèrent avec soin tous ces défauts d'exactitude. Ils leur donnerent le nom d'*Impostures*, & en composèrent un mauvais libelle sous le titre de *Recueil de plusieurs faussetés, &c.* Ils répandirent cet écrit par toute la France. Et comme s'il eût été capable de faire oublier les avantages que les curés de Paris venoient de remporter sur eux, ils se vanterent par-tout avec une arrogance incroyable, d'avoir convaincu leurs adversaires d'être des calomniateurs publics.

Les Jésuites parurent pendant quelque tems presque consolés de tous leurs malheurs, par le plaisir malin qu'ils avoient de s'être vengés de ceux qu'ils en regardoient comme les auteurs. Car on ne peut exprimer avec quel emportement ils avoient déchiré la réputation de ces illustres curés. Ils les traitoient dans

leur libelle de *menteurs*, de *fourbes*, d'*imposteurs*, de *gens qui avoient perdu toute honte*, &c. Ils avoient eu soin de tirer de M. le nonce & de quelques autres personnes de considération, des certificats contraires en apparence au *Journal* des curés, touchant ces circonstances frivoles qu'ils prétendoient que les curés avoient mal rapportées. Ils s'imaginoient avoir engagé par-là ces personnes dans leur parti. Ainsi ils se flattoient que ces excès demeureroient impunis, & que les curés n'oseroient leur faire la moindre réponse, de peur de se commettre avec ces puissances. « Il faut, di-
 » soient-ils dans leur libelle *, il
 » faut ou qu'ils reconnoissent leurs
 » calomnies, ou qu'ils portent la
 » confusion que méritent des calom-
 » niateurs. Il n'y a point de milieu.
 Et dans un autre endroit : « Les jour-
 » nalistes nous menacent d'une ré-
 » ponse ; mais bien loin de la crain-

* On n'a pu trouver cet écrit, pour en rapporter le François.

» dre, nous la fouhaitons au con-
» traire de tout notre cœur. Car
» tout le monde est dans l'impas-
» sion de voir comment & avec
» quelles couleurs ils reprocheront
» aux personnes les plus considéra-
» bles du royaume d'avoir voulu
» en imposer au public par des
» mensonges. »

Mais les curés en publiant leur huitieme & leur neuvieme écrits, firent voir qu'ils avoient trouvé ce milieu que les Jésuites croyoient si difficile à trouver. Car ils ne reconnurent point leurs calomnies, & ils ne porterent point la confusion que méritent les calomniateurs. Mais ils firent connoître à tout le monde qu'ils n'avoient mérité aucun des reproches que les Jésuites leur avoient faits. Ils justifient leur fidélité, & sçûrent garder en la justifiant toutes les mesures de respect qu'ils devoient aux personnes dont on avoit produit des témoignages contre leur *Journal*. Ainsi personne ne se trouva offensé de leur réponse. Les
puissances

puissances que les Jésuites avoient fait entrer inutilement dans cette querelle, ne s'y trouverent plus intéressées. Les Jésuites seuls furent confondus. Ils eurent la douleur de voir que tous les efforts qu'ils avoient faits pour décrier les curés, ne servoient qu'à faire éclater davantage leur sincérité & leur prudence. Ils reconnurent que ce qu'ils avoient cru devoir établir leurs affaires, achevoit de les ruiner. Car les curés prirent cette occasion pour découvrir de nouveaux relâchemens dans leur morale, qu'ils avoient trouvés depuis peu dans leur pere Tambourin; ce qui en donna encore plus d'horreur au public, déjà indigné contre ces abominations.

Voilà quel fut le succès de la première tentative que firent les Jésuites pour défendre leur apologie. Mais ils furent encore plus malheureux dans le principal moyen qu'ils choisirent ensuite pour relever ce livre écrasé sous tant de censures. Aussi-tôt qu'ils eurent vu qu'il étoit

devenu si odieux en France, qu'on ne pouvoit l'y souffrir, ils tournerent toutes leurs espérances du côté de la cour de Rome. Ils sçavoient, par plusieurs expériences, qu'ils y avoient beaucoup de crédit. Ils y portèrent donc l'affaire de l'apologie, & ce qu'ils opposerent le plus souvent en France à toutes les censures des évêques, est que l'apologie avoit été déferée au saint Siège. C'est ce qu'ils répétoient sans cesse. Ils se vantoient même que le jugement de Rome étoit plus à craindre pour les censeurs, que pour leurs casuistes. Quelle confusion, disoient-ils, fera-ce pour ces évêques, d'avoir condamné par des censures si rigoureuses un livre qu'ils verront bientôt justifié par l'approbation solennelle du souverain Pontife ! Il faut même avouer que cette confiance qu'ils témoignoit, ne leur fut pas tout-à-fait inutile : car on dit qu'ils détournèrent par-là quelques évêques de publier leurs censures. Mais dans le tems qu'ils se glorifioient davantage en France de la

protection du saint Siége, on apprit que l'apologie avoit été condamnée à Rome par un décret solennel, dont on reçut peu de tems après des copies authentiques.

Il n'est pas croyable combien ce coup les étourdit, & combien ils murmurèrent en secret contre le Pape. Aussi se voyoient-ils par-là hors d'état d'empêcher que désormais leur morale ne fût regardée comme condamnée par toute l'Eglise, puisque l'autorité du saint Siége s'étoit jointe aux jugemens des évêques, & aux censures des Facultés de Théologie.

Mais dans le public ils dissimulèrent un peu leurs sentimens. Ils parurent depuis plus modestes. Ils feignirent de vouloir être plus soumis, sur-tout à l'égard des évêques, des censures desquels ils venoient de se moquer tout publiquement d'une manière si indigne. Les Jésuites de Bourges se soumirent à celle que l'archevêque de cette ville avoit faite de l'apologie & des écrits d'un

professeur du collège des Jésuites de Bourges, contre laquelle ils s'étoient élevés peu de tems auparavant avec une hardiesse surprenante. Ce changement n'avoit point d'autre cause que l'extrémité où les avoit mis le décret de Rome. Il parut néanmoins si important à M. l'archevêque de Bourges, qui dans toute cette affaire a fait paroître un zele admirable, qu'il crut le devoir faire connoître à toute l'Eglise. Il fit exprès une lettre pastorale, où il inséra l'*Acte de déclaration* que les Jésuites lui avoient présenté, afin que liés par leur propre confession devenue publique, ils n'osassent plus rien entreprendre à l'avenir contre la pureté de la morale chrétienne.

§. V.

Entreprise des Jésuites au Parlement de Bordeaux contre le Livre de Wendrock.

Voilà en abrégé ce qui s'est passé en France au sujet des Provinciales dans l'espace de cinq ans qu'il y a que Montalte les a publiées.

Je ne puis me dispenser d'y ajouter le récit d'une nouvelle entreprise que les Jésuites ont faite cette année au Parlement de Bordeaux contre ces notes, dont la premiere édition, comme je l'ai dit d'abord, parut dès l'année 1658. Quand même cette histoire ne feroit pas partie de celle des Provinciales, je ne la puis refuser aux instances de mes amis qui me pressent depuis long-tems de la donner au public. C'est même une reconnoissance que je dois aux Jésuites pour le service qu'ils ont rendu à Wendrock. Car si l'on doit mesurer la grandeur d'un service plus par l'avantage qu'en retire celui qui le reçoit, que par la disposition de ceux qui le rendent, je ne fais point de difficulté d'avouer qu'il n'y a personne à qui Wendrock ait plus d'obligation qu'à ces peres. En effet qui eût jamais osé espérer que celivre dont je reconnois, comme je le dois, le peu de mérite, eût l'honneur de faire pendant une année entiere le sujet des entretiens &c

des conversations d'une aussi grande ville que celle de Bordeaux ; d'y être lu devant tout le Parlement ; & d'y trouver , quoiqu'attaqué de toutes parts par des ennemis très vifs & très puissans , des défenseurs encore plus zélés & plus intrépides ; enfin qu'après ce long examen il eût la gloire d'être déclaré innocent par le Parlement & par l'Université ? Ce sont des avantages dont nous sommes moins redevables, Montalte & moi, au zèle de nos amis, qu'à la haine que les Jésuites ont conçue contre nous. Leurs violences & leurs emportemens ont été pour nous une recommandation plus efficace auprès de ces juges éclairés & équitables , que les sollicitations les plus puissantes.

Il est donc juste pour obéir à mes amis, & pour témoigner aux Jésuites la reconnoissance que je leur dois, quand même elle ne leur seroit pas agréable , de conserver dans ce livre la mémoire du service qu'ils nous ont rendu. Je représenterai d'abord

quelle étoit la disposition de la ville de Bordeaux quand ces disputes commencerent. Jusques-là il n'y avoit point de ville dans le royaume qui fût demeurée plus tranquille. Elle n'avoit pris aucune part à ces contestations : on n'y entendoit parler ni de Jansénistes ni de Molinistes. On n'y étoit point divisé en différens partis : il n'y en avoit qu'un seul, qui étoit celui des Jésuites. Ils étoient seuls les maîtres : ils dominoient par les directions & les autres moyens que la Société sçait si bien employer. Plusieurs les aimoient ; presque tous les redoutoient.

Les lettres même de Montalte & toutes les censures des évêques contre leurs casuistes, ne leur faisoient pas grand tort dans cette ville, ou parce qu'ils avoient pu prendre des mesures pour en prévenir les suites, ou plutôt parce qu'on y est naturellement peu curieux de ces sortes de choses. On ne les y connoissoit que par les bruits confus qui s'en répandoient des villes voisines. Il étoit

facile aux Jéfuites , dont le crédit étoit établi depuis tant d'années , de fe foutenir contre ces fortes de bruits. Ainfi ces condamnations n'avoient fait tout au-plus impreflion que fur quelques perfonnes , & n'avoient prefque rien diminué de l'ef-time que tout le monde avoit pour la Société. Ils s'imaginoient donc qu'il n'y avoit rien qui fût au-deffus de leur crédit. Mais ils ne faifoient pas affez réflexion que fouvent il ne faut prefque rien pour renverfer la plus grande puiffance , quand elle n'eft pas fondée fur la vérité , mais feulement fur une erreur populaire. C'eft ce que les Jéfuites ont éprouvé en diverfes occafions , & ce qu'ils éprouvent dans celle-ci. Car rien ne contribua davantage à ruiner leurs deffeins que cette confiance qu'ils eurent dans leur crédit. Ils négligèrent toutes les mefures de prudence que le bon fens auroit fait prendre aux moins intelligens. Ils fuivirent aveuglément le mouvement de leur paffion. L'emportement , la fureur ,

les violences, les sollicitations importunés, furent les seuls moyens qu'ils employèrent. La raison ne régla presque aucune de leurs démarches.

Une conduite si téméraire & si violente avoit pour principe, outre cette fierté qui leur est naturelle, la haine implacable qu'ils avoient conçue contre les lettres de Montalte. Il est vrai qu'ils avoient raison de ne les pas aimer. Ils attribuoient à ce livre cette multitude de censures qui les avoient décriés presque par toute la France. Ils auroient dû néanmoins dissimuler par prudence leur haine & leur ressentiment, s'ils n'avoient pas assez de charité pour l'étouffer. Mais la Société souhaitoit avec trop d'impatience de voir ce livre flétri & exterminé pour jamais. Les Jésuites de Bordeaux crurent donc qu'ils devoient le faire condamner par le Parlement de cette ville, dont ils espéroient pouvoir tout obtenir. Une entreprise aussi vaine & aussi ridicule marquoit bien

la foiblesse & la petitesse de ceux qui l'avoient formée. Car pourquoi déférer au Parlement de Bordeaux l'ouvrage de Montalte , qui étoit depuis quatre ans répandu par toute la France ? Pourquoi y déférer celui de Wendrock , dont il n'y avoit peut-être qu'un seul exemplaire à Bordeaux , & encore caché dans quelque coin de bibliothèque , au lieu qu'il y en avoit plus de deux mille dispersés dans tout le reste de la France , & particulièrement à Paris ? Mais rien ne peut arrêter la passion quand elle est déterminée à se venger : elle ne considère point la qualité des moyens dont elle se fert : les plus indignes & les plus honteux ne le sont plus pour elle.

Il faut avouer néanmoins que les commencemens de cette intrigue furent conduits avec assez d'adresse. Les Jésuites , par le crédit qu'ils ont à la cour de France , firent donner un ordre à M. l'Avocat général au Parlement de Bordeaux , qu'il eût à requérir au Parlement que le livre

de Wendrock seroit condamné au feu. Il choisit pour en faire la requi-
sition la veille des vacations. Il parla
très fortement contre ce livre. La
plupart de Messieurs du Parlement,
qui ne sçavoient ce que c'étoit que
Wendrock, crurent que dans une
chose dont ils n'avoient aucune con-
noissance, ils pouvoient s'en rap-
porter au témoignage de M. l'Avocat
général. La Cour fut donc près
de lui accorder sa demande. Néan-
moins cette requi-
sition parut trop
précipitée, & même injuste, à quel-
ques-uns de Messieurs du Parlement.
Ils trouvoient qu'il étoit contre l'é-
quité de condamner au feu un livre
qu'on ne connoissoit point. Cela
partagea les avis. Les uns furent du
sentiment qu'on adoucît la peine; &
d'autres qu'on ne fît rien du tout,
jusqu'à ce que le livre eût été exa-
miné avec toute l'exactitude possi-
ble. Cette diversité d'opinions em-
pêcha que le Parlement ne pronon-
çât ce jour-là. Ainsi par un ordre
secrét de la Providence (car pour

quoi n'oserais-je pas lui attribuer un événement si singulier ?) & par la fermeté de quelques juges , j'échappai , contre toutes les apparences , à la condamnation & au feu que les Jésuites m'avoient préparé.

L'éloignement où je suis de Bordeaux fit que je n'appris que fort tard ce qu'on y tramoit contre moi. J'en reçus enfin la nouvelle. Le procédé des Jésuites me fit plus de pitié qu'il ne me causa d'indignation. J'attendois tranquillement quel en feroit le succès. Cependant cette première tentative ne leur ayant pas réussi, l'affaire prit un cours toujours plus contraire à leurs desseins. Messieurs du Parlement examinerent à loisir leur demande. Ils firent réflexion sur l'injustice qu'il y auroit à condamner , sur le seul témoignage des dénonciateurs, un livre répandu par toute la France , & lu avec approbation par une infinité de gens. Il y en eut beaucoup qui le lurent ; car les libraires en avoient fait venir quelques exemplaires de Paris ; &

tous changerent tellement de sentiment & de disposition , que les personnes les plus prudentes commencerent à douter du succès de la cause des Jésuites. Ils les en avertirent en secret , & les presserent d'abandonner une entreprise dont l'événement étoit incertain, pendant qu'ils le pouvoient sans se deshonor.

On prétend que les Jésuites mêmes furent partagés sur le parti qu'ils devoient prendre , & qu'un de ces pères, nommé le P. Gouvalés, plus modéré & plus prudent en cela que les autres , improuva hautement l'entreprise de ses confreres , & se plaignit avec beaucoup de liberté à plusieurs personnes , qu'il y avoit parmi eux des particuliers emportés & téméraires , qui commettoient tous les jours l'honneur du corps. Il en accusoit principalement ceux de Paris , & il disoit qu'ils méritoient bien d'être relevés un peu fortement : que pour lui il n'avoit jamais pu approuver la doctrine de l'*Apologie des casuistes* ; que rien

n'avoit été moins fensé ni plus imprudent que le dessein de donner ce livre au public ; que cela avoit fait un tort infini à la Société , & causé la mort à l'auteur , qu'il avouoit être un Jésuite , & qu'il affuroit en être mort de chagrin.

Les plaintes de ce bon pere étoient comme autant de prédictions de ce qui devoit arriver. Mais le reste des Jésuites ne pensoit qu'à poursuivre l'entreprise. Plus ils trouvoient d'obstacles qu'ils n'avoient point prévus , plus ils sembloient s'irriter. Ils crioient par-tout que c'étoit fait de la religion , si l'on renvoyoit absous un livre qui étoit plein d'hérésies. Il n'y eut point de moyens qu'ils ne missent en usage pour en presser la condamnation auprès de Messieurs du Parlement : importunités , recommandations de leurs dévotes , déclamations tumultueuses , calomnies atroces , rien ne fut oublié.

Mais plus ils faisoient paroître de chaleur contre ce livre , plus ils rendoient leur cause mauvaise. Mes-

fieurs du Parlement ne pouvoient s'empêcher de condamner un tel emportement dans des religieux. Il y en eut même qui leur firent entendre qu'ils feroient un grand plaisir au Parlement, & qu'ils rendroient un bon office à leur Société, s'ils abandonnoient leurs poursuites contre Wendrock. Mais rien ne fut plus désagréable à ces peres, que la résolution où ils trouverent tous les Messieurs du Parlement de ne point condamner ce livre, qu'après qu'ils l'auroient examiné avec tout le soin possible.

Cependant le bruit que causoit cette affaire ayant excité la curiosité de toute la ville, on commença à rechercher avec empressement Wendrock & les censures des évêques. Le nombre de ceux qui condamnoient ouvertement la morale des Jésuites augmentoit de jour en jour. Les Jésuites prétendoient que c'étoit autant de Jansénistes & d'hérétiques. Mais par-là ils ne faisoient que confirmer ce que Montalte & Wen-

drock avoient remarqué : que le nom de Janséniste dans la bouche des Jésuites , ne signifie rien autre chose qu'un homme qui condamne leur morale.

Enfin voyant que Messieurs du Parlement étoient déterminés à ne rien faire avec précipitation dans cette affaire , où ils considéroient qu'il ne s'agissoit pas seulement de la réputation d'un particulier, mais de celle d'un grand nombre d'évêques, dont Montalte, en attaquant la morale des Jésuites, n'avoit fait que prévenir les censures; ils publièrent & répandirent par toute la ville un libelle diffamatoire, où ils accusoient nommément Wendrock d'hérésie, de scandale, de calomnie, & de fédition.

J'ai honte de rapporter ici les moyens sur lesquels ils fondoient ces vaines accusations. Toute la ville de Bordeaux s'en moqua, & les rejetta avec mépris.

I. Ils n'apportoient point d'autre preuve de l'accusation d'hérésie, si-

non 1°. que Montalte se railloit dans la *seconde* lettre de la *grace* suffisante : ce qui est une calomnie manifeste que j'ai détruite dans les notes qui sont à la fin de cette lettre. 2°. Qu'il expliquoit & défendoit dans la troisieme lettre la proposition de M. Arnauld ; comme si le sens dans lequel il l'explique & la défend , qui est que *la grace efficace n'est pas toujours donnée aux justes* , avoit jamais été condamnée par qui que ce soit , ou qu'il ne fût pas constant , de l'aveu de tout le monde , que les paroles de cette proposition sont tirées des Peres ; ou enfin que le jugement tumultueux d'une partie de la Sorbonne eût été une regle de notre foi aussi certaine que la décision d'un concile œcuménique , & eût donné droit d'accuser un sentiment ou une personne d'hérésie. 3°. Enfin qu'il révoquoit en doute le fait de Jansénius dans la dix-septieme lettre , comme Paul Irénée dans ses *Disquisitions* , où cette matiere est traitée plus au long. Ils prétendoient par une erreur grossiere , & qui dé-

truit les fondemens de la foi , que cette question de fait étoit devenue une même chose avec la question de droit. Comme si deux choses distinctes par leur nature , telles que sont un point de foi révélé par l'Esprit de Dieu , & un fait non révélé , pouvoient jamais être mêlées & confondues ensemble.

II. Les preuves de l'accusation de calomnie n'étoient pas moins frivoles. Ils se plaignoient premièrement par un zele affecté pour les Dominicains , que Montalte en avoit parlé d'une maniere injurieuse dans sa seconde lettre. La note de Wendrock sur cet endroit réfutoit cette plainte simulée. Mais les Dominicains de Bordeaux la réfuterent encore plus fortement. Ils déclarerent hautement qu'ils n'avoient aucun sujet de se plaindre de Montalte ; qu'on ne pouvoit sans injustice entendre de tout l'Ordre , ce qu'il disoit de quelques particuliers ; & enfin que mal-à-propos les Jésuites s'ingéroient de prendre leur fait & cause sans leur consentement & contre leur volonté.

Les Jésuites se plaignoient ensuite, & en cela ils étoient plus sinceres, que ce livre étoit rempli de médifances & de calomnies contre eux. Mais on fçait ce que cela signifie : ce n'est pas qu'ils eussent rien trouvé de faux ; mais c'est qu'ils appellent calomnie & médifance tout ce qui peut diminuer leur réputation devant les hommes. Or Montalte ne défavouera jamais qu'il est calomniateur dans ce sens. Il se fait honneur de ce crime, bien loin de s'en vouloir justifier, puisqu'il lui est commun avec les plus grands évêques de France, & avec les plus sçavans curés de ce royaume. Comme ils ont condamné avec plus d'autorité, ils ont aussi condamné avec plus de sévérité que lui les opinions pernicieuses & corrompues de la morale des Jésuites. On peut voir les censures des évêques & les écrits des curés. Mais pour ne point répéter ce que j'en ai dit plus haut, je rapporterai seulement ici le jugement qu'un des plus saints évêques de France, lequel mourut durant ces disputes,

porta des Jésuites, dans une circonstance & dans un tems où le témoignage des hommes est moins suspect de haine ou de mensonge, c'est-à-dire peu de tems avant sa mort,

** Lorsque du fond du cœur la vérité
renait,
Que l'homme démasqué se fait voir tel
qu'il est.*

Ce prélat est Messire Alain de Solminihac, évêque de Cahors, que plusieurs en France, & peut-être même les Jésuites regardent comme un saint. Il avoit toujours vécu dans une grande liaison d'amitié avec M. l'abbé du Ferrier, vicaire général de M. l'évêque d'Albi. Se voyant près de sa fin, il voulut le faire dépositaire de ses dernières volontés. Entre plusieurs ordres qu'il lui donna étant au lit de la mort, il lui dit : « Qu'il le chargeoit de dire de sa » part à MM. d'Aleth, de Pamiers & » de Comminges, qu'il avoit fait ce » qu'il avoit pu pour ramener les Jésuites de leurs erreurs ; mais qu'il » avoit reconnu que c'étoit des gens

** Lucrèce.*

» fans remede ; qu'il les tenoit pour
 » les plus grands ennemis de l'Eglise,
 » & qu'il prioit ces Messieurs de n'a-
 » voir jamais aucune liaison avec
 » eux, croyant que tous les évêques
 » qui vont solidement à Dieu, &
 » qui cherchent le salut & l'avan-
 » tage de leurs diocèses, ne leur de-
 » voient donner aucun emploi, ni
 » même entrée jamais chez eux, par-
 » ce que cela les autorisoit. » Voilà
 quels furent les derniers sentimens
 de ce grand évêque. M. l'abbé du
 Ferrier s'acquitta de sa commission ;
 & comme il a dit depuis la même
 chose à quelques personnes très dis-
 tinguées de qui on l'a apprise, j'ai
 cru devoir l'insérer ici.

III. L'accusation de scandale étoit
 principalement appuyée sur cette
 raison, que Montalte avoit ramassé
 dans ses lettres un grand nombre
 d'opinions pernicieuses de divers
 auteurs, & que les ayant attribuées
 à toute la Société, il sembloit leur
 avoir donné par-là de l'autorité.

Je sçais bon gré aux Jésuites de

reconnoître enfin dans cette accusation , que les opinions dont Montalte se raille , sont de véritables erreurs. Mais de qui sont ces erreurs ? Ils reconnoissent encore ici qu'elles sont des casuistes de la Société, dont, selon eux , l'autorité est si grande , qu'elle est capable de donner du poids aux erreurs les plus intolérables. Je ne veux pas leur contester cette autorité ; je les prie seulement de demeurer en repos sur les conséquences qu'ils en appréhendent. S'il n'y a que Montalte qui donne de l'autorité à leurs pernicieuses maximes , je ne crains pas de les assurer que personne n'en sera jamais infecté.

Mais il n'étoit pas à propos , disent-ils , de ramasser dans un seul livre des erreurs qui étoient auparavant dispersées dans une infinité de volumes. Je réponds premièrement que cette objection est fondée sur un mensonge évident. Car qui est le casuiste entre ceux que Montalte a repris , où l'on ne trouve pas la plupart des opinions erronées &

corrompues qui ont été enseignées par les autres? Les livres des casuistes font-ils autre chose que des rhapsodies de gens qui se copient les uns les autres? Avec quelle fidélité, par exemple, Tambourin ne rapporte-t-il pas les opinions de ses confrères? Les curés de Paris qui ont fait de longs extraits des erreurs de ce casuiste, ne témoignent-ils pas qu'ils n'ont pu encore les épuiser? Ne peut-on pas dire encore la même chose d'Escobar, de Sanchès, de Filiutius, de Reginaldus? Il n'y en a aucun dont on ne puisse extraire un long catalogue de propositions dangereuses.

Mais en second lieu il est ridicule de se plaindre que Montalte ait ramassé toutes ces erreurs dans un seul livre: comme si tout son dessein n'étoit pas d'en donner de l'horreur & de l'éloignement. Qu'on fasse donc aussi un crime aux apothicaires qui ont coutume de mettre les poisons dans des vases particuliers, & qui ne les mêlent pas indifféremment

avec les autres drogues de leurs boutiques. C'est la comparaïson dont se servit un jour un Bénédictin contre un particulier de Bordeaux, qui lui objectoit ce raisonnement des Jésuites : ce que je remarque exprès afin de faire voir en passant le jugement que les Bénédictins, & toutes les personnes sensées, portoient de cette accusation.

• IV. Les raisons sur lesquelles ils appuyoient l'accusation de *faction* & de *sédition*, sont encore plus ridicules. C'étoit néanmoins le point sur lequel ils faisoient le plus de bruit. En voyant le titre de cette accusation, je tâchai, avant que d'en lire les preuves, de deviner ce qu'ils pouvoient avoir trouvé dans un livre purement théologique, qui y eût donné lieu. J'avoue que je ne pus jamais rien imaginer de semblable à ce que je lus ensuite dans leur libelle. Je ne dirai rien de la remarque impertinente qu'ils y faisoient sur les termes de *principum* & de *magnatum*, par lesquels ils vouloient faussement

faussement que j'eusse désigné le Roi Très-Chrétien. Toute leur accusation rouloit sur ce que je dis du cardinal de Richelieu dans mes notes sur la sixieme lettre, en réfutant leur doctrine touchant l'assassinat. J'y remarque qu'ils l'avoient voulu confirmer par l'autorité de ce cardinal, & que l'allégation de ce témoin leur avoit attiré les railleries de toutes les personnes d'esprit. Je n'avois point dessein par-là d'attaquer ce cardinal, à la mémoire duquel je suis fort éloigné de vouloir insulter. Je voulois seulement faire connoître aux Jésuites leur imprudence, de s'être exposés par leur faute à ces railleries, qui souvent sont plutôt fondées sur un bruit ou une erreur populaire, que sur la vérité. Mais quand même j'aurois voulu marquer par-là quel étoit le caractère du cardinal de Richelieu, il seroit ridicule de m'accuser pour cela de faction & de sédition; à moins qu'on ne veuille ôter aux auteurs la liberté de faire passer à la postérité le juge-

ment qu'ils portent des princes & de leurs ministres après leur mort, lorsque la faveur & la haine n'ont plus de part à ce qu'ils en publient; ou bien que les Jésuites aient résolu de traiter de séditieux & de criminels de leze-majesté, tous ceux qui jusqu'ici ont écrit librement ce qu'ils pensoient de ce cardinal, ou qui l'écriront à l'avenir. Il est vrai qu'on doit respecter les rois & les ministres qui gouvernent sous leur autorité. On ne doit jamais parler d'eux qu'avec respect, soit en particulier, soit en public; mais d'étendre ces ménagemens jusqu'après leur mort, & de vouloir contraindre un auteur à prendre alors les mêmes mesures pour cacher les vices de ces ministres; ce seroit une flatterie honteuse & une servitude insupportable, que les plus cruels tyrans n'ont jamais imposée aux historiens.

Je n'ai pas besoin de chercher d'autre réponse au dernier reproche qu'ils me faisoient, sur ce que j'ai dit en passant que leur superbe église

de S. Louis à Paris a été bâtie aux dépens du peuple. Je l'ai dit, parce qu'en effet on leur accorda de lever un certain tribut pour la bâtir. Mais mon dessein n'étoit point de donner par-là des bornes à la puissance & à la libéralité du Roi à leur égard. Je voulois seulement apprendre aux Jésuites que rien n'est plus éloigné de l'esprit de l'Eglise, que de bâtir à Dieu des temples extérieurs par des moyens qui peuvent scandaliser les fideles qui sont ses temples vivans.

Voilà à peu près ce que contenoit leur libelle. Ils ne l'eurent pas plutôt présenté à Messieurs du Parlement, & répandu dans le public, qu'ils purent remarquer le peu de fruit qu'ils en devoient espérer. Ils virent que tout le monde se moquoit de leurs accusations, que les Bénédictins, les Dominicains; les Augustins, les curés, & les Chartreux même, les tournoient en ridicule dans leurs entretiens particuliers; qu'ils en parloient à Messieurs du Parlement avec le même mépris; & enfin que cha-

cun sollicitoit à sa maniere contre les Jésuites pour Wendrock, tout inconnu qu'il étoit.

Les Jésuites souffroient avec peine cet abandonnement général auquel ils ne s'étoient point attendus. Mais ils n'en poursuivirent pas avec moins d'ardeur leur premier dessein. En vain Messieurs du Parlement les conjurerent plusieurs fois, pour ne pas dire qu'ils les supplierent, d'épargner au Parlement la peine qu'il avoit à prendre connoissance d'une affaire si odieuse : leur entêtement fut si étrange, qu'ils aimèrent mieux tout risquer, que de rien relâcher de leur entreprise. Ainsi M. de Pomiers, doyen du Parlement, magistrat d'un grand mérite, fatigué de leurs importunités, rapporta l'affaire. On lut ensuite en plein Parlement la premiere, la seconde & la troisieme lettres avec tous les écrits des Jésuites. Les préjugés en faveur de ce livre furent tout publics : & il est étonnant que les Jésuites fussent assez aveuglés pour ne pas employer

le crédit qu'ils avoient dans le Parlement, à étouffer une affaire qui leur étoit si défavantageuse.

Mais au contraire, comme s'ils eussent été frappés d'un esprit de vertige, ils ne cessèrent point d'importuner Messieurs du Parlement. Ils employèrent les promesses & les menaces : ils sollicitèrent leurs femmes & leurs enfans : ils promirent de grands bienfaits de la Cour à ceux qui condamneroient Wendrock, & menacerent ouvertement ceux qui refuseroient de le faire, de proscriptions, de lettres de cachet, comme s'ils eussent eu l'autorité du roi en main. Et pour faire voir qu'ils étoient capables de tout oser, un d'eux, nommé le P. du Chefne, fit courir parmi les Dames un petit écrit, où il tâchoit de prouver qu'on ne pouvoit soutenir ni absoudre Wendrock, sans commettre un péché mortel.

Mais tout le monde jusqu'aux femmes même avoient les oreilles tellement rebattues de ces impertinences, que le crédit de la Société di-

minuoit de jour en jour. Il y eut même des prédicateurs qui s'élevèrent publiquement dans leurs sermons contre l'apologie des casuistes, & contre leurs relâchemens. C'est ce que fit entre autres un religieux Feuillant, dans un discours qu'il prononça le 20 Avril à l'assemblée générale de l'Ordre, qui se tenoit alors dans leur couvent de Bordeaux. Il le finit par ces paroles : « Gémissons, » mes freres, gémissons de tant d'horribles crimes qui se commettent » tous les jours : gémissons de tant » de calomnies, de vols, de blasphêmes, de sacrilèges, par lesquels » on ne cesse point d'outrager la divine Majesté. Mais redoublons nos » gémissemens sur la nouvelle persécution que l'Eglise souffre dans » ces derniers tems. Il n'y a personne » parmi vous si peu instruit de ce qui » regarde la religion, qui n'ait entendu parler de cette doctrine pernicieuse, que quelques-uns ont osé » répandre dans cette ville, & que » d'autres ont répandue en différens

» endroits. Le bruit de ces distinc-
» tions ingénieuses , de ces probabi-
» lités spécieuses que les casuistes
» modernes ont inventées en faveur
» des pécheurs , est sans doute venu
» jusqu'à vous. Vous n'ignorez pas
» de quels artifices , & de quels pré-
» textes cette troupe de nouveaux
» docteurs se sert pour justifier le cri-
» me. Quels efforts leur politique
» trompeuse , & uniquement appli-
» quée à procurer ses propres inté-
» rêts , n'a-t-elle point faits pour ac-
» corder adroitement la loi de Dieu
» avec les passions des hommes !
» Certes , quand je considère avec
» attention combien cette doctrine
» flatteuse favorise les désirs de la cu-
» pidité , combien elle autorise l'in-
» tempérance & la licence , je ne
» suis plus surpris de ces usures cruel-
» les , de ce luxe excessif , de cette
» médisance effrénée , enfin de cette
» obstination inflexible dans le crime
» que nous voyons régner de toutes
» parts. Ces crimes que les écrits
» des Peres nous font regarder avec

Div

» tant d'horreur , ne font selon des
» casuistes , que des péchés légers ,
» où la fragilité humaine fait tomber
» les hommes. Voilà quelle est la
» cruelle persécution que l'Eglise
» souffre aujourd'hui dans sa disci-
» pline & dans ses mœurs. C'est un
» sujet bien digne de vos larmes , &
» qui doit vous porter à redoubler
» vos austérités , afin d'obtenir de la
» miséricorde de Dieu qu'elle éloi-
» gne de vous cette peste si funeste
» pour votre salut. Le poison en est
» d'autant plus dangereux , qu'il est
» présenté par des mains moins sus-
» pectes. Car ce n'est plus par les ty-
» rans , ce n'est plus par les hérési-
» ques , les apostats , ce n'est plus
» par des ennemis déclarés que l'E-
» glise est persécutée. Ses persécu-
» teurs sont au dedans d'elle-même
» & dans son sein. Ce sont nos freres
» qui sont nos ennemis ; ce sont ceux
» qui professent une même foi , &
» une même religion avec nous.
» C'est dans les écoles chrétiennes
» que cette doctrine sortie de l'enfer

» est enseignée. C'est dans les chaires
 » de la vérité qu'elle est prêchée.
 » L'unique consolation que nous
 » ayons, c'est que tout le monde
 » commence à en avoir l'horreur,
 » qu'elle mérite. Nous avons appris
 » qu'on a lancé mille foudres contre
 » ces dogmes prophanes; que nos
 » évêques les ont proscrits par leurs
 » censures, qui ont été suivies d'un
 » décret du S. Siège. Nous sçavons
 » avec quel zele les curés des prin-
 » cipales villes de ce royaume, &
 » sur-tout ceux de Paris & de Rouen,
 » se sont opposés à cette peste qui se
 » glissoit dans l'Eglise, avec quelle
 » force ils ont résisté à ce torrent de
 » nouvelles probabilités. »

Pendant tous ces mouvemens les
 Jésuites furent contraints de souffrir
 beaucoup de semblables déboires.
 Ils murmuroient en secret d'un chan-
 gement si subit. Ils le regardoient
 comme un renversement général du
 bon sens, dont ils ne pouvoient
 comprendre la cause. Il leur sem-
 bloit que l'esprit d'erreur se fût em-

paré tout à coup de toute la ville de Bordeaux.

Ils commencerent donc à se défier du succès de leur entreprise. Mais quel parti prendre ? Il y avoit du danger à la poursuivre , & de la légèreté à l'abandonner. Ils firent ce que des gens embarrassés , & qui ne peuvent se modérer , ont coutume de faire. Tantôt ils pressioient le jugement de l'affaire par des ordres qu'ils obtenoient de la Cour : tantôt ils différoient par des chicanes , & des incidens qu'ils faisoient naître. A une intrigue succédoit une autre intrigue , souvent contraire à la première. Enfin ils en vinrent aux invectives contre Messieurs du Parlement , & jusqu'à les menacer publiquement de l'excommunication & de la damnation éternelle , s'ils ne jugeoient en leur faveur. Ce qui donna lieu a cette plaisanterie de l'un de ces Messieurs. Il avoit consulté d'autres ecclésiastiques pour sçavoir si celui qui ne condamneroit pas Wendrock mériteroit effective-

ment d'être excommunié; & ils lui avoient répondu qu'au contraire il mériteroit de l'être, s'il le condamnoit. « Il faut avouer, dit-il, que Mes-
 » sieurs du Parlement de Bordeaux
 » sont bien à plaindre : car quoi
 » qu'ils fassent, ils ne sçauroient évi-
 » ter d'être excommuniés, ou par
 » les Jésuites, ou par les autres prê-
 » tres & les autres religieux. »

A ces menaces les Jésuites en ajoutaient d'autres encore plus terribles. Ils publioient que la Cour feroit bientôt éclater son ressentiment. Ils en parloient avec tant d'insolence & d'une manière si indigne, qu'ils ne menaçoient de rien moins que de la potence des personnes de la première distinction. Car j'ai sçu par des personnes très dignes de foi, & très bien informées, qu'un Jésuite qu'on m'a nommé, disoit deux jours avant que l'affaire dût être jugée, que la chose n'en demeureroit pas là : qu'on porteroit le livre à Rome, & l'arrêt même du Parlement : qu'on sçavoit les noms de ceux des

juges qui étoient pour Wendrock ; & ceux des ecclésiastiques & des religieux qui avoient sollicité en sa faveur : que puisqu'on n'en vouloit pas croire les Jésuites , ce ne seroit pas leur faute si les uns étoient relégués en Normandie , & les autres dans une autre extrémité du royaume : qu'il n'étoit pas extraordinaire qu'on trouvât dans les Parlemens des gens qui favorisoient l'hérésie : que les premiers qui embrasserent celle de Calvin étoient du Parlement de Paris ; qu'on en fit pendre quelques-uns ; & que Messieurs du Parlement de Bordeaux devoient craindre qu'il ne leur en arrivât autant.

Tous ces discours revenoient aux oreilles de Messieurs du Parlement ; mais ils ne firent que les mépriser. Enfin le troisieme Mai , les grand'-chambre & tournelle criminelle assemblées , on examina d'abord un nouveau Mémoire qu'on avoit présenté contre Wendrock , & qui contenoit à peu près les mêmes ac-

DES PROVINCIALES. 85
cusations que celui dont je viens de
parler. On y avoit seulement ajouté
de nouveaux mensonges, & des in-
jures encore plus atroces. J'ai vu
une copie manuscrite de ce Mé-
moire entre les mains d'une per-
sonne de considération, & il me se-
roit aisé d'exposer aux yeux du pu-
blic les impostures grossières qu'il
contient. Mais le respect que j'ai
pour l'illustre magistrat dont on a
mis le nom à la tête, & de la trop
grande facilité duquel les Jésuites
abusent, m'empêche d'en rien dire
davantage. J'ajouterai seulement
qu'il fut lu avec beaucoup d'atten-
tion, & rejeté avec mépris.

Ensuite le doyen des conseillers
ouvrit les avis par un discours très
éloquent & plein d'érudition. Il ex-
pliqua avec beaucoup de capacité
tout ce qui regardoit la doctrine : il
exposa les différens sentimens des
Théologiens sur cette matiere, &
conclut à ce que le livre fût ren-
voyé pour ce chef à la Faculté de
Théologie. Il passa ensuite aux autres

accusations de sédition & de scandale. Il en fit voir le ridicule & l'absurdité. Il montra que le livre ne contenoit rien d'injurieux contre la personne du Roi , ni de séditieux contre l'État , ni de contraire aux bonnes mœurs. Voilà en abrégé quel fut son avis , qui fut suivi par la plus grande partie des juges , & appuyé par de nouvelles raisons. Ainsi le Parlement, sans avoir égard à toutes les autres accusations , prononça ce qui suit.

« Ce jour, la Cour, les grand'
 » chambre & tournelle assemblées,
 » délibérant sur la condamnation
 » du livre intitulé: *Ludovici Mon-*
 » *taltii Litteræ Provinciales , de mo-*
 » *rali & politicâ Jesuitarum discipli-*
 » *nâ*, poursuivie par le Procureur
 » général du Roi, après avoir vu &
 » lu tous les passages dudit livre co-
 » tés par ledit Procureur général,
 » & sur les bulles des Papes Inno-
 » cent X & Alexandre VII, ensem-
 » ble les productions & conclusions
 » dudit Procureur général, signées

» De la Vie, a ordonné & ordonne,
 » qu'à la diligence dudit Procureur
 » général, ledit livre sera remis de-
 » vers les professeurs de Théologie
 » dans l'Université de cette ville,
 » pour examiner la bonne ou mau-
 » vaise doctrine d'icelui, & donner
 » leurs avis sur le crime d'hérésie
 » prétendu par ledit Procureur gé-
 » néral, pour leur décret vu, & à la
 » Cour rapporté, être ordonné ce
 » que de raison. Signé Monsieur de
 » Pontac, premier président. »

Pour peu que l'on connoisse les
 Jésuites, il est facile de juger quels
 furent leurs sentimens en voyant cet
 arrêt; combien ils en furent conf-
 ternés; quelles plaintes ils en firent
 par-tout. Mais ce qu'il y a de sur-
 prenant, c'est qu'ils ne perdirent
 point courage pour tout cela. La
 passion qui les aveugloit leur fit con-
 tinuer à poursuivre l'affaire avec en-
 core plus de fureur; & ils travaille-
 rent ainsi eux-mêmes à augmenter
 la gloire de ce livre, & la confusion
 de la Société,

Quoique Wendrock eût été renvoyé à la Faculté de Théologie pour y être examiné sur l'accusation d'hérésie, il y a bien de l'apparence néanmoins que le Parlement qui ne fouhaitoit que la paix, n'en auroit pas pressé l'examen. La Faculté de son côté étoit encore moins disposée à entrer d'elle-même dans cette affaire. Les Jésuites furent cause de l'un & de l'autre. Ils obtinrent des lettres de la Cour, qui se plaignoit du retardement de cette décision. Et ils contraignirent en quelque sorte le Parlement d'envoyer le livre à la Faculté. Elle ne put alors se dispenser d'en prendre connoissance, & se résolut de satisfaire à ce qu'elle devoit à sa conscience & à la vérité.

La première chose que l'on fit, fut de délibérer si le P. Camain, Jésuite, & professeur en Théologie dans le collège des Jésuites, devoit être admis à cet examen. Il auroit du, suivant toutes les regles de l'équité & de la bienfiance, s'en

exclure lui-même ; car il n'y avoit rien de plus injuste que de prétendre qu'un Jésuite put être juge dans une **cause** où il s'agissoit d'un livre fait contre les Jésuites, d'un livre qui les attaque dès le titre, & dont ils poursuivoient la condamnation depuis six mois. C'est néanmoins le personnage que le P. Camain vouloit faire absolument. Les autres professeurs **s'opposèrent** à une prétention qui leur paroissoit si **injuste**. Ils eussent pu **l'exclure** de leur propre autorité ; mais ils ne le voulurent faire que du **consentement** de toute l'Université. Elle s'assembla pour cet effet le 30 Mai. Après que le recteur eut exposé le fait, presque tous les **docteurs** furent d'avis que le P. Camain devoit être exclus : ce qui fut arrêté en présence du P. Camain, par l'acte suivant.

« L'an 1660, le 30 Mai, dans
 » l'assemblée générale de l'Univer-
 » sité, a été présenté, & lecture a
 » été faite d'un arrêt du Parlement
 » de Bordeaux, qui ordonne que le

» livre intitulé : *Ludovici Montaltii*
» *Litteræ Provinciales de morali &*
» *politica Jesuitarum disciplinâ*, fera
» renvoyé vers les professeurs en
» Théologie de cette Université,
» pour en examiner la bonne ou
» mauvaise doctrine, & donner
» leurs avis sur le crime d'hérésie
» prétendue contre ledit livre. Sur-
» quoi contestation s'étant mue,
» sçavoir si le R. P. Camain, doc-
» teur en Théologie de la Société
» de JESUS, peut assister à l'examen
» dudit livre, donner son suffrage,
» & en porter jugement, l'Univer-
» sité a ordonné que le susdit P.
» Camain fera exclus de l'examen
» de ce livre. »

Les autres professeurs s'appliquèrent ensuite à examiner avec encore plus de soin ce livre qui avoit déjà été examiné avec tant de rigueur. Cependant les Jésuites ne demeurèrent point en repos : ils ne cessèrent de faire tous leurs efforts pour ébranler la fermeté des examinateurs par toutes sortes de moyens, & sur-

tout par les menaces les plus terribles. Ils déclarèrent à M. Lopez, l'un de ces docteurs, homme d'un grand mérite, chanoine & théologal de l'Eglise de Bordeaux, qu'il ne devoit plus compter sur son bénéfice, s'il renvoyoit Wendrock absous. Pour les autres Professeurs, comme ils étoient religieux, & qu'ils avoient par conséquent moins à craindre pour leur fortune, ils tâcherent de les intimider, en les menaçant du ressentiment de leurs Supérieurs. Mais ils avoient affaire à des gens qui préféroient leur conscience à tout, & que rien n'étoit capable d'empêcher de rendre témoignage à la vérité.

Après donc qu'ils eurent arrêté entre eux que le livre ne contenoit aucune hérésie, & qu'ils en eurent dressé l'acte, ils crurent devoir le porter à l'assemblée générale de l'Université, afin de rendre leur déclaration plus authentique. Ainsi il se tint le sixieme Juin chez les Carmes une seconde assemblée de l'Univer-

fité sur cette affaire. Lorsque le recteur en eut, selon la coutume, exposé le sujet en peu de mots, les professeurs en théologie requièrent qu'il leur fût permis d'en rendre compte avec plus d'étendue à l'assemblée.

Alors M. le théologal expliqua avec beaucoup de netteté l'état de la question. Il montra quel jugement on devoit porter de la censure de la Sorbonne. Il fit voir que ce corps n'avoit aucune autorité sur les autres Facultés; que la proposition de M. Arnauld étant tirée de S. Augustin, elle ne devoit pas être plus hérétique dans M. Arnauld que dans S. Augustin, puisqu'elle étoit la même dans l'un & dans l'autre: qu'aussi la Sorbonne ne s'attribuoit pas le droit de former des articles de foi.

Il passa ensuite à la dispute du Jansénisme. Il distingua très-sçavamment la question du fait d'avec celle du droit. Il fit voir que jamais aucun théologien n'avoit accordé au pape l'infailibilité dans les faits: que les

faits par conséquent ne pouvoient jamais être matiere d'hérésie, & qu'ainsi le livre de Wendrock en étoit entièrement exempt, puisqu'on ne pouvoit lui rien reprocher, sinon d'avoir douté d'un fait, & qu'il contenoit d'ailleurs une doctrine très saine & une morale très pure.

Les autres professeurs approuverent ce qui venoit d'être dit par M. le théologal. Quelques-uns y ajoutèrent très judicieusement, que leur déclaration n'étoit pas même contraire à la censure de Sorbonne, parce que cette censure n'avoit pas condamné la proposition de M. Arnauld dans le sens de la grace efficace, qui étoit le seul sens dans lequel Wendrock la soutenoit, & dans lequel ils déclaroient qu'elle ne méritoit aucune censure. Cet avis fut approuvé de toute l'assemblée, & il fut arrêté d'un commun consentement que la déclaration des docteurs seroit insérée dans les actes de l'Université, & communiquée à M. l'Avocat général. Voici les termes de cette déclaration.

« Nous souffignés docteurs &
» professeurs royaux en théologie
» dans l'Université de Bordeaux,
» déclarons que suivant l'arrêt du
» Parlement, le livre intitulé: *Ludo-*
» *vici Montaltii Litteræ Provinciales*
» *de morali & politicâ Jesuitarum*
» *disciplinâ*, nous ayant été mis en-
» tre les mains pour en examiner la
» bonne ou mauvaise doctrine, &
» donner notre avis s'il contenoit
» quelque hérésie, après avoir pre-
» mièrement invoqué le secours du
» pere des lumieres, nous avons lu
» avec soin ledit livre; & après
» avoir délibéré ensemble sur la doc-
» trine y contenue, & nous être
» communiqué nos avis, nous n'y
» avons trouvé aucune hérésie. Fait
» dans le couvent des Carmes le 6
» du mois de Juin l'an 1660. Signé
» FRANÇOIS ARNAULD, de l'Ordre
» de *S. Augustin*. F. JEAN-BAPTISTE
» GONET, de l'Ordre des Freres Pré-
» cheurs. LOPEZ, Chanoine Théolo-
» gal. »

Après ce jugement solennel des

docteurs, il ne manquoit rien à la justification de Wendrock. Son innocence étoit pleinement vengée. Le mépris que le Parlement avoit fait des accusations de scandale & de sédition, la déclaration de la Faculté de Théologie sur l'accusation d'hérésie avoient renversé tous les desseins des Jésuites. Mais il semble qu'il manquoit encore une chose à l'instruction du public. Il falloit que les Jésuites se fissent connoître eux-mêmes tels qu'ils sont; qu'ils montraient à toute la ville de Bordeaux quelle est leur fierté, leur obstination, leur impudence à inventer les calomnies les plus atroces, afin que tout le monde fût convaincu de la justice des reproches que leur faisoit Montalte. C'est ce que ces Peres firent avec tant d'éclat, qu'on peut dire que jusques-là ils avoient été modérés en comparaison des scènes qu'ils donnerent pour lors au public: car ils ne garderent plus de mesures ni dans leurs sermons, ni dans leurs entretiens particuliers. Il

sembloit qu'ils eussent oublié toutes les regles de la modestie, de la bien-séance & de la bonne foi, ou plutôt qu'ils eussent entièrement perdu la raison & le bon sens. On eût dit en un mot que c'étoient des furieux & des gens à qui la tête avoit tourné.

Le P. du Chesne avoit en quelque forte préparé le monde à ce spectacle, par un sermon qu'il fit le Dimanche dans l'octave de la fête du saint Sacrement, quelque tems avant le jugement des docteurs. Il entreprit d'y rabaisser l'autorité de S. Augustin, & pour cela il dit entr'autres choses, que ce saint avoit enseigné que l'Eucharistie étoit nécessaire aux enfans, & que cette erreur avoit été condamnée par le concile de Trente. Ainsi, continuait-il, on doit ajouter plus de foi à un seul décret du pape qu'à une centaine d'Augustins. Mais ce bon pere me permettra de remarquer en passant qu'il ne pouvoit mieux faire voir son ignorance, sa malice, & son

son peu de jugement , que par ces paroles téméraires : son ignorance , parce que voulant décrier S. Augustin pour relever le pape , il décrioit en même tems sans le sçavoir le pape Innocent I. qui dans sa lettre au concile de Mileve enseigne la même chose que saint Augustin : sa malice , en ce qu'il aimoit mieux rejeter absolument la doctrine de S. Augustin & d'Innocent I, & supposer fausement qu'elle avoit été condamnée par le concile de Trente , que de l'accorder avec ce concile , comme ont fait plusieurs auteurs catholiques , & entr'autres le cardinal du Perron dans sa réplique * au roi de la Grande Bretagne : son peu de jugement , en ne s'appercevant pas qu'il donnoit à tout le monde lieu de croire , par le mépris qu'il faisoit paroître pour S. Augustin , que les Jésuites ne s'accordoient pas bien avec ce saint , & qu'ils ne travailloient ainsi à le rabaisser , que parce

* *Observ. 3. ch. 11.*

qu'ils se sentoient accablés par son autorité.

Mais ce n'étoit-là, comme je l'ai dit, qu'un prélude de ce qu'ils devoient faire dans la suite. Peu de tems après le P. Gallicier qui prêchoit à leur maison professe, monta en chaire le vingtieme Juin, tout transporté de fureur, & déplora d'une maniere tragique le malheur de la ville de Bordeaux. Il dit qu'elle étoit toute infectée de l'hérésie Jansénienne : qu'on y vendoit publiquement le livre de Wendrock : qu'il y avoit des docteurs qui avoient osé le déclarer exempt d'hérésie : que tôt ou tard ces ennemis de l'Eglise éprouveroient que les Jésuites avoient partout des yeux, des oreilles, des langues, & un zele ardent pour observer, pour reprendre, & pour punir ceux qui avoient la hardiesse de rien entreprendre contre la foi de l'Eglise. Ensuite s'étant jetté sur ces lieux communs contre les Jansénistes, qu'ils ne se lassent point de ré-

péter, il les accusa d'erreur & d'impïété. Il leur reprocha qu'ils détruisoient la bonté & la miséricorde de Dieu, & qu'ils le faisoient auteur du péché. Et à la fin apostrophant effrontément ses auditeurs, il exhorta tous ceux qui avoient quelque chose à objecter, de se lever & de dire publiquement en présence de tout le monde ce qu'ils avoient à dire contre les Jésuites, comme si c'eût été la coutume à Bordeaux de disputer contre les prédicateurs.

Le vingt-septieme du même mois il recommença ces mêmes déclamations. Il accusa encore les Jansénistes de rendre Dieu cruel, & de mettre des bornes à la miséricorde du Sauveur, & se jetta sur les autres calomnies qu'ils ont cent fois rebattues, & qu'il répéta jusqu'à ennuyer son auditoire. Et il assura d'un ton de Prophete qu'on ne devoit point attribuer à une autre cause qu'à l'hérésie du Jansénisme, un tremblement de terre qui étoit arrivé depuis peu, & qu'on avoit beaucoup moins senti

à Bordeaux que dans les autres villes de Guienne.

Mais le second Juillet il déchargea entièrement sa bile. Il épuisa tout ce que les Jésuites ont jamais inventé de calomnies & d'impostures. Il ne se contenta pas d'accuser les Jansénistes en général, il attaqua nommément plusieurs personnes illustres, telles que sont M. d'Andilly, M. Arnauld, & M. l'abbé de S. Cyran, qu'il appella plusieurs fois les chefs de la nouvelle hérésie. Il dit que Jansénius étoit né de parens hérétiques, ce qui est un mensonge dont la fausseté est connue de tous les Pays-Bas. Il ajouta que ses parens lui avoient inspiré dès son enfance une aversion pour l'Eglise catholique qu'il avoit toujours conservée : qu'il étoit venu en France, & qu'il avoit formé avec du Verger de Hauranne (c'est le célèbre M. de S. Cyran) le dessein impie de détruire la religion chrétienne, d'abolir les mystères de l'Incarnation & de la Transsubstantiation, les Sa-

DES PROVINCIALES. 101
cremens , & particulièrement celui
de l'Eucharistie & celui de la Pénit-
tence. Il apporta pour preuve de ce
qu'il avançoit la fable de l'assem-
blée de Bourg-fontaine , publiée par
le sieur Fileau ; & prenant le livre
qu'il avoit apporté avec lui , il le
lut publiquement en chaire. Ensuite
il dit que c'étoit par un juste juge-
ment de Dieu que l'abbé de S. Cy-
ran étoit mort subitement , privé
des sacremens de l'Eucharistie & de
la Pénitence qu'il avoit voulu dé-
truire pendant sa vie ; quoiqu'on eût
réfuté plus d'une fois cette calom-
nie par l'attestation du curé qui lui
administra le Viatique. Mais les
preuves les plus claires n'embarraf-
sent pas des gens qui ont pris leur
parti , & qui sont résolus de ne point
renoncer à leurs calomnies , non
plus qu'à leurs opinions erronées.
Ce prédicateur passa ensuite à M.
Arnauld , & déclama contre lui avec
le même emportement. Il dit qu'il
avoit surpassé l'abbé de S. Cyran en
impiété ; qu'il avoit détourné tout

le monde d'approcher des sacre-
mens de l'Eucharistie & de la Pénit-
tence, par toutes les difficultés dont
il les avoit environnés. Alors il ap-
pliqua aux Jansénistes en général
toutes les qualités qu'on attribue aux
loups, qui dans l'Ecriture sont la fi-
gure des faux prophètes. Les loups,
disoit-il, rodent autour de la berge-
rie, ils épient le tems que le pasteur
est absent ou endormi; ils rendent
enroués & muets ceux qu'ils apper-
çoivent les premiers, * *Lupi Mœrim
vidère priores*; & ils fuient au con-
traire devant ceux par qui ils sont
d'abord apperçus. Ils ont enfin le
cou roide & inflexible. Il fit voir
que tout cela convenoit aux Jansé-
nistes; qu'ils dressoient de même
des embûches aux brebis de JESUS-
CHRIST; qu'ils abusoient de l'indul-
gence des pasteurs pour perdre le
troupeau; qu'ils ôtoient aux pasteurs
imprudens qu'ils pouvoient préve-
nir, la liberté de parler, & que dé-
couverts par les véritables pasteurs,

* *Virgile.*

ils étoient saisis de crainte & se cachotent ; qu'ils ne s'étoient point laissé fléchir par les oracles des souverains Pontifes , ni par les censures des évêques : qu'ils continuoient au contraire à répandre par-tout leur mauvaise doctrine : qu'ils tâchoient de gagner les peuples non seulement par leurs discours & par leurs écrits , mais encore par leur argent ; qu'il sçavoit très-certainement qu'ils avoient un confident à Bordeaux , à qui on avoit envoyé de Port-Royal cinquante mille louis d'or pour s'en servir à attirer dans le parti ceux qu'il jugeroit à propos ; qu'il y avoit à la vérité de bons religieux dans la ville , mais qu'il y en avoit aussi qui s'étoient laissé infecter de cette hérésie ; qu'ils parloient mal de ses sermons , & qu'ils disoient qu'on n'en pouvoit retirer aucun fruit ; mais que pour les convaincre de mensonge , il en appelloit au témoignage de son auditoire. N'est-il pas vrai , s'écrioit-il , que je vous prêche des choses tout-à-fait utiles

& nécessaires? Il employa ainsi près de deux heures à débiter de pareilles extravagances.

Je n'ai garde de m'arrêter ici à réfuter toutes ces calomnies. Elles ont été détruites par divers auteurs, & sur-tout par Montalte dans sa seizième lettre. Je prie seulement les lecteurs d'apprendre ici à connoître les Jésuites, de considérer quel est leur esprit, d'admirer leur impudence & leur malignité, & d'en avoir toute l'horreur qu'elles méritent. Combien de fois les a-t-on convaincus de mensonge sur leur fable de l'assemblée de Bourg-Fontaine! Combien de fois les a-t-on confondus & réduits à ne pouvoir rien répondre sur les circonstances de ce conte insensé! Cependant voilà qu'ils recommencent tout de nouveau à débiter ce roman détestable & extravagant, & à le débiter non pas en secret & devant une ou deux personnes, mais en public, aux yeux d'une grande ville, dans leurs sermons, & dans la chaire même de

la vérité. Et ils sont prêts à répéter cent fois la même impertinence dès que l'occasion s'en présentera, semblables à ceux dont le prophete dit : *Ils ont été confus, parce qu'ils ont fait des choses abominables ; ou plutôt la confusion même n'a pu les confondre , & ils n'ont sçu ce que c'étoit que de rougir.*

Pour moi j'avoue qu'en considérant cette étrange hardiesse avec laquelle ils répandent la calomnie & la médifance , j'y trouve une malice qui surpasse la corruption ordinaire du cœur humain. Les anciens Peres ont reconnu dans ces cruautés inouïes que les Romains faisoient souffrir aux Chrétiens , une impression particuliere du diable qui les inspiroit. Il me semble qu'on peut aussi attribuer cette fureur & cette obstination que nous voyons dans les Jésuites , à une semblable instigation de l'ennemi de tout bien. Une passion purement humaine n'éteindroit pas ainsi tout sentiment d'humanité : elle ne se rendroit pas

ainsi maîtresse du cœur de tant d'hommes. J'en appelle ici à leur conscience. Je leur demande s'ils sont convaincus sincèrement & de bonne foi que le livre de Jansénius, qui n'a eu pour but que d'y expliquer & de relever la grace de Jésus Christ, qui y répète sans cesse qu'on ne peut faire aucun bien sans cette grace, qui rejette les vertus morales des infideles, à cause de cela seul qu'elles ne sont point produites par l'esprit de Jésus-Christ, & qu'elles ne viennent point de la foi en Jésus Christ; à qui enfin ils ne reprochent rien eux-mêmes, que d'avoir trop donné à la grace de Jésus-Christ, à sa force & à son efficacité; si, dis-je, ils sont convaincus qu'un tel auteur n'a consommé vingt années entières à cet ouvrage pénible, que dans le dessein de persuader à tout le monde qu'il n'y a point de grace de Jésus Christ & point de Sauveur. Je leur demande de même s'ils sont effectivement convaincus que le livre de *la Fréquente Commu-*

nion , dont tout le deſſein eſt d'imprimer aux fideles un profond reſpect pour Jéſus-Chriſt réſidant dans l'Euchariftie , de les exhorter à régler leur conduite ſur les maximes de l'Evangile , afin d'être en état de ſ'approcher plus purement de ce ſacrement auguſte ; ſ'ils ſont convaincus , diſ-je , que ce livre n'a été fait que pour prouver qu'il n'y a point d'Euchariftie , point de tranſubſtantiation , que Jéſus-Chriſt n'eſt pas même le Fils de Dieu ; en un mot, que tout l'Evangile n'eſt qu'une fable inventée à plaſir. Seroit-il donc poſſible, mes Peres , que vous cruſſiez ſérieuſement des choſes ſi abſurdes & ſi éloignées du bon ſens ? Mais ſi vous ne le croyez pas , comment pouvez-vous avoir le front de les répandre dans le public ? Si vous les croyez , votre folie eſt incompréhenſible : & ſi vous ne les croyez pas , vous êtes les plus ſcélérats de tous les hommes. Quelque parti que vous preniez , vous ne faites que trop connoître par l'un & par l'autre

l'esprit qui vous anime. Si votre aveuglement vous le cache à vous mêmes ; tous ceux qui ne sont pas infectés de vos maximes , le reconnoissent , & toute la postérité le reconnoîtra de même , à moins que l'excès de votre malice ne la lui rende incroyable.

Je ne dirai rien d'un autre Sermon que le même P. Gallicier fit quelques jours après, où il n'eut point de honte de renouveler cette ancienne calomnie que Montalte avoit réfutée au commencement de sa seizieme lettre, touchant l'argent d'un collège, dont ils prétendent que Jansénius dispoisoit comme d'un bien qui lui auroit appartenu. Après la fable de l'assemblée de Bourg-Fontaine, tout le reste me paroît en quelque sorte supportable.

J'ajouterai seulement qu'ils ne se contenterent pas de déclamer contre Wendrock & contre les Professeurs dans leurs sermons & dans leurs entretiens : ils le firent encore par des écrits tant particuliers que publics.

Car s'étant apperçus lorsque le roi passa par Bordeaux *, qu'ils ne devoient pas espérer du côté de la Cour tout l'appui dont ils s'étoient flattés, ils résolurent de se venger eux-mêmes, & de satisfaire toute la violence de leur passion. Dans ce dessein ils publièrent un écrit contre Wendrock, & contre les professeurs qui avoient refusé de le condamner. Ils y accusoient ouvertement le premier d'hérésie, parce qu'il osoit, disoient-ils, révoquer en doute le fait de Jansénius, contre cette maxime générale qu'ils tâchoient d'établir dans cet écrit; que l'Eglise & le Pape ne sont pas moins infallibles dans les faits non révélés par l'écriture ou par la tradition, que dans les dogmes mêmes. Une erreur si nouvelle & si pernicieuse fut bientôt réfutée. Un sçavant Théologien en fit voir la fausseté avec tant de solidité & de force dans un petit écrit

* En revenant de S. Jean de Luz, où il avoit épousé l'Infante d'Espagne.

qu'il publia, que je ne crois pas que personne s'avise de la vouloir soutenir à l'avenir.

Cependant leur professeur de Théologie du collège de Clermont à Paris, traita la même matière avec assez d'étendue dans les cahiers qu'il dictoit à ses écoliers. Mais il fut un peu plus réservé. Il ne soutenoit pas généralement comme ceux-là que le Pape fût infallible dans tous les faits. Il vouloit seulement que cette maxime eût lieu dans les faits *qui étoient joints inséparablement avec le droit*, car c'est ainsi qu'il parloit : *Cùm factum simul cum dogmate inextricabiliter cohæret*, & il prétendoit que le fait de Jansénius étoit de cette nature, mais sans aucune ombre de raison. Car qui est le Théologien, quelque stupide qu'on le suppose, qui ne sépare très aisément ce fait de Jansénius d'avec le droit ? Le droit consiste dans les dogmes condamnés par le Pape, ou dans les cinq propositions prises dans le sens naturel des paroles. La question de fait con-

DES PROVINCIALES. III
fiste à ſçavoir ſi ces cinq propoſitions & ces dogmes condamnés ſont effectivement contenus dans le livre de Janſénius. Or il eſt certain qu'on ne peut dire ſans renverſer la foi même, que cette dernière queſtion appartienne à la foi. C'eſt donc une erreur extravagante & ridicule que de prétendre que ces queſtions ſont *jointes inſéparablement avec les dogmes*. Comment après avoir été ſéparées pendant 1600 ans, ſeroient-elles devenues tout d'un coup inſéparables? Car il eſt clair que l'Egliſe a rejeté dès ſa naiſſance les dogmes qui viennent d'être condamnés. Et cependant elle ne ſçavoit point encore qu'il dût naître un Janſénius, ni qu'il dût faire un livre. Il n'y a donc rien de plus abſurde que de vouloir qu'on ne puiſſe maintenant rejeter ces mêmes propoſitions, ſi on ne croit point en même tems qu'elles ont été enseignées par Janſénius. Mais quelque grande que ſoit cette abſurdité, les Jéſuites aiment mieux l'admettre, que de faire ceſ-

fer l'unique prétexte qu'ils aient d'accuser leurs ennemis d'hérésie.

Voilà en peu de mots l'histoire de ce qui s'est passé au Parlement de Bordeaux. On voit assez que je ne me suis pas attaché à rapporter scrupuleusement une infinité de petites circonstances. J'ai tâché seulement de n'en point oublier de considérables. J'aurois souhaité de pouvoir rendre à plusieurs personnes de mérite qui ont fait paroître dans cette affaire un zèle & une fermeté admirable, les louanges qui leur sont dues, & leur donner des marques de ma juste reconnoissance. Mais j'ai cru qu'il étoit plus prudent de taire ce qu'ils ont fait pour la vérité, que de les exposer en le publiant à la vengeance & au ressentiment des Jésuites. Il viendra peut-être un tems où la vérité sera moins captive & le vice moins insolent, & où il nous sera permis de faire connoître ce qu'une crainte discrète nous oblige présentement de cacher. Je ne puis ne pas désirer cet heureux tems,

afin de pouvoir m'acquitter de ce que je dois à toutes ces personnes. Ce qui me console, c'est que rien ne leur peut ravir leur récompense, puisqu'ils n'ont eu en vue, en prenant ma défense, que de satisfaire à ce qu'ils devoient à Dieu, qui est la souveraine justice, & à leur conscience qui ne leur permettoit pas de laisser opprimer l'innocence.

§. VI.

*Divers avis de Wendrock aux
Lecteurs.*

IL ne me reste plus qu'à marquer avant que de finir cette Préface, quelles ont été les raisons qui m'ont porté à ajouter aux lettres de Montalte des notes si étendues, & à faire voir quelle utilité on en peut retirer. Montalte, comme je l'ai remarqué au commencement, avoit à la vérité réfuté dans ses huit dernières lettres les plaintes calomnieuses des Jésuites. Cela pouvoit suffire à ceux qui eussent apporté à cette lecture un esprit pur & exempt de

tout préjugé. Mais comme la difficulté qu'il avoit à faire imprimer ses lettres , l'avoit obligé d'omettre quelques - unes de ces plaintes , & qu'il avoit jugé à propos d'en négliger d'autres comme très peu importantes , les Jésuites se prévalurent de ces omissions ; ils les firent regarder aux simples comme un effet de l'impuissance où Montalte avoit été de répondre , & ils tâchèrent de leur rendre par-là sa foi & sa sincérité suspectes. Je crus qu'en donnant une version latine des Provinciales, je devois faire voir combien ce soupçon étoit injuste , & ne dissimuler aucun de leurs reproches, afin que ceux qui s'étoient laissé prévenir par les clameurs des Jésuites , trouvaissent dans un même livre le remède à tous leurs préjugés. Je m'appliquai donc à rechercher dans les apologistes de la Société ces vaines objections , & ces misérables chicanes qui sont répandues dans leurs réponses. Et après les avoir ainsi ramassées, je les réfutai avec

l'exaétitude la plus scrupuleuse ; mais de peur que mon travail ne fût aussi désagréable qu'inutile à la plupart des lecteurs , j'entremêlai ces discussions ennuyeuses , des questions les plus importantes de la morale , que j'ai traitées succinctement à la vérité , mais pourtant avec beaucoup de soin. Ainsi on trouvera que non seulement j'éclaircis dans ces notes un grand nombre de difficultés particulières qui se rencontrent dans la morale , mais que j'en explique encore les principes généraux , comme il est aisé de le faire voir en marquant sommairement quels sont ces principes.

Toute la morale a pour but de régler les actions humaines. Il faut considérer dans ces actions ce qui est nécessaire afin qu'elles soient actions humaines , & ce qui est nécessaire afin qu'elles soient bonnes. On les appelle humaines quand elles sont volontaires. Leur bonté dépend de deux choses : de la règle à laquelle elles doivent être conformes ,

& de la fin à laquelle elles doivent se rapporter. Il y a deux regles , la conscience & la loi de Dieu. Il n'y a qu'une fin qui est Dieu aimé par la charité. Les casuistes avoient renversé ces principes certains par diverses erreurs qu'ils ont introduites. Je les rétablis, je les éclaircis, & je les explique en plusieurs endroits de ce livre. Montalte avoit montré dans sa quatrieme lettre ce qui est nécessaire afin qu'une action soit volontaire. J'essaye de prouver la même chose dans mes notes sur cette lettre, & j'y détruis le systême ridicule de l'apologiste des casuistes touchant les bonnes pensées auxquelles on ne pense point.

J'établis dans mes notes sur la cinquieme lettre les deux regles des mœurs , la loi de Dieu & la conscience , en renversant par un traité exprès tout l'édifice de la probabilité, qui est un des principaux ressorts de la morale des casuistes , comme le sçavent ceux qui ont un peu étudié leurs principes. Je ne

ruine pas seulement dans ce traité les deux fondemens de la doctrine des probabilistes, en établissant contre eux, 1. Qu'une opinion fautive dans le droit naturel, quoiqu'estimée probable par cent casuistes, n'exempte point de péché : 2. Qu'on ne peut sans péché suivre l'opinion la moins probable & la moins sûre en abandonnant la plus sûre & la plus probable : mais je descends même aux principales conséquences qu'ils tirent de leurs principes, & je fais voir qu'il n'est pas permis de consulter différens casuistes dans le dessein de suivre l'opinion qui plaira davantage, ni aux casuistes de répondre suivant une opinion qu'ils croient fautive dans la spéculation, parce qu'elle est plus agréable à ceux qui les consultent.

Le P. Antoine Sirmond avoit entièrement ruiné la fin de nos actions, qui est Dieu aimé par la charité, en enseignant que les chrétiens ne sont point obligés dans toute leur vie de rapporter par une vraie charité leurs

actions à Dieu. Je combats cette doctrine détestable dans mes notes sur la dixieme lettre. J'en réfute les principes. Je dissipe les raisons frivoles sur lesquelles on l'appuyoit. Et afin de ne rien laisser à désirer aux lecteurs, j'explique quelques articles obscurs de S. Thomas, qui y ont rapport.

Voilà en abrégé ce qu'on trouvera dans ces notes, touchant les principes généraux de morale. Et quoique tout cela n'y soit pas traité avec l'étendue que mérite l'importance de la matiere, ce que j'en ai dit suffit néanmoins pour réfuter les casuistes.

Ils s'étoient également écartés des principes de morale qu'on appelle secondaires. J'en soutiens aussi la vérité dans plusieurs endroits de mes notes, & sur-tout dans la dissertation sur les loix ecclésiastiques, qui est à la fin de la sixieme lettre. J'y réprime la licence de ces nouveaux docteurs, qui lorsqu'ils se sont donné la liberté de ne point

DES PROVINCIALES. 119
observer les loix de l'Eglise, disent
quelque tems après, qu'elles sont
abrogées par le non-usage.

Je combats ailleurs les criminel-
les exceptions par lesquelles ils af-
foiblissent les commandemens mê-
mes de Dieu, & je fais voir, après
les curés de Paris, qu'on doit rejet-
ter toutes celles qui ne sont point
fondées sur l'Ecriture sainte, ou sur
la Tradition.

La note sur la septieme lettre dé-
couvre l'illusion de leur méthode de
diriger l'intention, & éclaircit ce
qu'il y a d'obscur dans cette ma-
tiere. Je passe sous silence les points
moins importants qu'on peut voir
dans la table.

Je me suis proposé dans ces notes
deux adversaires à combattre. Le
premier est ce Jésuite, qui à mesure
que Montalte publioit ses Lettres
Provinciales, y faisoit des réponses
aussi pitoyables, que les lettres aux-
quelles il répondoit étoient solides
& élégantes. Les Jésuites de Liège
les ont recueillies en 1658, & les

ont fait imprimer en un volume *. Comme cet auteur est le premier qui a écrit contre Montalte ; c'est aussi celui que j'ai réfuté avec le plus de soin. Il ne propose aucune objection, il ne fait aucune chicane qui ne soit ruinée, ou dans les lettres mêmes de Montalte, ou dans mes notes.

Le second adverfaire est l'apologiste des casuistes, autrefois l'espérance, & maintenant la honte de la Société. Mais quoique je l'aie attaqué en plusieurs endroits de mes notes, & qu'en d'autres je l'aie même réfuté expressément, je n'ai pas eu dessein néanmoins de faire une réfutation exacte de son libelle. J'ai laissé aux illustres curés qui en ont poursuivi la condamnation,

* Ce livre est divisé en trois parties. La première contient deux réponses générales aux Lettres Provinciales. La seconde, une réponse particulière aux dix premières lettres, divisée en 29 impostures. Et la troisième contient des réponses à la onzième lettre, & aux six suivantes; avec la Bulle d'Alexandre VII contre Jansénius, & quelques autres pièces qu'on y a jointes.

DES PROVINCIALES. 121
toute la gloire d'avoir rendu ce service à l'Eglise.

Et afin même de ne me rien attribuer du travail des autres, je reconnoîtrai encore ici ce que j'ai marqué plusieurs fois dans ce livre, que j'ai emprunté beaucoup de choses des écrits de Messieurs les curés de Paris, & de quelques mémoires qui me furent envoyés par un ecclésiastique de la même ville; je souhaiterois de tout mon cœur qu'on imprimât quelque jour ces mémoires en faveur des François, qui y verroient les choses expliquées avec beaucoup plus d'étendue & d'éloquence qu'elles ne le sont ici.

Au reste je souhaite que ceux qui liront ces lettres, entrent dans le sentiment de celui qui les a écrites. Il n'a point eu dessein en les publiant de décrier les Jésuites, mais seulement d'inspirer à tous les fideles du mépris & de l'horreur pour leurs opinions corrompues, de les dénoncer à l'Eglise, d'exciter le zele des pasteurs, seuls capables

d'en arrêter le cours. Dieu a exaucé ses vœux. Il voit présentement ces erreurs détestées par les peuples , condamnées par les curés de toute la France , censurées par les Facultés de Théologie , proscrites par les évêques , & enfin par le saint Siège. Il ne s'attribue rien de cet heureux succès. Il reconnoît que toute la gloire en est due au zele des curés & des évêques. Dès qu'il a entendu leur voix , il a eu soin qu'on n'entendît plus la sienne. Il s'est contenté , à l'exemple de S. Jean , de se réjouir en entendant la voix des pasteurs de l'Eglise , & Dieu a permis que sa joie ait été parfaite. Que tous ceux qui aiment l'Eglise se réjouissent avec lui ; qu'ils prennent garde d'abuser d'un ouvrage qui a été fait avec des intentions si pures. Car quoiqu'il soit vrai qu'on ne puisse sans injustice ne le pas estimer , l'on pourroit néanmoins ne le pas bien estimer , non par le défaut de l'ouvrage , mais par la mauvaise disposition des lecteurs. Il n'y a rien

de si parfait, dont la corruption du genre humain ne puisse faire un mauvais usage. Quelque juste, quelque nécessaire que soit la véhémence & la force avec laquelle Montalte combat les relâchemens des casuistes, il peut arriver que quelques-uns s'en servent, non pour haïr davantage le vice, mais pour entretenir l'aversion qu'ils ont peut-être pour les Jésuites.

Rien ne seroit plus éloigné du dessein de ces Lettres qu'une telle disposition. Il seroit fort inutile devant Dieu à ces personnes de détester les relâchemens que Montalte a combattus, s'ils étendoient jusqu'aux personnes la haine qui doit se borner aux erreurs: ou plutôt ils ne haïroient pas véritablement ces relâchemens, puisqu'ils devroient commencer par haïr en eux mêmes cette malignité secrète de leur cœur. Qu'ils ne fassent donc pas retomber sur les Jésuites, ce qui n'a été dit que contre leurs opinions. Ce sont elles, & non pas ces Peres, que

Montalte a voulu faire haïr : ce sont elles, & non *les* casuistes, qu'il a voulu rendre ridicules par ses railleries. Qu'ils entrent dans la disposition que S. Augustin exige de tous les chrétiens, lorsqu'il dit : *Aimez les hommes en persécutant leurs erreurs : élevez-vous sans orgueil pour soutenir la vérité, combattez pour elle sans aigreur, priez pour ceux dont vous découvrez les égaremens.*

Dieu seul connoît si c'est dans cette disposition que j'ai entrepris cet ouvrage. Mais les hommes ne peuvent nous en attribuer un autre, ni à Montalte, ni à moi, qu'ils n'ayent des raisons de nous soupçonner d'avoir écrit par d'autres motifs. Or je suis assuré qu'on ne trouvera rien dans ce livre qui puisse donner lieu à un tel soupçon. Au contraire on y remarquera par-tout, si je ne me trompe, qu'on y a adouci les choses autant qu'il a été possible. Les sujets qu'on traitoit, nous ont quelquefois arraché des expressions qui pourroient paroître trop

fortes; mais dans ces endroits-là mêmes, si l'on a parlé avec véhémence, il est aisé de voir qu'on parle sans aigreur.

Il y a encore un autre écueil à craindre pour ceux qui liront ces lettres, qui seroit de croire que tous les autres ecclésiastiques & religieux sont tels qu'on y dépeint les Jésuites. Car si l'on compare ceux qui se sont laissé infecter par les opinions des Jésuites avec le reste des Catholiques, il est certain que le nombre en est très-petit. Premièrement l'indignation publique & le soulèvement général qu'exciterent ces relâchemens font assez voir l'horreur qu'en ont les peuples. Presque tous les prêtres séculiers s'y opposerent, & sur-tout les curés de toute la France qui en poursuivirent la condamnation avec une ardeur admirable. Les Bénédictins, les Dominicains, & les PP. de l'Oratoire firent connoître assez ouvertement combien ils les détestoient. Enfin les Jésuites sont presque les seuls qui

soutiennent opiniâtrément ces erreurs, & qui ne rougissent point d'employer tout le crédit de la Société pour les défendre.

Que les hérétiques ne tirent donc point d'avantage contre la sainteté de l'Eglise, des relâchemens qu'on expose ici, puisqu'ils voient qu'elle les condamne elle-même. Mais qu'ils admirent plutôt la providence particulière de Dieu sur son Eglise, qui ne permet pas que la vérité soit accablée par les relâchemens de tant de catholiques, mais qui lui suscite dans tous les tems des défenseurs intrépides. Qu'ils ne se flatent pas non plus de ce qu'ils font peut-être éloignés de donner dans les mêmes excès. Qu'ils aient plutôt compassion d'eux-mêmes, puisqu'ils ne leur servira de rien d'avoir une morale pure, pendant qu'ils sont engagés dans des erreurs beaucoup plus considérables, & que tout le bien apparent qu'on fait hors de l'Eglise catholique, est inutile.

« Combien y en a-t-il hors de l'E-

» glise, dit S. Augustin, qui semblent
 » faire beaucoup de bonnes œuvres?
 » Combien y en a-t-il même parmi
 » les païens qui donnent à manger
 » à ceux qui ont faim, qui revêtent
 » ceux qui sont nus, qui exercent
 » l'hospitalité, qui visitent ceux qui
 » sont malades, & qui consolent
 » ceux qui sont dans les prisons?
 » Combien voyons-nous d'infidèles
 » faire toutes ces œuvres de chari-
 » té? Ils nous représentent la tour-
 » terelle dont parle le Prophète,
 » qui fait ses petits, & qui ne trouve
 » point de nid pour les mettre. Com-
 » bien les hérétiques font-ils aussi de
 » bonnes œuvres! Mais parce qu'ils
 » ne les font pas dans l'Eglise, ils
 » sont encore figurés par cette tour-
 » terelle qui ne met pas ses petits
 » dans le nid. Leurs œuvres de mê-
 » me que ces petits seront foulées
 » aux pieds; elles seront comme
 » écrasées: elles périront, & ne fe-
 » ront point conservées pour la vie
 » éternelle ». Il apporte ailleurs la

* *In Ps. 83.*

raison de cette doctrine, qui est que
personne ne peut transporter hors
de l'Eglise catholique la charité,
sans laquelle il n'y a point d'action
qui soit bonne. « Les hérétiques,
» dit-il *, ont pu diviser les sacre-
» mens, mais ils n'ont pu diviser la
» charité; & par ce qu'ils n'ont pu
» la diviser, ils se sont retirés, &
» elle demeure toujours dans son
» entier. Elle est échue comme par
» sort à quelques-uns. Ceux qui l'ont
» sont en sûreté. Personne ne les
» peut chasser de l'Eglise catholi-
» que. Et s'il y en a quelques-uns
» hors de l'Eglise qui commencent
» à l'avoir, elle les introduit aussi-
» tôt dans l'Eglise, comme le ra-
» meau d'olivier fut porté dans l'ar-
» che par la colombe. Que ceux
» donc qui veulent que leurs bon-
» nes œuvres leur soient utiles, se
» rendent dans la terre du Seigneur,
» dit le même Saint. La terre du Sei-
» gneur c'est son Eglise: c'est cette
» terre qu'il cultive & qu'il arrose:

* In Ps. 21. enar. 2. in v. 18.

» il en est le laboureur , il en est le
 » pere. »

Enfin qu'ils ne prennent point pour prétexte de leur schisme le dérèglement des mœurs des Catholiques , puisqu'ils ont dû apprendre de l'Evangile , qu'il y a de bon grain & de l'ivraie dans la moisson du Seigneur, du froment & de la paille dans son aire , de bons & de mauvais poissons dans son filet ; & que la séparation des uns & des autres ne se doit faire que dans le siècle futur. Qu'ils écoutent plutôt cet avertissement salutaire de saint Augustin : « Si vous êtes du bon grain ,
 » souffrez l'ivraie : si vous êtes du
 » nombre des bons poissons , souffrez que les méchans demeurent
 » avec vous dans le filet. Pourquoi
 » êtes-vous fortis de l'aire avant le
 » froment , avant le tems de la moisson ? Pourquoi avez-vous rompu
 » le filet avant que d'être arrivé au
 » bord ? »

Ce sont les souhaits que nous faisons après saint Augustin, tous tant

130 HISTOIRE, &c.
que nous sommes de Catholiques ;
à tous ceux qui se sont malheureu-
sement séparés de notre commu-
nion. Mais je les fais principalement
à ceux d'entre eux qui liront ces let-
tres , afin qu'ils ne se fassent pas un
vain sujet de joie des déréglemens
des Catholiques , pendant qu'ils
ignorent , ou qu'ils ne veulent pas
faire attention qu'ils sont morts eux-
mêmes *par l'horrible crime du schisme* ,
comme dit S. Cyprien.





PREMIERE LETTRE
 ECRITE
 A UN PROVINCIAL
 PAR UN DE SES AMIS.

*Des Disputes de Sorbonne, & de
 l'invention du Pouvoir prochain
 dont les Molinistes se servent pour
 faire conclure la Censure de M.
 Arnauld.*

De Paris, ce 23. Janvier 1656,



ONSIEUR;

Nous étions bien abusés. Je ne
 suis détrompé que d'hier; jusques-
 là j'ai pensé que le sujet des disputes
 de Sorbonne étoit bien important,

Fvj

& d'une extrême conséquence pour la Religion. Tant d'assemblées d'une compagnie aussi célèbre qu'est la Faculté de Théologie de Paris, & où il s'est passé tant de choses si extraordinaires, & si hors d'exemple, en font concevoir une si haute idée, qu'on ne peut croire qu'il n'y en ait un sujet bien extraordinaire. Cependant vous serez bien surpris, quand vous apprendrez par ce récit à quoi se termine un si grand éclat; & c'est ce que je vous dirai en peu de mots, après m'en être parfaitement instruit.

On examine deux questions; l'une de fait, & l'autre de droit.

Celle de fait consiste à sçavoir si M. Arnauld est téméraire, pour avoir dit dans sa seconde lettre, *Qu'il a lu exactement le livre de Jansénius, & qu'il n'y a point trouvé les propositions condamnées par le feu Pape; & néanmoins, que comme il condamne ces propositions en quelque lieu qu'elles se rencontrent, il les condamne dans Jansénius, si elles y sont.*

La question sur cela est de sçavoir, s'il a pu sans témérité témoigner par là, qu'il doute que ces propositions soient dans Jansénius, après que Messieurs les évêques ont déclaré qu'elles y sont.

On propose l'affaire en Sorbonne. Soixante & onze Docteurs entreprennent sa défense, & soutiennent qu'il n'a pu répondre autre chose à ceux qui par tant d'écrits lui demandoient s'il tenoit que ces propositions fussent dans ce livre, sinon qu'il ne les y a pas vues, & que néanmoins il les y condamne, si elles y sont.

Quelques-uns même passant plus avant ont déclaré que quelque recherche qu'ils en aient faite, ils ne les y ont jamais trouvées, & que même ils y en ont trouvé de toutes contraires. Ils ont demandé ensuite avec instance, que s'il y avoit quelque Docteur qui les y eût vues, il voulût les montrer; ajoutant que c'étoit une chose si facile, qu'elle ne pouvoit être refusée, puisque c'é-

toit un moyen sûr de les réduire tous, & M. Arnauld même ; mais on le leur a toujours refusé. Voilà ce qui s'est passé de ce côté-là.

De l'autre part se sont trouvés quatre-vingt Docteurs séculiers, & quelque quarante Religieux mendiens, qui ont condamné la proposition de M. Arnauld, sans vouloir examiner si ce qu'il avoit dit étoit vrai ou faux ; & ayant même déclaré qu'il ne s'agissoit pas de la vérité, mais seulement de la témérité de sa proposition.

Il s'en est de-plus trouvé quinze, qui n'ont point été pour la censure, & qu'on appelle *Indifférens*.

Voilà comment s'est terminée la question de fait, dont je ne me mets guères en peine ; car, que M. Arnauld soit téméraire ou non, ma conscience n'y est point intéressée. Et si la curiosité me prenoit de sçavoir si ces propositions sont dans Jansénius, son livre n'est pas si rare, ni si gros, que je ne le puisse lire tout entier pour m'en éclaircir, sans en consulter la Sorbonne.

Mais si je ne craignois aussi d'être téméraire, je crois que je suivrois l'avis de la plupart des gens que je vois, qui ayant cru jusqu'ici sur la foi publique, que ces propositions sont dans Jansénius, commencent à se défier du contraire, par le refus bizarre qu'on fait deles montrer, qui est tel, que je n'ai encore vu personne qui m'ait dit les y avoir vues. De sorte que je crains que cette censure ne fasse plus de mal que de bien, & qu'elle ne donne à ceux qui en sçauront l'histoire, une impression toute opposée à la conclusion. Car en vérité le monde devient méfiant, & ne croit les choses que quand il les voit. Mais, comme j'ai déjà dit, ce point là est peu important, puisqu'il ne s'y agit point de la foi.

Pour la question de droit, elle semble bien plus considérable, en ce qu'ils disent qu'elle touche la foi. Aussi j'ai pris un soin particulier de m'en informer. Mais vous serez bien satisfait de voir que c'est une chose aussi peu importante que la première.

Il s'agit d'examiner ce que M. Arnauld a dit dans la même lettre : *Que la grace, sans laquelle on ne peut rien, a manqué à S. Pierre dans sa chute.* Sur quoi nous pensions vous & moi, qu'il étoit question d'examiner les plus grands principes de la grace, comme si elle n'est pas donnée à tous les hommes, ou bien si elle est efficace par elle-même; mais nous nous étions bien trompés. Je suis devenu grand théologien en peu de tems, & vous en allez voir des marques.

Pour sçavoir la chose au vrai, j'allai voir Monsieur N. Docteur de Navarre, qui demeure près de chez moi, qui est, comme vous le savez, des plus zélés contre les Jansénistes : & comme ma curiosité me rendoit presque aussi ardent que lui, je lui demandai s'ils ne décideroient pas formellement, *que la grace est donnée à tous*, afin qu'on n'agitât plus ce doute. Mais il me rebuta rudement, & me dit que ce n'étoit pas là le point; qu'il y en avoit de ceux de son côté qui tenoient que la gra-

ce n'est pas donnée à tous ; que les examinateurs mêmes avoient dit en pleine Sorbonne , que cette opinion est *problématique* ; & qu'il étoit lui-même dans ce sentiment : ce qu'il me confirma par ce passage qu'il dit être célèbre de saint Augustin : *Nous savons que la grace n'est pas donnée à tous les hommes.*

Je lui fis excuse d'avoir mal pris son sentiment , & le priai de me dire s'ils ne condamneroient donc pas au-moins cette autre opinion des Jansénistes qui fait tant de bruit , *que la grace est efficace par elle-même , & qu'elle détermine invinciblement notre volonté à faire le bien.* Mais je ne fus pas plus heureux en cette seconde question. Vous n'y entendez rien , me dit-il , ce n'est pas là une hérésie ; c'est une opinion orthodoxe : tous les Thomistes la tiennent ; & moi-même je l'ai soutenue dans ma Sorbonique.

Je n'osai lui proposer mes doutes ; & même je ne savois plus où étoit la difficulté , quand pour m'en

138 PREMIERE LETTRE.

éclaircir je le suppliai de me dire en quoi consistoit donc l'hérésie de la proposition de M. Arnauld. C'est, me dit-il, en ce qu'il ne reconnoît pas, que les justes ayent le pouvoir d'accomplir les commandemens de Dieu en la maniere que nous l'entendons.

Je le quittai après cette instruction ; & bien glorieux de sçavoir le nœud de l'affaire, je fus trouver Monsieur N. qui se porte de mieux en mieux, & qui eut assez de santé pour me conduire chez son beau-frere, qui est Janséniste, s'il y en eut jamais, & pourtant fort bon homme. Pour en être mieux reçu, je feignis d'être fort des siens, & lui dis, Seroit-il bien possible que la Sorbonne introduisît dans l'Eglise cette erreur, *que tous les justes ont toujours le pouvoir d'accomplir les commandemens* ? Comment parlez-vous, me dit mon Docteur ? appelez-vous erreur un sentiment si catholique, que les seuls Luthériens & Calvinistes combattent ? Et quoi !

lui dis-je , n'est-ce pas votre opinion ? Non , me dit-il , nous l'anathématisons comme hérétique & impie. Surpris de cette réponse , je connus bien que j'avois trop fait le Janséniste , comme j'avois été l'autre fois trop Moliniste. Mais ne pouvant m'assurer de sa réponse , je le priai de me dire confidemment s'il tenoit , *que les justes eussent toujours un pouvoir véritable d'observer les préceptes*. Mon homme s'échauffa là-dessus , mais d'un zèle dévot , & dit qu'il ne déguiseroit jamais ses sentimens pour quoi que ce fût ; que c'étoit sa créance ; & que lui & tous les siens la défendroient jusqu'à la mort , comme étant la pure doctrine de S. Thomas & de S. Augustin leur maître.

Il m'en parla si sérieusement , que je n'en pus douter. Et sur cette assurance je retournai chez mon premier Docteur , & je lui dis , bien satisfait , que j'étois sûr que la paix seroit bientôt en Sorbonne : que les Jansénistes étoient bien d'accord du

pouvoir que les justes ont d'accomplir les préceptes : que j'en étois garand , & que je leur ferois signer de leur sang. Tout beau , me dit-il , il faut être théologien pour en voir le fin. La différence qui est entre nous est si subtile , qu'à peine pouvons-nous la marquer nous-mêmes ; vous auriez trop de difficulté à l'entendre. Contentez-vous donc de sçavoir que les Jansénistes vous diront bien que tous les justes ont toujours le pouvoir d'accomplir les commandemens : ce n'est pas de quoi nous disputons ; mais ils ne vous diront pas que ce pouvoir soit *prochain*. C'est là le point.

Ce mot me fut nouveau & inconnu. Jusques-là j'avois entendu les affaires , mais ce terme me jeta dans l'obscurité , & je crois qu'il n'avoit été inventé que pour brouiller. Je lui en demandai donc l'explication ; mais il m'en fit un mystère , & me renvoya sans autre satisfaction , pour demander aux Jansénistes s'ils admettoient ce pouvoir

DU POUVOIR PROCHAIN. 141
prochain. Je chargeai ma mémoire de ce terme ; car mon intelligence n'y avoit aucune part. Et de peur de l'oublier , je fus promptement retrouver mon Janséniste , à qui je dis incontinent après les premières civilités : Dites-moi , je vous prie ; si vous admettez *le pouvoir prochain* ? Il se mit à rire , & me dit froidement : Dites-moi vous-même en quel sens vous l'entendez ; & alors je vous dirai ce que j'en crois. Comme ma connoissance n'alloit pas jusques-là , je me vis en terme de ne lui pouvoir répondre ; & néanmoins pour ne pas rendre ma visite inutile , je lui dis au hasard : Je l'entends au sens des Molinistes : A quoi mon homme sans s'émouvoir Auxquels des Molinistes , me dit-il , me renvoyez-vous ? Je les lui offris tous ensemble , comme ne faisant qu'un même corps , & n'agissant que par un même esprit.

Mais il me dit : Vous êtes bien peu instruit. Ils sont si peu dans les mêmes sentimens , qu'ils en ont de

tout contraires. Etant tous unis dans le deſſein de perdre M. Arnauld, ils ſe font avisés de ſ'accorder de ce terme de *prochain*, que les uns & les autres diroient enſemble, quoiqu'ils l'entendiſſent diverſement, afin de parler même langage, & que par cette conformité apparente ils puiſſent former un corps conſidérable, & compoſer le plus grand nombre, pour l'opprimer avec aſſurance.

Cette réponſe m'étonna. Mais ſans recevoir ces impreſſions des méchans deſſeins des Moliniſtes, que je ne veux pas croire ſur ſa parole, & où je n'ai point d'intérêt, je m'attachai ſeulement à ſçavoir les divers ſens qu'ils donnent à ce mot myſtérieux de *prochain*. Il me dit : Je vous en éclaircirois de bon cœur ; mais vous y verriez une répugnance & une contradiction ſi groſſière, que vous auriez peine à me croire. Je vous ſerois ſuſpect. Vous en ſerez plus sûr en l'apprenant d'eux-mêmes, & je vous en donnerai les

adresses. Vous n'avez qu'à voir séparément un nommé M. le Moine, & le pere Nicolaï. Je ne connois ni l'un ni l'autre, lui dis-je. Voyez donc, me dit-il, si vous ne connoîtrez point quelqu'un de ceux que je vous vais nommer : car ils suivent les sentimens de M. le Moine. J'en connus en effet quelques-uns. Et ensuite il me dit : Voyez si vous ne connoissez point des Dominicains, qu'on appelle les nouveaux Thomistes ; car ils sont tous comme le pere Nicolaï. J'en connus aussi entre ceux qu'il me nomma ; & résolu de profiter de cet avis, & de sortir d'affaire, je le quittai, & allai d'abord chez un des disciples de M. le Moine.

Je le suppliai de me dire ce que c'étoit qu'*avoir le pouvoir prochain de faire quelque chose*. Cela est aisé, me dit-il, c'est avoir tout ce qui est nécessaire pour la faire, de telle sorte qu'il ne manque rien pour agir. Et ainsi, lui dis-je, avoir le *pouvoir prochain* de passer une riviere, c'est

avoir un bateau, des bateliers, des rames & le reste, en sorte que rien ne manque. Fort bien, me dit-il. Et avoir le pouvoir prochain *de voir*, lui dis-je, c'est avoir bonne vue, & être en plein jour. Car qui auroit bonne vue dans l'obscurité, n'auroit pas le pouvoir prochain de voir, selon vous, puisque la lumière lui manqueroit, sans quoi on ne voit point. Doctement, me dit-il. Et par conséquent, continuai-je, quand vous dites que tous les justes ont le pouvoir prochain d'observer les commandemens, vous entendez qu'ils ont toujours toute la grace nécessaire pour les accomplir; en sorte qu'il ne leur manque rien de la part de Dieu. Attendez, me dit-il, ils ont toujours tout ce qui est nécessaire pour les observer, ou du-moins pour le demander à Dieu. J'entends bien, lui dis-je, ils ont tout ce qui est nécessaire pour prier Dieu de les assister, sans qu'il soit nécessaire qu'ils aient une nouvelle grace de Dieu
pour

pour prier. Vous l'entendez, me dit-il. Mais il n'est donc pas nécessaire qu'ils ayent une grace efficace pour prier Dieu? Non, me dit-il, suivant M. le Moine.

Pour ne point perdre de temps, j'allai aux Jacobins, & demandai ceux que je sçavois être des nouveaux Thomistes. Je les priai de me dire ce que c'est que *pouvoir prochain*. N'est-ce pas celui, leur dis-je, auquel il ne manque rien pour agir? Non, me dirent-ils. Mais quoi, mon Pere, s'il manque quelque chose à ce pouvoir, l'appellez-vous *prochain*, & direz-vous, par exemple, qu'un homme ait, la nuit, & sans aucune lumière, *le pouvoir prochain de voir*? Oui da; il l'auroit, selon nous, s'il n'est pas aveugle. Je le veux bien, leur dis-je; mais M. le Moine l'entend d'une maniere contraire. Il est vrai, me dirent-ils, mais nous l'entendons ainsi. J'y consens, leur dis-je: car je ne dispute jamais du nom, pourvu qu'on m'avertisse du sens qu'on lui donne. Mais je

vois par là que quand vous dites que les justes ont toujours *le pouvoir prochain* pour prier Dieu, vous entendez qu'ils ont besoin d'un autre secours pour prier, sans quoi ils ne prieront jamais. Voilà qui va bien, me répondirent mes peres, en m'embrassant, voilà qui va bien : car il leur faut de plus une grace efficace qui n'est pas donnée à tous, & qui détermine leur volonté à prier ; & c'est une hérésie de nier la nécessité de cette grace efficace pour prier.

Voilà qui va bien, leur dis-je à mon tour : mais, selon vous, les Jansénistes son catholiques, & M. le Moine hérétique : car les Jansénistes disent que les justes ont le pouvoir de prier, mais qu'il faut pourtant une grace efficace, & c'est ce que vous approuvez. Et M. le Moine dit que les justes prient sans grace efficace, & c'est ce que vous condamnez. Oui, dirent-ils ; mais M. le Moine appelle ce pouvoir, *pouvoir prochain*.

Quoi, mes peres, leur dis-je,

c'est se jouer des paroles, de dire que vous êtes d'accord à cause des termes communs dont vous usez, quand vous êtes contraires dans le sens. Mes Peres ne répondirent rien; & sur cela mon disciple de M. le Moine arriva par un bonheur que je croyois extraordinaire; mais j'ai sçu depuis que leur rencontre n'est pas rare, qu'ils sont continuellement mêlés les uns avec les autres.

Je dis donc à mon disciple de M. le Moine : Je connois un homme qui dit que tous les justes ont toujours le pouvoir de prier Dieu, mais que néanmoins ils ne prieront jamais sans une grace efficace qui les détermine, & laquelle Dieu ne donne pas toujours à tous les justes. Est-il hérétique? Attendez, me dit mon docteur, vous me pourriez surprendre. Allons doucement, *Distinguo*; s'il appelle ce pouvoir, *pouvoir prochain*, il sera Thomiste, & partant Catholique : sinon il sera Janséniste, & partant hérétique. Il ne l'appelle, lui dis-je, ni pro-

chain, ni non prochain. Il est donc hérétique, me dit-il : demandez-le à ces bons Peres. Je ne les pris pas pour juges ; car ils consentoient déjà d'un mouvement de tête : mais je leur dis : Il refuse d'admettre ce mot de *prochain*, parce qu'on ne le veut pas expliquer. A cela un de ces Peres voulut en apporter sa définition ; mais il fut interrompu par le disciple de M. le Moine , qui lui dit : Voulez-vous donc recommencer nos brouilleries ? Ne sommes-nous pas demeurés d'accord de ne point expliquer ce mot de *prochain*, & de le dire de part & d'autre, sans dire ce qu'il signifie ? A quoi le Jacobin consentit.

Je pénétrai par-là dans leur dessein, & leur dis en me levant pour les quitter : En vérité, mes Peres, j'ai grand'peur que tout ceci ne soit une pure chicanerie ; & quoi qu'il arrive de vos assemblées, j'ose vous prédire, que quand la censure seroit faite, la paix ne seroit pas établie. Car quand on auroit décidé

qu'il faut prononcer les syllabes *prochain* ; qui ne voit , que n'ayant point été expliquées , chacun de vous voudra jouir de la victoire ? Les Jacobins diront que ce mot s'entend en leur sens : M. le Moine dira que c'est au sien ; & ainsi il y aura bien plus de disputes pour l'expliquer , que pour l'introduire : car après tout , il n'y auroit pas grand péril à le recevoir sans aucun sens , puisqu'il ne peut nuire que par le sens. Mais ce seroit une chose indigne de la Sorbonne & de la Théologie , d'user de mots équivoques & captieux sans les expliquer. Enfin , mes Peres , dites-moi , je vous prie , pour la dernière fois , ce qu'il faut que je croie pour être catholique. Il faut , me dirent-ils tous ensemble , dire que tous les justes ont le *pouvoir prochain* , en faisant abstraction de tout sens : *abstrahendo à sensu Thomistarum* , & à *sensu aliorum Theologorum*.

C'est-à-dire , leur dis-je en les quittant , qu'il faut prononcer ce

mot de peur d'être hérétique de nom. Car est-ce que le mot est de l'Ecriture ? Non, me dirent-ils. Est-il donc des Peres, ou des Conciles, ou des Papes ? Non. Est-il donc de S. Thomas ? Non. Quelle nécessité y a-t-il donc de le dire, puisqu'il n'a ni autorité, ni aucun sens de lui-même ? Vous êtes opiniâtre, me dirent-ils : vous le direz, ou vous ferez hérétique, & M. Arnauld aussi, car nous sommes le plus grand nombre : & s'il est besoin, nous ferons venir tant de Cordeliers, que nous l'emporterons.

Je les viens de quitter sur cette solide raison, pour vous écrire ce récit, par où vous voyez qu'il ne s'agit d'aucun des points suivans, & qu'ils ne sont condamnés de part ni d'autre. 1. *Que la grace n'est pas donnée à tous les hommes.* 2. *Que tous les justes ont toujours le pouvoir d'accomplir les commandemens de Dieu.* 3. *Qu'ils ont néanmoins besoin pour les accomplir, & même pour prier, d'une grace efficace qui détermine in-*

DU POUVOIR PROCHAIN. 151
*vinciblement leur volonté. 4. Que cette
grace efficace n'est pas toujours don-
née à tous les justes ; & qu'elle dépend
de la pure miséricorde de Dieu. De
forte qu'il n'y a plus que le mot de
prochain sans aucun sens qui coure
risque.*

Heureux les peuples qui l'igno-
rent ! heureux ceux qui ont précédé
sa naissance ! car je n'y vois plus de
remède , si Messieurs de l'Acadé-
mie, par un coup d'autorité, ne ban-
nissent ce mot barbare de Sorbon-
ne, qui cause tant de divisions. Sans
cela la censure paroît assurée : mais
je vois qu'elle ne fera point d'autre
mal que de rendre la Sorbonne
moins considérable par ce procédé,
qui lui ôtera l'autorité qui lui est si
nécessaire en d'autres rencontres.

Je vous laisse cependant dans la
liberté de tenir pour le mot *pro-
chain*, ou non ; car je vous aime
trop pour vous persécuter sous ce
prétexte. Si ce récit ne vous déplaît
pas, je continuerai de vous avertir
de tout ce qui se passera. Je suis, &c.

NOTE PREMIERE

S U R L A

PREMIERE LETTRE.

*En quel sens Montalte rejette le terme
de Pouvoir prochain.*

IL est constant que les termes de *pouvoir prochain*, ou de *puissance prochaine*, sont très-équivoques. Les Thomistes, quand ils parlent de la grace, entendent par ces termes une certaine vertu intérieure qui ne produit jamais l'action, si elle n'est aidée d'un secours efficace de Dieu. Les Molinistes au contraire entendent un pouvoir qui renferme tout ce qui est nécessaire pour agir. Alvarez distingue avec soin ces deux sens, * & s'attachant à celui des Thomistes, il rejette celui des Molinistes, & soutient que sans la grace efficace il ne peut y avoir de *pouvoir prochain* en ce dernier sens.

Mais parce que le sens des Molinistes est plus naturel & plus conforme à la notion commune de pouvoir, M. Arnauld avoit dit simplement dans sa lettre ; *Que la grace sans laquelle nous ne pouvons vaincre les tentations, avoit manqué à*

* Disp. 117. n. 11.

NOTE I. SUR LA I. LETTRE. 153

saint Pierre ; ce qu'il entendoit du *pouvoir prochain* , comme il l'a protesté lui-même. Cependant ses ennemis formèrent le dessein de condamner cette proposition. Mais se voyant divisés en deux partis , les uns voulant passer pour Thomistes , & les autres se déclarant ouvertement pour Molina , ils eurent peur que cette division ne fût un obstacle au dessein qu'ils avoient d'opprimer M. Arnauld. C'est pourquoi ils feignirent pour un tems, une union qui ne consistoit qu'en des mots équivoques qu'on n'expliquoit point , & que chacun interprétoit différemment. Ils choisirent les termes de *pouvoir prochain*. Tous s'en servoient également , mais un parti les entendoit dans un sens , & l'autre dans un autre.

C'est ce malicieux artifice , & non le *pouvoir prochain* en lui-même , que notre auteur également éloquent & enjoué tourne en ridicule , sans s'écarter dans ses railleries de l'exactitude qu'on doit garder quand on traite des matieres Théologiques. Il dépeint toute cette fourberie avec les couleurs les plus agréables , mais sans rien outrer. Il soutient qu'on ne doit point regarder , comme des termes consacrés , pour exprimer la foi , ni exiger de personne de recevoir avec un respect religieux , des mots nouveaux & barbares , qui ne sont établis par aucun endroit de l'Ecriture ,

des Conciles , ou des Peres. Mais il est bien éloigné de vouloir condamner quelques Théologiens célèbres qui s'en sont quelquefois servis dans un bon sens , c'est-à-dire , dans le sens des Thomistes , & avec les précautions nécessaires. Car ils n'auroient pas voulu en user indifféremment en toutes rencontres , moins encore en parlant au peuple. Ils n'ont jamais obligé personne à s'en servir ; & ils ont eu soin , lorsqu'ils s'en sont servis , d'en rejeter le venin , c'est-à-dire , le sens des Molinistes , comme fait Alvarez dans l'endroit que j'ai cité ; au-lieu que ceux que Montalte condamne , faisoient tout le contraire.

Au reste comme ce *pouvoir prochain* n'étoit qu'un jeu inventé pour faire hâter la censure , elle ne fut pas plutôt faite qu'on n'en parla plus. Et peu de tems après , la Sorbonne vit soutenir publiquement chez les Peres de l'Oratoire , le 13 Juin 1656 , en présence & avec l'applaudissement du clergé de France , *qu'on peut dire dans un sens véritable que sans la grace efficace il n'y a point de pouvoir prochain*. Cependant la censure subsiste , parce que les auteurs de cette brouillerie ont toujours la même autorité dans la Sorbonne ; & que la faveur du Pere Annat , qui est la source de cette tempête , est toujours la même. Lorsque tout cela ne sera plus , la cen-

sure tombera , & peut-être que la mémoire n'en sera conservée que dans les écrits de Montalte , qui ne périront jamais.

NOTE II.

Du Pere Nicolai Dominicain.

Montalte s'étant laissé aller aux apparences , a mis le P. Nicolai au rang des Thomistes , ne croyant pas qu'il se fût écarté de la doctrine de son Ordre. Mais son suffrage qui a été imprimé depuis , a fait voir qu'il n'est rien moins que Thomiste , & qu'il a entièrement abandonné la doctrine de son Ordre. C'est ce que l'auteur de l'écrit intitulé *Vindiciæ* a prouvé invinciblement , aussi-bien que celui qui a agréablement réfuté ses theses Moliniennes par des notes Thomistiques : de sorte que ce Pere se voyant terrassé par ces deux écrits , s'est contenté de menacer , & s'est tû jusqu'à présent. Mais on dit qu'il remplit les Commentaires qu'il fait sur la Somme de Saint Thomas de ses réponses , ou , pour mieux dire , de ses rêveries. Il feroit beaucoup mieux & plus sagement de se taire : mais enfin s'il ne peut s'empêcher d'écrire , il a grande raison de le faire d'une manière que ce qu'il écrira ne soit lu de personne ; & il en a assu-

rément trouvé le secret par le moyen qu'il a choisi.

N O T E I I I.

*De M. le Moine , docteur de
Sorbonne.*

Monsieur le Moine est un docteur de la Maison de Sorbonne , que le Cardinal de Richelieu engagea à se déclarer contre Jansénius qu'il n'avoit jamais lu , non plus que Saint Augustin. Ce docteur , pour se débarrasser plus facilement des passages de S. Augustin , a voulu dans notre siècle se faire auteur d'un nouveau système sur la grace. Il distingue la grace d'action d'avec celle de priere , & soutient que celle-ci n'est que suffisante , & que celle d'action est toujours efficace. Cette opinion a fait quelque bruit dans la Sorbonne. Il a eu même la hardiesse de la mettre dans un livre qu'il a fait imprimer ; mais ayant été repoussé fortement par des écrits latins & françois , & sur-tout par l'*Apologie pour les SS. Peres* , où il est fort maltraité , il a pris depuis le parti de cabaler en secret , au-lieu de répondre. C'est lui qui , avec quelques docteurs de sa sorte , a excité la tempête contre M. Arnauld , dont il est ennemi déclaré , & qu'il croit auteur de l'*Apologie*. Et ceux de sa faction

l'ayant fait nommer député & juge dans sa propre cause, il s'est vengé de l'*Apolo-
gie pour les SS. Peres*, par la censure
de la lettre de M. Arnauld. Mais cela
n'empêche pas que son opinion ne tombe ;
& s'il vit encore quelque tems, il pourra
se vanter d'y avoir survécu.

Cependant le lecteur doit remarquer
que la véritable origine de toutes ces dis-
putes n'est autre chose que l'envie que
MM. le Moine, Cornet, Habert & Ha-
lier ont conçue contre M. Arnauld ; &
il ne pourra s'empêcher d'admirer la
plaisante erreur où sont tant de person-
nes de distinction, qui s'intéressent dans
ces différends, comme s'il s'y agissoit
d'un point important de la foi catholi-
que, ne comprenant pas que ce n'est
ici qu'une querelle de docteurs, & qu'il
ne s'agit que des inimitiés particulières
d'un M. le Moine, d'un M. Cornet, &
d'autres gens de pareil caractère.

N O T E I V.

*Des nouveaux Thomistes, & des
distinctions de M. le Moine.*

LEs nouveaux Thomistes sont disci-
ples d'Alvarez : ils soutiennent forte-
ment la grace efficace ; mais ils en ad-
mettent encore une autre qu'ils nomment
suffisante, à laquelle néanmoins on ne

consent jamais sans la grace efficace. On les appelle nouveaux , parce qu'on ne trouve presque point parmi les anciens ce terme de *grace suffisante* , quoiqu'on puisse dire qu'ils ont reconnu la chose qu'il signifie.

C'est avec grande raison que Montalte introduisant sur la fin de cette lettre un disciple de M. le Moine , lui fait dire *distinguo* sur chaque chose qu'on lui propose. Car jamais personne n'a tant inventé de distinctions que M. le Moine. Il en entasse quelquefois trois ou quatre les unes sur les autres , quand il répond à un argument , & n'en prouve aucune ; parce qu'il n'a jamais eu dessein de trouver la vérité , mais seulement de l'éluder.



SECONDE LETTRE.

*Ecritte à un Provincial par un
de ses amis.*

De la grace suffisante.

De Paris, ce 29 Janvier 1656.

MONSIEUR,

Comme je fermois la lettre que je vous ai écrite, je fus visité par Monsieur N. notre ancien ami, le plus heureusement du monde pour ma curiosité; car il est très informé des questions du temps, & il fait parfaitement le secret des Jésuites, chez qui il est à toute heure, & avec les principaux. Après avoir parlé de ce qui l'amenoit chez moi, je le priai de me dire en un mot quels sont les points débattus entre les deux partis.

Il me satisfit sur l'heure, & me dit qu'il y en avoit deux principaux: le premier touchant le *pouvoir pro-*

chain : le second touchant la *grace suffisante*. Je vous ai éclairci du premier par la précédente : je vous parlerai du second dans celle-ci.

Je sçus donc en un mot, que leur différend touchant la *grace suffisante* est en ce que les Jésuites prétendent qu'il y a une grace donnée généralement à tous les hommes, soumise de telle sorte au libre arbitre, qu'il la rend efficace ou inefficace à son choix, sans aucun nouveau secours de Dieu, & sans qu'il manque rien de sa part pour agir effectivement : ce qui fait qu'ils l'appellent *suffisante*, parce qu'elle seule suffit pour agir. Et que les Jansénistes au contraire veulent qu'il n'y ait aucune grace actuellement suffisante qui ne soit aussi efficace, c'est-à-dire que toutes celles qui ne déterminent point la volonté à agir effectivement, sont insuffisantes pour agir, parce qu'ils disent qu'on n'agit jamais sans *grace efficace*. Voilà leur différend.

Et m'informant après de la doc-

DE LA GRACE SUFFISANTE. 161
trine des nouveaux Thomistes: Elle est bizarre, me dit-il; ils sont d'accord avec les Jésuites d'admettre *une grace suffisante* donnée à tous les hommes; mais ils veulent néanmoins que les hommes n'agissent jamais avec cette seule grace, & qu'il faille pour les faire agir, que Dieu donne *une grace efficace* qui détermine réellement leur volonté à l'action, & laquelle Dieu ne donne pas à tous. De sorte que suivant cette doctrine, lui dis-je, cette grace est *suffisante* sans l'être. Justement, me dit-il; car si elle suffit, il n'en faut pas davantage pour agir; & si elle ne suffit pas, elle n'est pas *suffisante*.

Mais lui dis-je, quelle différence y a-t-il donc entr'eux & les Jansénistes? Ils different, me dit-il, en ce qu'au-moins les Dominicains ont cela de bon, qu'ils ne laissent pas de dire que tous les hommes ont *la grace suffisante*. J'entens bien, répondis-je; mais ils le disent sans le penser, puisqu'ils ajoutent qu'il faut nécessairement pour agir, avoir *une*

grace efficace qui n'est pas donnée à tous : ainsi s'ils sont conformes aux Jésuites par un terme qui n'a pas de sens, ils leur sont contraires & conformes aux Jansénistes dans la substance de la chose. Cela est vrai, dit-il. Comment donc, lui dis-je, les Jésuites sont-ils unis avec eux, & que ne les combattent-ils aussi bien que les Jansénistes, puisqu'ils auront toujours en eux de puissans adversaires, lesquels soutenant la nécessité de la *grace efficace* qui détermine, les empêcheront d'établir celle qu'ils veulent être seule suffisante ?

Les Dominicains sont trop puissans, me dit-il, & la Société des Jésuites est trop politique, pour les choquer ouvertement. Elle se contente d'avoir gagné sur eux, qu'ils admettent au moins le nom de *grace suffisante*, quoiqu'ils l'entendent en un autre sens. Par-là elle a cet avantage, qu'elle fera passer leur opinion pour insoutenable, quand elle le jugera à propos, & cela lui fera

DE LA GRACE SUFFISANTE. 163
isé. Car supposé que tous les hommes ayent des graces suffisantes, il n'y a rien de plus naturel que d'en conclure que la grace efficace n'est donc pas nécessaire pour agir: puisque la suffisance de ces graces générales excluroit la nécessité de toutes les autres. Qui dit suffisant, marque tout ce qui est nécessaire pour agir, & il serviroit de peu aux Dominicains de s'écrier qu'ils donnent un autre sens au mot de *suffisant*: le peuple accoutumé à l'intelligence commune de ce terme n'écouterait pas seulement leur explication. Ainsi la Société profite assez de cette expression que les Dominicains reçoivent, sans les pousser davantage; & si vous aviez la connoissance des choses qui se sont passées sous les Papes Clément VIII & Paul V, & combien la Société fut traversée dans l'établissement de la grace suffisante par les Dominicains, vous ne vous étonneriez pas de voir qu'elle évite de se brouiller avec eux, & qu'elle consent qu'ils gardent leur

opinion, pourvu que la sienne soit libre, & principalement quand les Dominicains la favorisent par le nom de *grace suffisante*, dont ils ont consenti de se servir publiquement.

Elle est bien satisfaite de leur complaisance: elle n'exige pas qu'ils nient la nécessité de la *grace efficace*: ce seroit trop les presser: il ne faut pas tyranniser ses amis: les Jésuites ont assez gagné. Car le monde se paye de paroles: peu approfondissent les choses: & ainsi le nom de *grace suffisante* étant reçu des deux côtés, quoiqu'avec divers sens, il n'y a personne, hors les plus fins Théologiens, qui ne pense que la chose que ce mot signifie, soit tenue aussi-bien par les Jacobins que par les Jésuites.

Je lui avouai que c'étoient d'habiles gens: & pour profiter de son avis, je m'en allai droit aux Jacobins, où je trouvai à la porte un de mes bons amis, grand Janséniste, car j'en ai de tous les partis, qui

demandoit quelque autre *lere* que celui que je cherchois. Mais à force de prières, je l'engageai à m'accompagner, & demandai un de mes nouveaux Thomistes. Il fut ravi de me revoir : Eh bien, mon Pere, lui dis-je, ce n'est pas assez que tous les hommes ayent un *pouvoir prochain*, par lequel pourtant ils n'agissent en effet jamais, il faut qu'ils ayent encore une *grace suffisante*, avec laquelle ils agissent aussi peu. N'est-ce pas là l'opinion de votre école ? Oui, dit le bon Pere ; & je l'ai bien dit ce matin en Sorbonne. J'y ai parlé toute ma demi-heure, & sans le *sable* j'eusse bien fait changer ce malheureux proverbe qui court déjà dans Paris ; *Il opine du bonnet comme un Moine en Sorbonne*. Et que voulez-vous dire par votre demi-heure & par votre *sable*, lui répondis-je ? taille-t-on vos avis à une certaine mesure ! Oui, me dit-il, depuis quelques jours. Et vous oblige-t-on de parler demi-heure ? Non. On parle aussi peu qu'on veut.

Mais non pas tant que l'on veut, lui dis-je. O la bonne regle pour les ignorans ! O l'honnête prétexte pour ceux qui n'ont rien de bon à dire ! Mais enfin, mon Pere, cette grace donnée à tous les hommes est *suffisante* ? Oui, dit-il. Et néanmoins elle n'a nul effet *sans grace efficace* ? Cela est vrai, dit-il. Et tous les hommes ont la *suffisante*, continuai-je, & tous n'ont pas *l'efficace* ? Il est vrai, dit-il. C'est-à-dire, lui dis-je, que tous ont assez de grace, & que tous n'en ont pas assez : c'est-à-dire que cette grace suffit, quoiqu'elle ne suffise pas : c'est-à-dire qu'elle est suffisante de nom & insuffisante en effet. En bonne foi, mon Pere, cette doctrine est bien subtile. Avez-vous oublié en quittant le monde ce que le mot de *suffisant* y signifie ? Ne vous souvient-il pas qu'il enferme tout ce qui est nécessaire pour agir ? Mais vous n'en avez pas perdu la mémoire : car pour me servir d'une comparaison qui vous fera plus sensi-

DE LA GRACE SUFFISANTE. 167
ble : si l'on ne vous servoit à table
que deux onces de pain & un verre
d'eau par jour , seriez-vous content
de votre Prieur , qui vous diroit
que cela seroit suffisant pour vous
nourrir , sous prétexte qu'avec au-
tre chose qu'il ne vous donneroit
pas , vous auriez tout ce qui vous
seroit nécessaire pour vous nour-
rir ? Comment donc vous laissez-
vous aller à dire que tous les hom-
mes ont la *grace suffisante* pour agir ,
puisque vous confessez qu'il y en a
une autre absolument nécessaire
pour agir , que tous n'ont pas ? Est-
ce que cette créance est peu impor-
tante , & que vous abandonnez à la
liberté des hommes de croire que
la grace efficace est nécessaire ou
non ? Est-ce une chose indifférente
de dire , qu'avec la grace suffisante
on agit en effet ? Comment , dit ce
bon homme , indifférente ! C'est *une*
hérésie , c'est *une hérésie* formelle. La
nécessité de la *grace efficace* pour agir
effectivement , est *de foi* ; il y a *hé-*
rése à la niér ,

Où en sommes-nous donc, m'écriai-je, & quel parti dois-je ici prendre? Si je nie la grace suffisante, je suis *Janséniste*. Si je l'admets comme les Jésuites, en sorte que la grace efficace ne soit pas nécessaire, je serai *hérétique*, dites-vous. Et si je l'admets comme vous, en sorte que la grace efficace soit nécessaire, je peche contre le sens commun, & je suis *extravagant*, disent les Jésuites. Que dois-je donc faire dans cette nécessité inévitable, d'être, ou extravagant, ou hérétique, ou Janséniste? Et en quels termes sommes-nous réduits, s'il n'y a que les Jansénistes qui ne se brouillent ni avec la foi, ni avec la raison, & qui se sauvent tout ensemble de la folie & de l'erreur?

Mon ami Janséniste prenoit ce discours à bon présage; & me croyoit déjà gagné. Il ne me dit rien néanmoins, mais en s'adressant à ce Pere: Dites-moi, je vous prie, mon Pere, en quoi vous êtes conformes aux Jésuites. C'est, dit-il, en ce
que

que les Jésuites & nous , reconnoissons les *graces suffisantes* données à tous. Mais , lui dit-il , il y a deux choses dans ce mot de *grace suffisante* : il y a le son qui n'est que du vent , & la chose qu'il signifie , qui est réelle & effective. Et ainsi quand vous êtes d'accord avec les Jésuites touchant le mot de *suffisante* , & que vous leur êtes contraires dans le sens , il est visible que vous êtes contraires touchant la substance de ce terme , & que vous n'êtes d'accord que du son. Est-ce là agir sincèrement & cordialement ?

Mais quoi , dit le bon homme , de quoi vous plaignez-vous , puisque nous ne trahissons personne par cette maniere de parler ? Car dans nos écoles nous disons ouvertement , que nous l'entendons d'une maniere contraire aux Jésuites. Je me plains , lui dit mon ami , de ce que vous ne publiez pas de toutes parts , que vous entendez par *grace suffisante* , la *grace* qui n'est pas *suffisante*. Vous êtes obligés en con-

science, en changeant ainsi le sens des termes ordinaires de la Religion, de dire que quand vous admettez une *grace suffisante* dans tous les hommes, vous entendez qu'ils n'ont pas ces graces suffisantes en effet. Tout ce qu'il y a de personnes au monde entendent le mot de *suffisant* en un même sens : les seuls nouveaux Thomistes l'entendent en un autre. Toutes les femmes qui font la moitié du monde, tous les gens de la Cour, tous les gens de guerre, tous les Magistrats, tous les gens de palais, les marchands, les artisans, tout le peuple, enfin toutes sortes d'hommes, excepté les Dominicains, entendent par le mot de *suffisant*, ce qui enferme tout le nécessaire. Presque personne n'est averti de cette singularité. On dit seulement par toute la terre que les Jacobins tiennent que tous les hommes ont des *graces suffisantes*. Que peut-on conclure de là, sinon qu'ils tiennent que tous les hommes ont toutes les graces qui sont nécessai-

res pour agir, & principalement en les voyant joints d'intérêt & d'intrigue avec les Jésuites qui l'entendent de cette sorte ? L'uniformité de vos expressions jointe à cette union de parti, n'est-elle pas une interprétation manifeste & une confirmation de l'uniformité de vos sentimens ?

Tous les fideles demandent aux théologiens, quel est le véritable état de la nature depuis sa corruption ? S. Augustin & ses disciples répondent qu'elle n'a plus de grace suffisante, qu'autant qu'il plaît à Dieu de lui en donner. Les Jésuites sont venus ensuite, & disent que tous ont des graces effectivement suffisantes. On consulte les Dominicains sur cette contrariété. Que font-ils là-dessus ? Ils s'unissent aux Jésuites : ils font par cette union le plus grand nombre : ils se séparent de ceux qui nient ces graces suffisantes : ils déclarent que tous les hommes en ont. Que peut-on penser de là, sinon qu'ils autorisent les Jésuites ? Et puis ils ajoutent que néanmoins

ces graces suffisantes font inutiles sans les efficaces , qui ne sont pas données à tous.

Voulez-vous voir une peinture de l'Eglise dans ces différens avis ? Je la considère comme un homme , qui partant de son pays pour faire un voyage , est rencontré par des voleurs , qui le blessent de plusieurs coups & le laissent à demi mort. Il envoie querir trois médecins dans les villes voisines. Le premier ayant fondé les plaies, les juge mortelles, & lui déclare qu'il n'y a que Dieu qui puisse lui rendre ses forces perdues. Le second arrivant ensuite, voulut le flatter, & lui dit qu'il avoit encore des forces suffisantes pour arriver dans sa maison , & insultant contre le premier , qui s'opposoit à son avis , forma le dessein de le perdre. Le malade en cet état douteux, appercevant de loin le troisieme, lui tend les mains, comme à celui qui devoit le déterminer. Celui-ci ayant considéré ses blessures , & sçu l'avis des deux premiers, embrasse le se-

cond, s'unit à lui, & tous deux ensemble se liguent contre le premier, & le chassent honteusement, car ils étoient plus forts en nombre. Le malade juge à ce procédé qu'il est de l'avis du second; & le lui demandant en effet, il lui déclare affirmativement que ses forces sont suffisantes pour faire son voyage. Le blessé néanmoins ressentant sa faiblesse, lui demande à quoi il les jugeoit telles. C'est, lui dit-il, parce que vous avec encore vos jambes : or les jambes sont les organes qui suffisent naturellement pour marcher. Mais ; lui dit le malade, ai-je toute la force nécessaire pour m'en servir ? car il me semble qu'elles sont inutiles dans ma langueur ? Non certainement, lui dit le médecin, & vous ne marcherez jamais effectivement, si Dieu ne vous envoie un secours extraordinaire pour vous soutenir & vous conduire. Et quoi ! dit le malade, je n'ai pas en moi les forces suffisantes & auxquelles il ne manque rien pour marcher ef-

fectivement? Vous en êtes bien éloigné, lui dit-il. Vous êtes donc, dit le blessé, d'avis contraire à votre compagnon touchant mon véritable état? Je vous l'avoue, lui répondit-il.

Que pensez-vous que dit le malade? Il se plaignit du procédé bizarre, & des termes ambigus de ce troisième médecin. Il le blâma de s'être uni au second, à qui il étoit contraire de sentiment, & avec lequel il n'avoit qu'une conformité apparente; & d'avoir chassé le premier, auquel il étoit conforme en effet. Et après avoir fait essai de ses forces, & avoir reconnu par expérience la vérité de sa foiblesse, il les renvoya tous deux; & rappelant le premier, se mit entre ses mains; & suivant son conseil il demanda à Dieu les forces qu'il confessoit ne pas avoir: il en reçut miséricorde, & par son secours il arriva heureusement dans sa maison.

Le bon Pere étonné d'une telle parabole, ne répondit rien. Et je lui

DE LA GRACE SUFFISANTE. 175
dis doucement pour le rassurer: Mais
après tout, mon Pere, à quoi avez-
vous pensé de donner le nom de suf-
fisante à une grace que vous dites
qu'il est de foi de croire qu'elle est
insuffisante en effet? Vous en parlez,
dit-il, bien à votre aise. Vous êtes
libre & particulier: je suis religieux,
& en communauté. N'en savez-
vous pas peser la différence? Nous
dépendons des supérieurs: ils dé-
pendent d'ailleurs. Ils ont promis
nos suffrages: que voulez-vous que
je devienne? Nous l'entendîmes à
demi mot; & cela nous fit souvenir
de son confrere, qui a été relégué
à Abbeville pour un semblable sujet.

Mais, lui dis-je, pourquoi votre
communauté s'est-elle engagée à re-
cevoir cette grace? C'est un autre
discours, me dit-il. Tout ce que je
vous puis dire en un mot, est que
notre Ordre a soutenu autant qu'il
a pu la doctrine de S. Thomas tou-
chant la grace efficace. Combien
s'est-il opposé ardemment à la nais-
sance de la doctrine de Molina!

Hiv

Combien a-t-il travaillé pour l'établissement de la nécessité de la grace efficace de Jésus-Christ ! Ignorez-vous ce qu'il fit sous Clément VIII & Paul V, & que la mort prévenant l'un, & quelques affaires d'Italie empêchant l'autre de publier sa bulle, nos armes sont demeurées au Vatican ? Mais les Jésuites qui dès le commencement de l'hérésie de Luther & de Calvin s'étoient prévalus du peu de lumière qu'a le peuple pour en discerner l'erreur, d'avec la vérité de la doctrine de S. Thomas, avoient en peu de tems répandu par-tout leur doctrine avec un tel progrès, qu'on les vit bientôt maîtres de la créance des peuples ; & nous en état d'être décriés comme des Calvinistes, & traités comme les Jansénistes le sont aujourd'hui, si nous ne tempérons la vérité de la grace efficace par l'aveu, au-moins apparent, d'une *suffisante*. Dans cette extrémité, que pouvions-nous faire de mieux pour sauver la vérité, sans perdre notre crédit, sinon d'ad-

mettre le nom de grace suffisante ; en niant qu'elle soit telle en effet ? Voilà comment la chose est arrivée.

Il nous dit cela si tristement, qu'il me fit pitié ; mais non pas à mon second, qui lui dit : Ne vous flattez point d'avoir sauvé la vérité : si elle n'avoit point eu d'autres protecteurs, elle seroit périée en des mains si foibles. Vous avez reçu dans l'Eglise le nom de son ennemi : c'est y avoir reçu l'ennemi même. Les noms sont inséparables des choses. Si le mot de grace *suffisante* est une fois affermi, vous aurez beau dire que vous entendez par-là une grace qui est insuffisante, vous n'y serez pas reçus. Votre explication seroit odieuse dans le monde : on y parle plus sincèrement des choses moins importantes : les Jésuites triompheroient : ce sera leur grace suffisante en effet, & non pas la vôtre qui ne l'est que de nom, qui passera pour établie, & on fera un article de foi du contraire de votre créance.

Nous souffrirons tous le martyre,

H v.

lui dit le le Pere , plutôt que de consentir à l'établissement de *la grace suffisante au sens des Jésuites* , S. Thomas, que nous jurons de suivre jusqu'à la mort , y étant directement contraire. A quoi mon ami plus sérieux que moi, lui dit : Allez , mon Pere , votre Ordre a reçu un honneur qu'il ménage mal. Il abandonne cette grace qui lui avoit été confiée , & qui n'a jamais été abandonnée depuis la création du monde. Cette grace victorieuse qui a été attendue par les patriarches , prédite par les prophetes , apportée par Jésus Christ, prêchée par S. Paul, expliquée par S. Augustin le plus grand des peres ; embrassée par ceux qui l'ont suivie , confirmée par S. Bernard le dernier des peres , soutenue par S. Thomas l'Ange de l'école , transmise de lui à votre Ordre , maintenue par tant de vos peres , & si glorieusement défendue par vos Religieux sous les papes Clément & Paul : cette grace efficace qui avoit été mise comme en dépôt entre vos mains

DE LA GRACE SUFFISANTE. 179
pour avoir dans un saint Ordre à jamais durable , des prédicateurs qui la publiassent au monde jusqu'à la fin des tems , se trouve comme délaissée pour des intérêts si indignes. Il est tems que d'autres mains s'arment pour sa querelle. Il est tems que Dieu suscite des disciples intrépides au Docteur de la grace , qui ignorant les engagements du siècle , servent Dieu pour Dieu. La grace peut bien n'avoir pas les Dominicains pour défenseurs ; mais elle ne manquera jamais de défenseurs : car elle les forme elle-même par sa force toute-puissante. Elle demande des cœurs purs & dégagés ; & elle-même les purifie , & les dégage des intérêts du monde , incompatibles avec les vérités de l'Evangile. Pensez-y bien , mon Pere , & prenez garde que Dieu ne change ce flambeau de sa place , & qu'il ne vous laisse dans les ténèbres , & sans couronne , pour punir la froideur que vous avez pour une cause si importante à son Eglise.

H vj

Il en eût dit bien davantage ; car il s'échauffoit de plus en plus. Mais je l'interrompis ; & dis en me levant : En vérité, mon Pere, si j'avois du crédit en France, je ferois publier à son de trompe : ON FAIT A SÇAVOIR, *que quand les Jacobins disent que la grace suffisante est donnée à tous, ils entendent que tous n'ont pas la grace qui suffit effectivement.* Après quoi vous le diriez tant qu'il vous plairoit, mais non pas autrement. Ainsi finit notre visite.

Vous voyez donc par là, que c'est ici une *suffisance* politique, pareille au *pouvoir prochain*. Cependant je vous dirai qu'il me semble qu'on peut sans péril douter du *pouvoir prochain*, & de cette *grace suffisante*, pourvu qu'on ne soit pas Jacobin.

En fermant ma lettre, je viens d'apprendre que la censure est faite. Mais comme je ne fais pas encore en quels termes, & qu'elle ne sera publiée que le 15 Février, je

DE LA GRACE SUFFISANTE. 181
ne vous en parlerai que par le premier ordinaire. Je suis, &c.

N O T E I.

S U R L A I I. L E T T R E.

Du terme de grace suffisante.

Qui sont les Dominicains que cette
Lettre condamne.

C Ommе la première lettre combat fortement le terme de *pouvoir prochain*, celle-ci combat de même celui de *graces suffisantes*. Je dis le terme ; car il faut bien distinguer ici le terme de la chose qu'il signifie. Montalte rejette absolument le terme, & ne rejette pas de même les différentes idées qu'on y peut attacher.

Les Molinistes entendent par *grace suffisante*, une grace qui renferme tout ce qui est nécessaire pour agir, & qui, sans autre secours, a quelquefois son effet. Montalte rejette entièrement cette notion avec le terme : & en cela il a tous les Thomistes pour lui. Ainsi il dispute avec les Molinistes pour le terme & pour la chose.

Il dispute aussi avec les nouveaux

Thomistes , mais bien différemment ; car il est presque d'accord avec eux pour la chose ; & il dispute seulement du nom. Ceux-ci , par le terme de *grace suffisante* , n'entendent pas une grace qui n'ait pas besoin d'autre chose pour agir , & qui peut quelquefois produire seule l'action ; mais une grace qui donne une certaine vertu intérieure , qui excite les actes imparfaits , qui attire la volonté vers le bien , sans néanmoins la fléchir , si elle n'est accompagnée d'une grace efficace. Or qui n'avouera pas que cette grace se trouve souvent dans les justes , même lorsqu'ils pechent ? Aussi Montalte ne le nie point , & il feroit encore moins de difficulté de l'admettre dans les justes qui veulent & qui tâchent de faire le bien. Mais la question est de sçavoir si on doit appeller , ou ne pas appeller cette grace *suffisante* : ce qui n'est qu'une pure question de nom , qui ne convient nullement à la gravité des théologiens , à moins que la nécessité ne les oblige d'entrer dans ces sortes de disputes.

Car qu'importe que je nomme cette grace *suffisante* , ou non , pourvu que je ne diminue rien de sa force ? Je ne veux nommer *suffisant* que ce qui l'est en toutes manieres , & qui suffit seul. Ne trouvant pas cela dans cette grace , je lui ôte le nom de *grace suffisante*. Pourquoi les Thomistes s'en offensent-ils ?

Sont-ils établis juges souverains du langage ? Mais peut-être que j'en change le sens ? Qu'ils prennent garde que cela ne leur arrive plutôt qu'à moi : car j'ai l'usage de mon côté, qui décide des termes & des noms.

Mais je méloigne du langage ordinaire des théologiens. Je demande qui sont ces théologiens ? Car on ne prouvera pas que l'Ecriture, les Conciles, les Pères, ni les anciens théologiens se soient jamais servis du terme de *grace* suffisante en ce sens. Qui m'empêchera de parler comme eux, ayant les mêmes sentimens qu'eux ? C'est donc trop entreprendre que de vouloir commander l'usage d'un terme qui n'est prescrit par aucune autorité.

Voilà tout le sujet de cette lettre : c'est tout ce que Montalte y traite avec tant d'érudition : non qu'il rejette entièrement la chose même que les Thomistes expriment par le terme de *grace* suffisante ; mais il fait voir que le nom en est dangereux ; qu'il entretient une erreur populaire ; que c'est indiscretement que quelques personnes s'en servent dans les entretiens particuliers, & injustement qu'on veut contraindre les théologiens à à s'en servir. Il n'empêche néanmoins personne d'en user sur les bancs & dans l'école, pourvu que les professeurs aient soin d'en détacher le sens des Molinistes. Mais il est indigné avec raison qu'on en

use indifféremment , en parlant au peuple ignorant & aux simples femmes : ce que ceux qui l'ont inventé n'ont même jamais fait.

De-plus il faut remarquer qu'il ne condamne pas tous les Dominicains , dont la plus grande partie n'a vu qu'avec indignation la lâcheté de leurs confreres ; mais seulement un certain parti du couvent de Paris , dont le Pere Nicolaï est le chef , & qui dans ces disputes avoit abandonné les sentimens de son Ordre , & étoit lié avec les Jesuites pour abolir la doctrine de saint Thomas.

N O T E I I.

Sur le Sable.

Montalte touche en passant avec beaucoup d'esprit l'artifice dont les Molinistes se servirent pour avancer la censure. Se voyant vivement poussés sur la question de droit par les docteurs qui défendoient M. Arnauld , & accablés d'une infinité de preuves , ils obtinrent par le moyen de M. le Chancelier , pour faire taire ces docteurs , que personne n'auroit la liberté de parler plus d'une demi-heure , qu'on mesureroit au sable : loi d'autant plus ridicule , que chacun parloit autant qu'il vouloit sur la question de fait ,

SUR LA II. LETTRE. 185

qui étoit beaucoup plus facile , & n'étoit presque d'aucune conséquence : ce qui auroit été bien plus raisonnable à l'égard de la question de droit ; parce que sur celle-ci , il falloit expliquer toute la tradition , détruire un grand nombre de calomnies , & éclaircir une infinité d'équivoques. Mais c'étoit cela même que les Molinistes appréhendoient ; & pour l'éviter ils introduisirent dans la Sorbonne une servitude nouvelle & pernicieuse , & chassèrent par ce moyen de leurs assemblées ceux de leurs confreres qui ne pouvoient ni ne devoient souffrir qu'on leur ôtât la liberté.

NOTE III.

Pourquoi les Jésuites accusent les Thomistes d'être Calvinistes.

IL ne tient pas aux Jésuites que les Thomistes ne passent pour Calvinistes. Ceux qui veulent voir comment ils les décrivent sous ce faux prétexte , n'ont qu'à lire Théophile Rainauld , déguisé sous le nom de *La Riviere* dans son livre intitulé : *Le Calvinisme la Religion des bêtes* , & le P. Annat son confrere , dans son livre de *la Science moyenne* , au chapitre dernier. On pourroit croire que cette accusation vient d'un zele , aveugle à la vérité , que

186 NOTE III. SUR LA II. LETTRE.

les Jésuites ont contre l'hérésie. Mais Ripalda (a) avoue ingénument quelle en est l'origine. *Bannez*, dit-il, & la plupart de ses disciples commencerent à qualifier le sentiment de Molina de *Pélagianisme* dans leurs disputes publiques, dans leurs entretiens particuliers & dans leurs écrits..... Nos auteurs, pour se justifier de cette accusation, accusèrent à leur tour le sentiment opposé, de *Calvinisme*. Voilà comme ils renouvellent dans nos jours ce qui avoit été pratique autrefois par ces Donatistes dont parle S. Augustin (b), qui, comme il le remarque, *calomnioient les autres pour cacher leurs crimes, & pour empêcher par ces faux bruits qu'on ne s'instruisît de la vérité.*

Le même Ripalda avoue dans le même endroit (c) qu'on a condamné à Rome, dans la Congrégation de *Auxiliis* soixante propositions de Molina. Et pour ne point alléguer de témoins suspects, on peut encore voir là-dessus l'apparat de M. Pereyret, docteur de Navarre.

(a) *Tom. 2. disp. 113. sect. 9. n. 53.*

(b) *Ep. 162.*

(c) *Num. 55.*

R É P O N S E

*Du Provincial aux deux premieres
Lettres de son ami.*

Du 2 Février 1656.

MONSIEUR,

Vos deux lettres n'ont pas été pour moi seul. Tout le monde les voit : tout le monde les entend ; tout le monde les croit. Elles ne sont pas seulement estimées par les théologiens ; elles sont encore agréables aux gens du monde , & intelligibles aux femmes mêmes.

Voici ce que m'en écrit un de Messieurs de l'Academie , des plus illustres entre ces hommes tous illustres , qui n'avoit encore vu que la premiere : *Je voudrois que la Sorbonne qui doit tant à la mémoire de feu Monsieur le Cardinal , voulût reconnoître la juridiction de son Académie Françoisë. L'auteur de la lettre seroit content ; car en qualité d'Acadé-*

micien, je condamnerois d'autorité; je bannirois, je proscrirois, peu s'en faut que je ne dise, j'exterminerois de tout mon pouvoir ce pouvoir prochain, qui fait tant de bruit pour rien, & sans sçavoir autrement ce qu'il demande. Le mal est que notre pouvoir académique est un pouvoir fort éloigné & borné. J'en suis marri : & je le suis encore beaucoup, de ce que tout mon petit pouvoir ne sçauroit m'acquitter envers vous, &c.

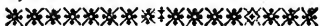
Et voici ce qu'une personne que je ne vous marquerai en aucune sorte, en écrit à une Dame qui lui avoit fait tenir la premiere de vos lettres :

Je vous suis plus obligée que vous ne pouvez vous l'imaginer, de la lettre que vous m'avez envoyée : elle est tout-à-fait ingénieuse, & tout-à-fait bien écrite. Elle narre sans narrer : elle éclaircit les affaires du monde les plus embrouillées : elle raille finement : elle instruit même ceux qui ne sçavent pas bien les choses : elle redouble le plaisir de ceux qui les entendent. Elle est en-

core une excellente apologie, & si l'on veut, une délicate & innocente censure. Et il y a enfin tant d'art, tant d'esprit, & tant de jugement en cette lettre, que je voudrois sçavoir qui l'a faite, &c.

Vous voudriez bien aussi sçavoir qui est la personne qui écrit de la sorte; mais contentez-vous de l'honorer sans la connoître: & quand vous la connoîtrez, vous l'honorerez bien davantage.

Continuez donc vos lettres sur ma parole, & que la censure vienne quand il lui plaira: nous sommes fort bien disposés à la recevoir. Ces mots de *pouvoir prochain* & de *grace suffisante*, donc on nous menace, ne nous feront plus de peur. Nous avons trop appris des Jésuites, des Jacobins & de M. le Moine, en combien de façons on les tourne, & combien il y a peu de solidité en ces mots nouveaux, pour nous en mettre en peine. Cependant je ferai toujours, &c.



TROISIEME LETTRE A UN PROVINCIAL.

*Pour servir de réponse à la
précédente.*

Injustice, absurdité & nullité de la
censure de M. Arnauld.

De Paris , ce 9 Février 1656.

MONSIEUR

Je viens de recevoir votre lettre ;
& en même tems on m'a apporté
une copie manuscrite de la censure.
Je me suis trouvé aussi-bien traité
dans l'une , que M. Arnauld l'est
mal dans l'autre. Je crains qu'il n'y
ait de l'excès des deux côtés , & que
nous ne soyons pas assez connus de
nos juges. Je m'assure que si nous l'é-
tions davantage , M. Arnauld méri-
teroit l'approbation de la Sorbon-
ne , & moi la censure de l'Acadé-
mie. Ainsi nos intérêts sont tout
contraires. Il doit se faire connoître
pour défendre son innocence ; au-

lieu que je dois demeurer dans l'obscurité pour ne pas perdre ma réputation. De sorte que ne pouvant paroître, je vous remets le soin de m'acquitter envers mes célèbres approbateurs, & je prends celui de vous informer des nouvelles de la censure.

Je vous avoue, Monsieur, qu'elle m'a extrêmement surpris. J'y pensois voir condamner les plus horribles hérésies du monde : mais vous admirerez comme moi, que tant d'éclatantes préparations se soient anéanties sur le point de produire un si grand effet.

Pour l'entendre avec plaisir, refouvenez-vous, je vous prie, des étranges impressions qu'on nous donne depuis si long-tems des Jansénistes. Rappelez dans votre mémoire les cabales, les factions, les erreurs, les schismes, les attentats qu'on leur reproche depuis si long-tems : de quelle sorte on les a décriés & noircis dans les chaires & dans les livres; & combien ce tor-

rent qui a eu tant de violence & de durée, étoit grossi dans ces dernières années, où on les accusoit ouvertement & publiquement d'être non-seulement hérétiques & schismatiques, mais apostats & infidèles : *de nier le mystere de la transsubstantiation, de renoncer à Jésus-Christ & à l'Evangile.*

Ensuite de tant d'accusations si surprenantes, on a pris le dessein d'examiner leurs livres pour en faire le jugement. On a choisi la seconde Lettre de M. Arnaul, qu'on disoit être remplie d'erreurs. On lui donne pour examinateurs ses plus déclarés ennemis. Ils emploient toute leur étude à rechercher ce qu'ils y pourroient reprendre, & ils en rapportent une proposition touchant la doctrine, qu'ils exposent à la censure.

Que pouvoit-on penser de tout ce procédé, sinon que cette proposition choisie avec des circonstances si remarquables, contenoit l'essence des plus noires hérésies qui se puissent

sent imaginer ? Cependant elle est telle, qu'on n'y voit rien qui ne soit si clairement & si formellement exprimé dans les passages des Peres que M. Arnauld a rapportés en cet endroit, que je n'ai vu personne qui en pût comprendre la différence. On s'imaginoit néanmoins qu'il y en avoit beaucoup ; puisque les passages des Peres étant sans doute catholiques, il falloit que la proposition de M. Arnauld y fût extrêmement contraire pour être hérétique.

C'étoit de la Sorbonne qu'on attendoit cet éclaircissement. Toute la chrétienté avoit les yeux ouverts pour voir dans la censure de ces docteurs ce point imperceptible au commun des hommes. Cependant M. Arnauld fait ses apologies où il donne en plusieurs colonnes sa proposition, & les passages des Peres d'où il l'a prise, pour en faire paroître la conformité aux moins clairvoyans.

Il fait voir que S. Augustin dit en un endroit qu'il cite, que Jésus-

Christ nous montre en la personne de saint Pierre, un juste qui nous instruit par sa chute de fuir la présomption. Il en rapporte un autre du même Pere, qui dit : Que Dieu pour montrer que sans la grace on ne peut rien, a laissé saint Pierre sans grace. Il en donne un autre de saint Chrysostome, qui dit : Que la chute de saint Pierre n'arriva pas pour avoir été froid envers Jésus-Christ, mais parce que la grace lui manqua ; & qu'elle n'arriva pas tant par sa négligence, que par l'abandon de Dieu, pour apprendre à toute l'Eglise, que sans Dieu l'on ne peut rien. Ensuite de quoi il rapporte sa proposition accusée, qui est celle-ci : Les Peres nous montrent un juste en la personne de S. Pierre, à qui la grace, sans laquelle on ne peut rien, a manqué.

C'est sur cela qu'on essaye en vain de remarquer comment il se peut faire que l'expression de M. Arnauld soit autant différente de celle des Peres, que la vérité l'est

de l'erreur , & la foi de l'hérésie. Car où en pourroit-on trouver la différence ? Seroit-ce en ce qu'il dit : *Que les Peres nous montrent un juste en la personne de S. Pierre ?* Mais S. Augustin l'a dit en mots propres. Est-ce en ce qu'il dit : *Que la grace lui a manqué ?* Mais le même S. Augustin qui dit *que saint Pierre étoit juste* , dit *qu'il n'avoit pas eu la grace en cette rencontre.* Est-ce en ce qu'il dit : *Que sans la grace on ne peut rien ?* Mais n'est-ce pas ce que saint Augustin dit au même endroit , & ce que S. Chrysostome même avoit dit avant lui , avec cette seule différence , qu'il l'exprime d'une maniere bien plus forte ; comme en ce qu'il dit : *Que sa chute n'arriva pas par sa froideur , ni par sa négligence ; mais par le défaut de la grace , & par l'abandon de Dieu.*

Toutes ces considérations tenoient tout le monde en haleine , pour apprendre en quoi consistoit donc cette diversité , lorsque cette censure fi

196 III. LET. SUR LA CENSURE
célèbre & si attendue a enfin paru
après tant d'assemblées. Mais hélas!
elle a bien frustré notre attente. Soit
que les docteurs Molinistes n'ayent
pas daigné s'abaisser jusqu'à nous en
instruire, soit pour quelque autre rai-
son secrète, ils n'ont fait autre chose
que prononcer ces paroles : *Cette
proposition est téméraire, impie, blas-
phématoire, frappée d'anathème, &
hérétique.*

Croiriez-vous, Monsieur, que la
plupart des gens se voyant trompés
dans leur espérance, sont entrés en
mauvaise humeur, & s'en prennent
aux censeurs mêmes? Ils tirent de
leur conduite des conséquences ad-
mirables pour l'innocence de M. Ar-
nauld. Et quoi, disent-ils, est-ce là
tout ce qu'ont pu faire durant si long
tems tant de docteurs si acharnés sur
un seul, que de ne trouver danstous
ses ouvrages que trois lignes à re-
prendre, & qui sont tirées des pro-
pres paroles des plus grands doc-
teurs de l'Eglise Grecque & Lati-
ne? Y a-t-il un auteur qu'on veuille
perdre, dont les écrits n'en donnent

un plus spécieux prétexte? Et quelle plus haute marque peut-on produire de la pureté de la foi de cet illustre accusé?

D'où vient, disent-ils, qu'on pousse tant d'imprécations qui se trouvent dans cette censure, où l'on assemble tous ces termes *de poison, de peste, d'horreur, de témérité, d'impieété, de blasphême, d'abomination, d'exécration, d'anathême, d'hérésie*, qui sont les plus horribles expressions qu'on pourroit former contre Arius, & contre l'Antechrist même, pour combattre une hérésie imperceptible, & encore sans la découvrir? Si c'est contre les paroles des Peres qu'on agit de la sorte, où est la foi & la tradition? Si c'est contre la proposition de M. Arnauld; qu'on nous montre en quoi elle en est différente, puisqu'il ne nous en paroît autre chose qu'une parfaite conformité. Quand nous en reconnoîtrons le mal, nous l'aurons en détestation: mais tant que nous ne le verrons point, & que nous n'y trouve-

rons que les sentimens des saints Peres conçus & exprimés en leurs propres termes , comment pourrions-nous l'avoir , sinon en une sainte vénération ?

Voilà de quelle sorte ils s'emporent ; mais ce sont des gens trop pénétrans. Pour nous qui n'approfondissons pas tant les choses , tenons-nous en repos sur le tout. Voulons-nous être plus sçavans que nos maîtres ? N'entreprenons pas plus qu'eux. Nous nous égarerions dans cette recherche. Il ne faudroit rien pour rendre cette censure hérétique. La vérité est si délicate , que pour peu qu'on s'en retire , on retombe dans l'erreur : mais cette erreur est si déliée , que pour peu qu'on s'en éloigne , on se trouve dans la vérité. Il n'y a qu'un point imperceptible entre cette proposition & la foi. La distance en est si insensible , que j'ai eu peur en ne la voyant pas , de me rendre contraire aux docteurs de l'Eglise , pour me rendre trop conforme aux docteurs de Sorbonne. Et dans cette

crainte j'ai jugé nécessaire de consulter un de ceux qui par politique furent neutres dans la première question, pour apprendre de lui la chose véritablement. J'en ai donc vu un fort habile, que je priai de me vouloir marquer les circonstances de cette différence, parce que je lui confessai franchement que je n'y en voyois aucune.

A quoi il me répondit en riant, comme s'il eût pris plaisir à ma naïveté : Que vous êtes simple de croire qu'il y en ait ! Et où pourroit-elle être ? Vous imaginez-vous que si l'on en eût trouvé quelque une, on ne l'eût pas marquée hautement, & qu'on n'eût pas été ravi de l'exposer à la vue de tous les peuples dans l'esprit desquels on veut décrier M. Arnauld ? Je reconnus bien à ce peu de mots, que tous ceux qui avoient été neutres dans la première question, ne l'eussent pas été dans la seconde. Je ne laissai pas néanmoins de vouloir ouïr ses raisons, & de lui dire : Pourquoi donc ont-ils attaqué cette pro-

position ? A quoi il me repartit : Ignorez-vous ces deux choses , que les moins instruits de ces affaires connoissent : l'une , que M. Arnauld a toujours évité de dire rien qui ne fût puissamment fondé sur la tradition de l'Eglise : l'autre , que ses ennemis ont néanmoins résolu de l'en retrancher à quelque prix que ce soit ; & qu'ainsi les écrits de l'un ne donnant aucune prise aux desseins des autres , ils ont été contraints pour satisfaire leur passion , de prendre une proposition telle quelle , & de la condamner sans dire en quoi , ni pourquoi ? Car ne sçavez-vous pas comment les Jansénistes les tiennent en échec , & les pressent si furieusement , que la moindre parole qui leur échappe contre les principes des Peres , on les voit incontinent accablés par des volumes entiers , où ils sont forcés de succomber ? De sorte qu'après tant d'épreuves de leur foiblesse , ils ont jugé plus à propos , & plus facile de censurer que de repartir ; parce qu'il leur est bien plus

aisé de trouver des moines que des raisons.

Mais quoi , lui dis-je , la chose étant ainsi , leur censure est inutile : car quelle créance y aura-t-on en la voyant sans fondement , & ruinée par les réponses qu'on y fera ? Si vous connoissiez l'esprit du peuple , me dit mon docteur , vous parleriez d'une autre sorte. Leur censure, toute censurable qu'elle est , aura presque tout son effet pour un tems : & quoiqu'à force d'en montrer l'invalidité , il soit certain qu'on la fera entendre , il est aussi véritable que d'abord la plupart des esprits en seront aussi fortement frappés , que de la plus juste du monde. Pourvu qu'on crie dans les rues, *Voici la censure de M. Arnauld , voici la condamnation des Jansénistes* ; les Jésuites auront leur compte. Combien y en aura-t-il peu qui la lisent ? Combien de ceux qui la liront qui l'entendent ? Combien qui apperçoivent qu'elle ne satisfait point aux objections ? Qui croyez-vous qui prenne les

choses à cœur , & qui entreprenne de les examiner à fond ? Voyez donc combien il y a d'utilité en cela pour les ennemis des Jansénistes. Ils sont sûrs par-là de triompher , quoique d'un vain triomphe à leur ordinaire , au-moins durant quelques mois : c'est beaucoup pour eux , ils chercheront ensuite quelque nouveau moyen de subsister. Ils vivent au jour la journée. C'est de cette sorte qu'ils se sont maintenus jusqu'à présent , tantôt par un catéchisme où un enfant condamne leurs adversaires ; tantôt par une procession où la grace suffisante mene l'efficace en triomphe ; tantôt par une comédie où les diables emportent Jansénius ; une autre fois par un almanach ; maintenant par cette censure.

En vérité , lui dis-je , je trouvois tantôt à redire au procédé des Molinistes ; mais après ce que vous m'avez dit , j'admire leur prudence & leur politique. Je vois bien qu'ils ne pouvoient rien faire de plus judicieux ni de plus sûr. Vous l'enten-

dez , me dit-il : leur plus sûr parti a toujours été de se taire ; & c'est ce qui a fait dire à un sçavant Théologien : *Que les plus habiles d'entre eux sont ceux qui intriguent beaucoup , qui parlent peu , & qui n'écrivent point.*

C'est dans cet esprit , que dès le commencement des assemblées , ils avoient prudemment ordonné , que si M. Arnauld venoit en Sorbonne , ce ne fût que pour exposer simplement ce qu'il croyoit , & non pas pour y entrer en lice contre personne. Les examinateurs s'étant voulu un peu écarter de cette méthode , ils ne s'en sont pas bien trouvés. Ils se sont vus trop fortement réfutés par son second apologétique.

C'est dans ce même esprit qu'ils ont trouvé cette rare & toute nouvelle invention de la demi-heure & du fable. Ils se sont délivrés par-là de l'importunité de ces docteurs , qui entreprenoient de réfuter toutes leurs raisons , de produire les livres pour les convaincre de fausseté , de

204 III. LET. SUR LA CENSURE
les fommer de répondre , & de les
réduire à ne pouvoir répliquer.

Ce n'est pas qu'ils n'ayent bien
vu que ce manquement de liberté
qui avoit porté un si grand nombre
de docteurs à se retirer des assem-
blées ne feroit pas de bien à leur
censure ; & que l'acte de protesta-
tion de nullité qu'en avoit fait M.
Arnauld dès avant qu'elle fut con-
clue , feroit un mauvais préambule
pour la faire recevoir favorable-
ment. Ils croient assez que ceux qui
ne sont pas préoccupés , confide-
rent pour le moins autant le juge-
ment de 70 docteurs qui n'avoient
rien à gagner en défendant M. Ar-
nauld, que celui d'une centaine d'au-
tres qui n'avoient rien à perdre en
le condamnant.

Mais après tout ils ont pensé que
c'étoit toujours beaucoup d'avoir
une censure, quoiqu'elle ne soit que
d'une partie de la Sorbonne , &
non pas de tout le corps ; quoi-
qu'elle soit faite avec peu ou point
de liberté , & obtenue par beaucoup

de menus moyens qui ne sont pas des plus réguliers; quoiqu'elle n'explique rien de ce qui pouvoit être en dispute; quoiqu'elle ne marque point en quoi consiste cette hérésie, & qu'on y parle peu, de crainte de se méprendre. Ce silence même est un mystère pour les simples; & la censure en tirera cet avantage singulier, que les plus critiques & les plus subtils Théologiens n'y pourrônt trouver aucune mauvaise raison.

Mettez-vous donc l'esprit en repos, & ne craignez point d'être hérétique en vous servant de la proposition condamnée. Elle n'est mauvaise que dans la seconde lettre de M. Arnauld. Ne vous en voulez-vous pas fier à ma parole? Croyez-en M. le Moine, le plus ardent des examinateurs, qui en parlant encore ce matin à un docteur de mes amis, qui lui demandoit en quoi consiste cette différence dont il s'agit, & s'il ne seroit plus permis de dire ce qu'ont dit les Peres, *Cette propo-*

sition, lui a-t-il excellemment répondu, *seroit catholique dans une autre bouche : ce n'est que dans M. Arnauld que la Sorbonne l'a condamnée.* Et ainsi admirez les machines du Molinisme, qui font dans l'Eglise de si prodigieux renversemens, que ce qui est catholique dans les Peres, devient hérétique dans M. Arnauld : que ce qui étoit hérétique dans les Sémipélagiens, devient orthodoxe dans les écrits des Jésuites : que la doctrine si ancienne de S. Augustin est une nouveauté insupportable, & que les inventions nouvelles qu'on fabrique tous les jours à notre vue, passent pour l'ancienne foi de l'Eglise. Sur cela il me quitta.

Cette instruction m'a servi. J'y ai compris que c'est ici une hérésie d'une nouvelle espece. Ce ne sont pas les sentimens de M. Arnauld qui sont hérétiques ; ce n'est que sa personne. C'est une hérésie personnelle. Il n'est pas hérétique pour ce qu'il a dit ou écrit ; mais seulement pour ce qu'il est M. Arnauld.

C'est tout ce qu'on trouve à redire en lui. Quoi qu'il fasse; s'il ne cesse d'être, il ne fera jamais bon catholique. La grace de S. Augustin ne fera jamais la véritable tant qu'il l'a défendra. Elle le deviendrait, s'il venoit à la combattre. Ce feroit un coup sûr, & presque le seul moyen de l'établir, & de détruire le Molinisme : tant il porte de malheur aux opinions qu'il embrasse.

Laiissons donc là leurs différends. Ce sont des disputes de Théologiens, & non pas de Théologie. Nous qui ne sommes point docteurs, nous n'avons que faire à leurs démêlés. Apprenez des nouvelles de la censure à tous nos amis; & aimez moi autant que je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

E. A. A. B. P. A. F. D. E. P.

NOTE UNIQUE

SUR LA

TROISIEME LETTRE.

Où l'on explique différentes choses dont l'intelligence est nécessaire pour bien comprendre cette Lettre.

Montalte relève dans cette lettre toutes les injustices & les impertinences de la censure faite par la faction des Molinistes, & il s'en raille délicatement & fortement même, si l'on en juge par rapport à la France & au tems où nous sommes, où il y a souvent du danger de parler avec cette liberté : mais si l'on considère le tort qu'elle fait à l'Eglise, il a eu trop de modération.

Il y a différentes choses dans cette lettre dont Montalte ne parle qu'en passant & à demi mot, parce qu'elles sont publiques en France, mais qui n'étant pas connues en Allemagne, n'y peuvent être entendues comme il faut, à moins qu'on ne les explique.

Telle est la plaisanterie qu'il fait sur la fin de sa lettre, lorsqu'il dit : *Les Jésuites vivent au jour la journée : c'est de cette sorte qu'ils se sont maintenus jusqu'à présent ; tan-*

tôt par un catéchisme où un enfant condamne leurs adversaires : tantôt par une procession où la grace suffisante mene l'efficace en triomphe ; tantôt par une comédie où les diables emportent Jansénius : une autrefois par un almanach : maintenant par cette censure. Il a renfermé dans ce peu de mots quatre impertinences des Jésuites.

La première, est ce catéchisme comique qu'ils ont accoutumé de faire à Paris dans leur superbe Eglise de S. Louis, bâtie aux dépens du peuple. Dans ce catéchisme ils empruntent souvent la langue des enfans pour dire des injures à leurs adversaires ; & ils leur enseignent moins la foi que la calomnie. Montalte fait encore mention de ce catéchisme dans sa dix septieme lettre.

La seconde est cette procession solennelle , ou pour mieux dire cette mascarade d'écoliers , qu'ils firent au carnaval en 1651 dans la ville de Mâcon. Un jeune homme bien fait , déguisé en fille , & orné de tous les ajustemens convenables à ce sexe , y traînoit un évêque lié derrière lui , qui faisoit dans une triste contenance , le visage couvert d'un crêpe & une mitre de papier en dérision sur sa tête. Et afin que personne n'ignorât ce qui étoit marqué par cette nymphe qui paroissoit dans un si pompeux appareil , elle avoit un écriteau qui apprenoit à tout le monde qu'elle étoit la grace suffi-

sante. Une troupe de jeunes gens suivoient, dont une partie célébroit son triomphe, & l'autre insultoit au malheur de l'évêque infortuné. Les fous étoient dans l'admiration, & les sages dans le gémissement : ceux-là louoient l'adresse des Jésuites à faire des mascarades : & ceux-ci étoient indignés jusqu'au fond du cœur de voir des religieux faire des choses si peu convenables à leur état.

La troisieme impertinence est du même genre : c'est une tragédie qu'ils firent au collège de Clermont, où ils représentèrent Jansénius emporté par les diables.

Mais la quatrieme, que Montalte appelle un *almanach*, leur a coûté bien cher, & ils se sont repentis plus d'une fois d'une telle invention. On débite ordinairement en France au mois de Janvier un grand nombre d'images avec un calendrier, qu'on appelle des almanachs. Les Jésuites trouverent que ce moyen étoit propre à insinuer leurs calomnies dans l'esprit des simples. Ils firent donc un almanach où Jansénius étoit représenté habillé en évêque, avec des ailes de diable & escorté de *l'ignorance*, de *l'erreur*, & de la *tromperie*. On y voyoit d'un côté le Pape, assisté de la *Religion* & de la *puissance de l'Eglise*, qui lançoit des foudres contre lui ; & de l'autre, le Roi environné du *zele divin*, de la *piété*, de la *concorde*, & de la *justice*, qui le poursuivoit avec son

sceptre & l'épée de la justice : & les malheureux Jansénistes en habits grotesques, qui, désolés & chassés de tous côtés, se réfugioient chez les Calvinistes.

Cet almanach ayant été répandu dans le menu peuple, faisoit grand bruit parmi les harengeres & les revendeuses, lorsque peu de tems après parut un écrit imprimé qui contenoit environ mille vers, & qui peignoit ce bel almanach de couleurs bien plus nobles & plus agréables. Il avoit pour titre : *Les enluminures du fameux almanach des peres Jésuites*. On n'avoit encore rien vu en France de si bien fait en ce genre, ni rien qui dépeignit les Jésuites d'une manière plus juste & plus naturelle, de sorte qu'après avoir bien raillé les autres, il le furent à leur tour ; & la scène étant changée, on vit tout d'un coup ceux que l'orgueil rendoit insupportables, n'oser presque plus se montrer. Car ce livre étoit entre les mains de tout le monde depuis le plus petit jusqu'au plus grand, étant fait de manière qu'il divertissoit les simples, & satisfaisoit les esprits les plus délicats.

Aussi ne doit-on pas le regarder comme une de ces satires plaisantes, mais inutiles : car joignant la science & la solidité à la beauté & à l'agrément des vers ; il attaque par d'heureuses faillies les corruptions des casuistes : il soutient fortement l'autorité de S. Augustin ; & il ex-

212 NOTE SUR LA III. LETTRE.

plique même avec une netteté admirable les myſteres & la force de la grace. C'eſt pourquoi il n'y a point de livre qui mérite plus d'être lu non-ſeulement de ceux qui parmi nous aiment la poëſie Françoisè , mais pour parler avec S. Auguſtin de ceux mêmes qui recherchent des choſes ſolides, & non des mots vuides & qui ne conduiſent à rien. Et c'eſt principalement ce qui m'a porté à le leur faire connoître.





QUATRIEME LETTRE

A un Provincial.

De la grace actuelle toujours présente, & des péchés d'ignorance.

De Paris, ce 25 Février 1656.

MONSIEUR,

Il n'est rien tel que les Jésuites. J'ai bien vu des Jacobins, des docteurs, & de toutes sortes de gens; mais une pareille visite manquoit à mon instruction. Les autres ne font que les copier. Les choses valent toujours mieux dans leur source. J'en ai donc vu un des plus habiles, & j'y étois accompagné de mon fidele Janséniste qui vint avec moi aux Jacobins. Et comme je souhai-
tois particulièrement d'être éclairci sur le sujet d'un différend qu'ils ont avec les Jansénistes touchant ce qu'ils appellent *la grace actuelle*, je

dis à ce bon pere, que je lui ferois fort obligé s'il vouloit m'en instruire ; que je ne sçavois pas seulement ce que ce terme signifioit : & je le priai de me l'expliquer. Très-volontiers , me dit-il, car j'aime les gens curieux. En voici la définition. Nous appellons *grace actuelle, une inspiration de Dieu par laquelle il nous fait connoître sa volonté, & par laquelle il nous excite à la vouloir accomplir.* Et en quoi, lui dis-je, êtes-vous en dispute avec les Jansénistes sur ce sujet ? C'est, me répondit-il, en ce que nous voulons que Dieu donne des graces actuelles à tous les hommes à chaque tentation, parce que nous soutenons que si l'on n'avoit pas à chaque tentation la grace actuelle, pour n'y point pécher, quelque péché que l'on commît, il ne pourroit jamais être imputé. Et les Jansénistes disent au contraire, que les péchés commis sans grace actuelle ne laissent pas d'être imputés, mais ce sont des rêveurs. J'entrevois ce qu'il vouloit dire, mais pour le

lui faire encore expliquer plus clairement, je lui dis : Mon Pere, ce mot de *grace actuelle* me brouille : je n'y suis point accoutumé : si vous aviez la bonté de me dire la même chose sans vous servir de ce terme, vous m'obligeriez infiniment. Oui, dit le Pere, c'est-à-dire, que vous voulez que je substitue la définition à la place du défini, cela ne change jamais le sens du discours, je le veux bien. Nous soutenons donc comme un principe indubitable, *qu'une action ne peut être imputée à péché, si Dieu ne nous donne, avant que de la commettre, la connoissance du mal qui y est, & une inspiration qui nous excite à l'éviter* : m'entendez-vous maintenant ?

Etonné d'un tel discours, selon lequel tous les péchés de surprise, & ceux qu'on fait dans un entier oubli de Dieu, ne pourroient être imputés, je me tournai vers mon Janséniste, & je connus bien à sa façon, qu'il n'en croyoit rien. Mais comme il ne répondoit mot, je dis à ce

Pere : Je voudrois, mon Pere , que ce que vous dites fût bien véritable, & que vous en eussiez de bonnes preuves. En voulez-vous , me dit-il aussi-tôt ? Je m'en vas vous en en fournir, & des meilleures ; laissez-moi faire. Sur cela il alla chercher ses livres. Et je dis cependant à mon ami : Y en a-t-il quelqu'autre qui parle comme celui-ci ? Cela vous est-il si nouveau , me répondit-il ? Faites état que jamais les Peres , les Papes , les Conciles , ni l'Ecriture , ni aucun livre de piété , même dans ces derniers tems, n'ont parlé de cette sorte : mais pour des casuistes & des nouveaux scolastiques , il vous en apportera un bon nombre. Mais quoi ! lui dis-je , je me moque de ces auteurs-là , s'ils sont contraires à la tradition. Vous avez raison, me dit-il. A ces mots le bon Pere arriva chargé de livres : & m'offrant le premier qu'il tenoit : Lisez , me dit-il , la somme des péchés du pere Bauni , que voici, & de la cinquieme édition

tion encore , pour vous montrer que c'est un bon livre. C'est dommage , me dit tout bas mon Janséniste , que ce livre-là ait été condamné à Rome & par les évêques de France. Voyez , dit le Pere , la page 906. Je lus donc , & je trouvai ces paroles : *Pour pécher & se rendre coupable devant Dieu , il faut sçavoir que la chose qu'on veut faire ne vaut rien , ou au-moins en douter , craindre , ou bien juger que Dieu ne prend plaisir à l'action à laquelle on s'occupe , qu'il la défend , & nonobstant la faire , franchir le sault , & passer outre.*

Voilà qui commence bien , lui dis-je. Voyez cependant , me dit-il , ce que c'est que l'envie. C'étoit sur cela que M. Hallier , avant qu'il fût de nos amis , se moquoit du pere Bauni , & lui appliquoit ces paroles : *ECCE qui tollit peccata mundi :* VOILA celui qui ôte les péchés du monde. Il est vrai , lui dis-je , que voilà une rédemption nouvelle , selon le P. Bauni.

En voulez-vous, ajouta-t-il, une autorité plus authentique? Voyez ce livre du P. Annat. C'est le dernier qu'il a fait contre M. Arnauld: lisez la page 34 où il y a une oreille, & voyez les lignes que j'ai marquées avec du crayon: elles sont toutes d'or. Je lus donc ces termes: *Celui qui n'a aucune pensée de Dieu ni de ses péchés, ni aucune appréhension, c'est-à-dire, à ce qu'il me fit entendre, aucune connoissance, de l'obligation d'exercer des actes d'amour de Dieu, ou de contrition, n'a aucune grace actuelle pour exercer ces actes; mais il est vrai aussi qu'il ne fait aucun péché en les omettant, & que s'il est damné, ce ne sera pas en punition de cette omission.* Et quelques lignes plus bas: *Et on peut dire la même chose d'une coupable commission.*

Voyez-vous, me dit le Pere, comment il parle des péchés d'omission & de ceux de commission? Car il n'oublie rien. Qu'en dites-vous? O que cela me plaît, lui répondis-je!

Que j'en vois de belles conséquences ! Je perce déjà dans les suites : que de myfteres s'offrent à moi ! Je vois fans comparaifon plus de gens justifiés par cette ignorance & cet oubli de Dieu , que par la grace & les facremens. Mais , mon Pere , ne me donnez-vous point une faufle joie ? N'est-ce pas ici quelque chose de femblable à cette *fuffifance* qui ne fuffit pas ? J'apprehende furieufement le *distinguo* : j'y ai déjà été attrappé. Parlez-vous fincèrement ? Comment ! dit le Pere en s'échauffant : il n'en faut pas railler. Il n'y a point ici d'équivoque. Je n'en raille pas , lui dis-je ; mais c'est que je crains , à force de defirer.

• Voyez donc, me dit-il, pour vous vous en mieux affurer, les écrits de M. le Moine , qui l'a enseigné en pleine Sorbonne. Il l'a appris de nous à la vérité , mais il l'a bien démêlé. O qu'il l'a fortement établi ! Il enseigne que pour faire qu'une action *soit péché*, il faut que *toutes ces choses se passent dans l'ame*. Lisez,

& pesez chaque mot. Je lus donc en latin ce que vous verrez ici en françois. 1. *D'une part Dieu répand dans l'ame quelque amour, qui la penche vers la chose commandée; & de l'autre part la concupiscence rébelle la sollicite au contraire.* 2. *Dieu lui inspire la connoissance de sa foiblesse.* 3. *Dieu lui inspire la connoissance du médecin qui la doit guérir.* 4. *Dieu lui inspire le desir de sa guérison.* 5. *Dieu lui inspire le desir de le prier & d'implorer son secours.*

Et si toutes ces choses ne se passent dans l'ame, dit le Jésuite, l'action n'est pas proprement péché, & ne peut être imputée, comme M. le Moine le dit en ce même endroit & dans toute la suite.

En voulez-vous encore d'autres autorités? En voici. Mais toutes modernes, me dit doucement mon Janséniste. Je le vois bien, dis-je: & en m'adressant à ce Pere, je lui dis: O mon Pere, le grand bien que voici pour des gens de ma connois-

fance ! Il faut que je vous les amene. Peut-être n'en avez-vous gueres vu qui ayent moins de péchés ; car ils ne pensent jamais à Dieu ; les vices ont prévenu leur raison : *Ils n'ont jamais connu ni leur infirmité , ni le médecin qui la peut guérir. Ils n'ont jamais pensé à desirer la santé de leur ame , & encore moins à prier Dieu de la leur donner : de sorte qu'ils sont encore dans l'innocence du baptême , selon M. le Moine. Ils n'ont jamais eu de pensée d'aimer Dieu , ni d'être contrits de leurs péchés ; de sorte que , selon le Pere Annat, ils n'ont commis aucun péché par le défaut de charité & de pénitence : leur vie est dans une recherche continuelle de toutes sortes de plaisirs , dont jamais le moindre remords n'a interrompu le cours. Tous ces excès me faisoient croire leur perte assurée ; mais , mon Pere, vous m'apprenez que ces mêmes excès rendent leur salut assuré. Béni soyez - vous , mon Pere , qui justi-*

222 QUATRIEME LETTRE.

fiez ainsi les gens. Les autres apprennent à guérir les ames par des austérités pénibles : mais vous montrez que celles qu'on auroit cru le plus désespérément malades , se portent bien. O la bonne voie pour être heureux en ce monde & en l'autre ! J'avois toujours pensé qu'on péchoit d'autant plus qu'on pensoit moins à Dieu. Mais , à ce que je vois , quand on a pu gagner une fois sur soi de n'y plus penser du tout , toutes choses deviennent pures pour l'avenir. Point de ces pécheurs à demi , qui ont quelque amour pour la vertu. Ils seront tous damnés ces demi-pécheurs. Mais pour ces francs pécheurs, pécheurs endurcis, pécheurs sans mélange , pleins & achevés , l'enfer ne les tient pas. Ils ont trompé le diable à force de s'y abandonner.

Le bon Pere qui voyoit assez clairement la liaison de ces conséquences avec son principe , s'en échappa adroitement ; & sans se fâcher , ou

DE LA GRACE ACTUELLE. 113
par douceur, ou par prudence, il
me dit seulement : Afin que vous
entendiez comment nous sauvons
ces inconvéniens, sçachez que nous
disons bien que ces impies dont vous
parlez seroient sans péché, s'ils n'a-
voient jamais eu de pensées de se
convertir, ni de desirs de se don-
ner à Dieu. Mais nous soutenons
qu'ils en ont tous; & que Dieu n'a
jamais laissé pécher un homme, sans
lui donner auparavant la vue du mal
qu'il va faire; & le desir ou d'éviter
le péché, ou au-moins d'implorer
son assistance pour le pouvoir évi-
ter; & il n'y a que les Jansénistes qui
disent le contraire.

Et quoi, mon Pere, lui repartis-
je, est-ce là l'hérésie des Jansénistes
de nier qu'à chaque fois qu'on fait
un péché, il vient un remords trou-
bler la conscience, malgré lequel
on ne laisse pas *de franchir le saut*
& *de passer outre*, comme dit le
P. Bauni? C'est une assez plaisante
chose d'être hérétique pour cela. Je
croyois bien qu'on fût damné pour

n'avoit pas de bonnes pensées : mais qu'on le soit pour ne pas croire que tout le monde en a , vraiment je ne le pensois pas. Mais , mon Pere , je me tiens obligé en conscience de vous désabuser , & de vous dire qu'il y a mille gens qui n'ont point de ces desirs , qui péchent sans regret , qui péchent avec joie , qui en font vanité. Et qui peut en sçavoir plus de nouvelles que vous ? Il n'est pas que vous ne confessiez quelqu'un de ceux dont je parle ; car c'est parmi les personnes de grande qualité qu'il s'en rencontre d'ordinaire. Mais prenez garde , mon Pere , aux dangereuses suites de votre maxime. Ne remarquez-vous pas quel effet elle peut faire dans ces libertins qui ne cherchent qu'à douter de la Religion ? Quel prétexte leur en offrez-vous , quand vous leur dites comme une vérité de foi , qu'ils sentent à chaque péché qu'ils commettent un avertissement & un desir intérieur de s'en abstenir ? Car n'est-il pas visible qu'étant convaincus par leur

propre expérience de la fausseté de votre doctrine en ce point, que vous dites être de foi, ils en étendront la conséquence à tous les autres? Ils diront que si vous n'êtes pas véritables en un article, vous êtes suspects en tous : & ainsi vous les obligerez à conclure, ou que la Religion est fausse, ou du-moins que vous en êtes mal instruits.

Mon second, soutenant mon discours, lui dit : Vous feriez bien, mon Pere, pour conserver votre doctrine, de n'expliquer pas aussi nettement que vous nous avez fait, ce que vous entendez par *grace actuelle*. Car comment pourriez-vous déclarer ouvertement sans perdre toute créance dans les esprits, *Que personne ne pèche qu'il n'ait auparavant la connoissance de son infirmité, celle du médecin, le desir de la guérison, & celui de la demander à Dieu?* Croira-t-on sur votre parole que ceux qui sont plongés dans l'avarice, dans l'impudicité, dans les blasphêmes, dans le duel, dans la

226 QUATRIEME LETTRE.

vengeance, dans les vols, dans les sacrilèges, ayent véritablement le desir d'embrasser la chasteté, l'humilité, & les autres vertus chrétiennes?

Penfèra-t-on que ces Philosophes qui vantoient si hautement la puissance de la nature, en connoissent l'infirmité & le médecin? Direz-vous que ceux qui soutenoient comme une maxime assurée, *que ce n'est pas Dieu qui donne la vertu, & qu'il ne s'est jamais trouvé personne qui la lui ait demandée*, pensassent à la lui demander eux-mêmes?

Qui pourra croire que les Epicuriens qui nioient la providence divine, eussent des mouvemens de prier Dieu? Eux qui disoient *que c'étoit lui faire injure de l'implorer dans nos besoins, comme s'il eût été capable de s'amuser à penser à nous.*

Et enfin comment s'imaginer que les idolâtres & les athées ayent dans toutes les tentations qui les portent au péché, c'est à-dire une infinité de fois en leur vie, le desir de prier le vrai Dieu, qu'ils ignorent, de

DE LA GRACE ACTUELLE. 227
leur donner les vraies vertus qu'ils
ne connoissent pas ?

Oui , dit le bon Pere d'un ton résolu , nous le dirons ; & plutôt que de dire qu'on pèche sans avoir la vue que l'on fait mal , & le desir de la vertu contraire , nous soutiendrons que tout le monde , & les impiés & les infideles , ont ces inspirations & ces desirs à chaque tentation. Car vous ne sçauriez me montrer , au-moins par l'Ecriture , que cela ne soit pas.

Je pris la parole à ce discours pour lui dire : Et quoi , mon Pere , faut-il recourir à l'Ecriture pour montrer une chose si claire ? Ce n'est pas ici un point de foi , ni même de raisonnement. C'est une chose de fait. Nous le voyons , nous le sçavons , nous le sentons.

Mais mon Janséniste se tenant dans les termes que le Pere avoit prescrits , lui dit ainsi : Si vous voulez , mon Pere , ne vous rendre qu'à l'Ecriture , j'y consens : mais au-moins ne lui résistez pas , & puisqu'il

K vj

228 QUATRIEME LETTRE.

est écrit, *que Dieu n'a pas révélé ses jugemens aux gentils, & qu'il les a laissés errer dans leurs voies*, ne dites pas que Dieu a éclairé ceux que les livres sacrés nous assurent *avoir été abandonnés dans les ténèbres & dans l'ombre de la mort.*

Ne vous suffit-il pas, pour entendre l'erreur de votre principe, de voir que S. Paul se dit *le premier des pécheurs*, pour un péché qu'il déclare avoir commis *par ignorance & avec zèle?*

Ne suffit-il pas de voir par l'Evangile, que ceux qui crucifioient Jésus-Christ avoient besoin du pardon qu'il demandoit pour eux, quoiqu'ils ne connussent point la malice de leur action, & qu'ils ne l'eussent jamais faite, selon S. Paul, s'ils en eussent eu la connoissance?

Ne suffit-il pas que Jésus-Christ nous avertisse qu'il y aura des persécuteurs de l'Eglise, qui croiront rendre service à Dieu en s'efforçant de la ruiner; pour nous faire entendre que ce péché, qui est le plus

DE LA GRACE ACTUELLE. 229
grand de tous, selon l'Apôtre, peut
être commis par ceux qui sont si
éloignés de sçavoir qu'ils péchent,
qu'ils croiroient pécher en ne le fai-
sant pas ?

Et enfin ne suffit-il pas que Jésus-
Christ lui-même nous ait appris qu'il
y a deux sortes de pécheurs, dont
les uns péchent avec connoissance,
& les autres sans connoissance ; &
qu'ils seront tous châtiés, quoiqu'à
la vérité différemment ?

Le bon Pere pressé par tant de
témoignages de l'Ecriture à laquelle
il avoit eu recours, commença à
lâcher le pied, & laissant pécher
les impies sans inspiration, il nous
dit : Au-moins vous ne nierez pas
que les justes ne péchent jamais sans
que Dieu leur donne. . . . Vous re-
culez, lui dis-je en l'interrompant,
vous reculez, mon Pere : vous aban-
donnez le principe général, &
voyant qu'il ne vaut plus rien à l'é-
gard des pécheurs, vous voudriez
entrer en composition, & le faire
au-moins subsister pour les justes.

Mais cela étant, j'en vois l'usage bien raccourci; car il ne servira plus à gueres de gens; & ce n'est quasi pas la peine de vous le disputer.

Mais mon second qui avoit, à ce que je crois, étudié toute cette question le matin même, tant il étoit prêt sur tout, lui répondit: Voilà, Mon Pere, le dernier retranchement où se retirent ceux de votre parti qui ont voulu entrer en dispute: mais vous y êtes aussi peu en assurance. L'exemple des justes ne vous est pas plus favorable. Qui doute qu'ils ne tombent souvent dans des péchés de surprise sans qu'ils s'en apperçoivent? N'apprenons-nous pas des saints mêmes, combien la concupiscence leur tend de pièges secrets, & combien il arrive ordinairement, que quelque sobres qu'ils soient, ils donnent à la volupté ce qu'ils pensent donner à la seule nécessité, comme S. Augustin le dit de soi-même dans ses Confessions?

Combien est-il ordinaire de voir

les plus zélés s'emporter dans la dispute à des mouvemens d'aigreur pour leur propre intérêt, sans que leur conscience leur rende sur l'heure d'autre témoignage, sinon qu'ils agissent de la sorte pour le seul intérêt de la vérité, & sans qu'ils s'en apperçoivent quelquefois que longtemps après !

Mais que dira-t-on de ceux qui se portent avec ardeur à des choses effectivement mauvaises, parce qu'ils les croient effectivement bonnes, comme l'histoire ecclésiastique en donne des exemples ; ce qui n'empêche pas, selon les Peres, qu'ils n'aient péché dans ces occasions ?

Et sans cela comment les justes auroient-ils des péchés cachés ? Comment seroit-il véritable que Dieu seul en connoît & la grandeur & le nombre ; que personne ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine, & que les plus grands saints doivent toujours demeurer dans la crainte & dans le tremblement, quoiqu'ils ne se sentent coupables

en aucune chose , comme S. Paul le dit de lui-même ?

Concevez donc , mon Pere , que les exemples & des justes & des pécheurs renversent également cette nécessité que vous supposez pour pécher , de connoître le mal & d'aimer la vertu contraire ; puisque la passion que les impies ont pour les vices , témoigne assez qu'ils n'ont aucun desir pour la vertu : & que l'amour que les justes ont pour la vertu , témoigne hautement qu'ils n'ont pas toujours la connoissance des péchés qu'ils commettent chaque jour , selon l'Ecriture.

Et il est si vrai que les justes péchent en cette sorte , qu'il est rare que les grands Saints péchent autrement. Car comment pourroit-on concevoir que ces ames si pures , qui fuient avec tant de soin & d'ardeur les moindres choses qui peuvent déplaire à Dieu , aussi-tôt qu'elles s'en apperçoivent , & qui péchent néanmoins plusieurs fois chaque jour , eussent à chaque fois avant que de

tomber, *la connoissance de leur infirmité en cette occasion, celle du médecin, le desir de leur santé, & celui de prier Dieu de les secourir, & que malgré toutes ces inspirations, ces ames si zélées ne laissent pas de passer outre, & de commettre le péché ?*

Concluez donc, mon Pere, que ni les pécheurs, ni même les plus justes, n'ont pas toujours ces connoissances, ces desirs, & toutes ces inspirations toutes les fois qu'ils péchent ; c'est-à-dire, pour user de vos termes, qu'ils n'ont pas toujours la grace actuelle dans toutes les occasions où ils péchent. Et ne dites plus avec vos nouveaux auteurs, qu'il est impossible qu'on pèche quand on ne connoît pas la justice ; mais dites plutôt avec saint Augustin, & les anciens Peres, qu'il est impossible qu'on ne pèche pas quand on ne connoît pas la justice : *Necesse est ut peccet, à quo ignoratur justitia.*

Le bon Pere se trouvant aussi empêché de soutenir son opinion au

234 QUATRIÈME LETTRE.

regard des justes qu'au regard des pécheurs , ne perdit pas pourtant courage. Après avoir un peu rêvé : Je m'en vais bien vous convaincre, nous dit-il. Et reprenant son Pere Bauny à l'endroit même qu'il nous avoit montré : Voyez , voyez la raison sur laquelle il établit sa pensée. Je sçavois bien qu'il ne manquoit pas de bonnes preuves. Lisez ce qu'il cite d'Aristote ; & vous verrez qu'après une autorité si expresse , il faut brûler les livres de ce Prince des Philosophes , ou être de notre opinion. Ecoutez donc les principes qu'établit le P. Bauny : il dit premièrement , *qu'une action ne peut être imputée à blâme lorsqu'elle est involontaire*. Je l'avoue , lui dit mon ami. Voilà la première fois , leur dis-je , que je vous ai vus d'accord. Tenez-vous en là , mon Pere , si vous m'en croyez. Ce ne seroit rien faire , me dit-il : car il faut sçavoir quelles sont les conditions nécessaires pour faire qu'une action soit volontaire. J'ai bien peur , répondis-je ;

que vous ne vous brouilliez là-dessus. Ne craignez point, dit-il ; ceci est sûr : Aristote est pour moi. Ecoutez bien ce que dit le Pere Bauny : *Afin qu'une action soit volontaire, il faut qu'elle procède d'homme qui voye, qui sçache, qui pénètre ce qu'il y a de bien & de mal en elle.* VOLUNTARIUM est, dit-on communément avec le Philosophe, (vous sçavez bien que c'est Aristote, me dit-il en me ferrant les doigts) *quod fit à principio cognoscente singula, in quibus est actio : si bien que quand la volonté, à la volée & sans discussion, se porte à vouloir ou abhorrer, faire ou laisser quelque chose, avant que l'entendement ait pu voir s'il y a du mal à la vouloir ou à la fuir, la faire, ou la laisser, telle action n'est ni bonne ni mauvaise, d'autant qu'avant cette perquisition, cette vue & réflexion de l'esprit dessus les qualités bonnes ou mauvaises de la chose à laquelle on s'occupe, l'action avec laquelle on la fait, n'est volontaire.*

236 QUATRIEME LETTRE.

Et bien , me dit le Pere , êtes-vous content ? Il semble , repartis-je , qu'Aristote est de l'avis du Pere Bauny ; mais cela ne laisse pas de me surprendre. Quoi , mon Pere , il ne suffit pas pour agir volontairement que l'on sçache ce que l'on fait , & qu'on ne le fasse que parce qu'on le veut faire ; mais il faut de plus *que l'on voye , que l'on sçache , & que l'on pénétre ce qu'il y a de bien & de mal dans cette action ?* Si cela est , il n'y a gueres d'actions volontaires dans la vie : car on ne pense gueres à tout cela. Que de juremens dans le jeu , que d'excès dans les débauches , que d'emportemens dans le carnaval , qui ne sont point volontaires , & par conséquent ni bons ni mauvais , pour n'être point accompagnés de ces *réflexions d'esprit sur les qualités bonnes ou mauvaises* de ce que l'on fait ! Mais est-il possible , mon Pere , qu'Aristote ait eu cette pensée ? Car j'avois ouï dire que c'étoit un habile homme.

Je m'en vais vous en éclaircir, me dit mon Janséniste. Et ayant demandé au Pere la morale d'Aristote, il l'ouvrit au commencement du troisieme livre, d'où le P. Bauny a pris les paroles qu'il en rapporte, & dit à ce bon Pere : Je vous pardonne d'avoir cru sur la foi du Pere Bauny qu'Aristote ait été de ce sentiment. Vous auriez changé d'avis si vous l'aviez lu vous-même. Il est bien vrai qu'il enseigne *qu'afin qu'une action soit volontaire, il faut connoître les particularités de cette action*, SINGULA in quibus est actio : mais qu'entend-il par-là, sinon les circonstances particulieres de l'action, ainsi que les exemples qu'il en donne le justifient clairement, n'en rapportant point d'autres que de ceux où l'on ignore quelque'une de ces circonstances, comme *d'une personne qui voulant montrer une machine, en décoche un dard qui blesse quelqu'un ; & de Merope qui tua son fils, en pensant tuer son ennemi, & autres semblables.*

238 QUATRIEME LETTRE.

Vous voyez donc par - là quelle est l'ignorance qui rend les actions involontaires; & que ce n'est que celle des circonstances particulieres, qui est appelée par les Théologiens, comme vous le sçavez fort bien, mon Pere, *l'ignorance du fait*. Mais quant à celle *du droit*, c'est-à-dire, quant à l'ignorance du bien & du mal qui est en l'action, de laquelle seule il s'agit ici, voyons si Aristote est de l'avis du Pere Bauny. Voici les paroles de ce Philosophe : *Tous les méchans ignorent ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent fuir. Et c'est cela même qui les rend méchans & vicieux. C'est pourquoi on ne peut pas dire que parce qu'un homme ignore ce qu'il est à propos qu'il fasse pour satisfaire à son devoir, son action soit involontaire. Car cette ignorance dans le choix du bien & du mal ne fait pas qu'une action soit involontaire, mais seulement qu'elle est vicieuse. L'on doit dire la même chose de celui qui ignore en général les regles de son devoir; puisque cette igno-*

rance rend les hommes dignes de blâme & non d'excuse. Et ainsi l'ignorance qui rend les actions involontaires & excusables, est seulement celle qui regarde le fait en particulier, & ses circonstances singulieres. Car alors on pardonne à un homme ; & on l'excuse, & on le considere comme ayant agi contre son gré.

Après cela, mon Pere, direz-vous encore qu'Aristote soit de votre opinion ? Et qui ne s'étonnera de voir qu'un Philosophe païen ait été plus éclairé que vos docteurs en une matiere aussi importante à toute la morale & à la conduite même des ames, qu'est la connoissance des conditions qui rendent les actions volontaires ou involontaires, & qui ensuite les excusent ou ne les excusent pas de péché ? N'espérez donc plus rien, mon Pere, de ce Prince des Philosophes, & ne résistez plus au prince des Théologiens, qui décide ainsi ce point au l. 1. de ses Retr. c. 15, *Ceux qui*

péchent par ignorance , ne font leur action que parce qu'ils la veulent faire , quoiqu'ils péchent sans qu'ils veuillent pécher. Et ainsi ce péché même d'ignorance ne peut être commis que par la volonté de celui qui le commet , mais par une volonté qui se porte à l'action , & non au péché ; ce qui n'empêche pas néanmoins que l'action ne soit péché , parce qu'il suffit pour cela qu'on ait fait ce qu'on étoit obligé de ne point faire.

Le Pere me parut surpris , & plus encore du passage d'Aristote , que de celui de S. Augustin. Mais comme il pensoit à ce qu'il devoit dire , on vint l'avertir que Madame la Maréchale de.... & Madame la Marquise de le demandoient. Et ainsi en nous quittant à la hâte : J'en parlerai , dit-il , à nos Peres. Ils y trouveront bien quelque réponse. Nous en avons ici de bien subtils. Nous l'entendîmes bien ; & quand je fus seul avec mon ami , je lui témoignai être étonné du renver-

fement

DES PÉCHÉS D'IGNORANCE. 241
sement que cette doctrine apportoit
dans la morale. A quoi il me répon-
dit : Qu'il étoit bien étonné de mon
étonnement. Ne sçavez-vous donc
pas encore que leurs excès sont
beaucoup plus grands dans la mo-
rale que dans les autres matieres ?
Il m'en donna d'étranges exemples,
& remit le reste à une autre fois.
J'espère que ce que j'en apprendrai
fera le sujet de notre premier entre-
tien. Je suis, &c.

NOTE I.

SUR LA IV. LETTRE.

*De la doctrine des Jésuites touchant
les bonnes pensées toujours présen-
tes, condamnée par la Sorbonne &
par la Faculté de Louvain.*

CE n'est pas seulement Montalte &
les défenseurs de Jansénius qui con-
damnent la doctrine des Jésuites tou-
chant les bonnes pensées qu'ils préten-
dent qu'on a toujours en péchant. Toute
la Sorbonne l'a condamnée autrefois dans
Tome I. L

le P. Bauni par une censure très-rigoureuse & faite avec une entière liberté. Car ce Pere ayant avancé dans l'endroit cité par Montalte, qu'une *action ne peut être imputée à péché ; si Dieu ne nous donne, avant que de la commettre, la connoissance du mal qui y est, & une inspiration qui nous excite à l'éviter ;* tous les Docteurs, le premier Août 1641, jugerent que cette proposition étoit fautive, & qu'elle ouvroit la porte à trouver des excuses dans les péchés.

Les illustres curés de Paris & de Rouen, qui se sont acquis une gloire immortelle par le zele qu'ils ont fait paroître contre la morale relâchée, en examinant les livres des casuistes, & faisant des extraits de leurs plus dangereuses propositions, s'appliquent particulièrement dans la Préface qui est à la tête de leurs extraits, à combattre cette doctrine, & ils en demandent la censure aux évêques.

Et depuis peu la Faculté de Louvain (le 4 Mai 1657) a condamné la même doctrine de Bauni en ces termes : *Cette doctrine est contre les principes communs de la théologie chrétienne, & excuse un nombre infini de péchés, même des plus énormes, à la ruine des âmes.*

Enfin les évêques de France, sur-tout M. l'Archevêque de Sens, & Messieurs les grands vicaires de Paris, déclarent

dans leurs censures de l'*Apologie des Casuistes*, que cette doctrine est erronnée & manifestement opposée à l'Écriture & aux Peres.

Voilà comme on traite présentement même cette opinion que les Jésuites voudroient bien nous donner pour une opinion commune & autorisée, & que l'on peut justement appeller le fondement de la doctrine de Molina. Elle est combattue par les plus illustres & les plus sçavans curés de l'Europe, censurée par les plus célèbres facultés, & condamnée par les plus grands évêques, sans que personne s'y oppose. Je devrois ici en faire voir la fausseté; mais comme Montalte a traité amplement cette matiere, je m'y arrêterai peu, & je me contenterai de faire quelques remarques sur ce sujet.

Je remarquerai donc en premier lieu, que lorsque les théologiens catholiques soutiennent que l'ignorance du droit naturel n'excuse pas de péché, ils ne disent pas pour cela que cette ignorance soit un péché, si elle n'en fait pas commettre. Car ce sont deux choses bien différentes de dire que cette ignorance soit par elle-même un péché, ce que personne ne dit de l'ignorance invincible, & de dire qu'elle n'excuse pas de péché ceux qu'elle y fait tomber. C'est pourquoi c'est une insigne calomnie que fait le dernier apologiste des casuistes, d'at-

tribuer à ceux qu'il appelle Jansénistes ce sentiment , *que l'ignorance invincible est un péché* : puisqu'il a dû apprendre le contraire de la seconde apologie de Jansénius * , où l'on détruit cette accusation d'une manière qui ne souffre point de réplique.

En second lieu , que selon le sentiment de Bauni , non seulement tout ce qui se fait par une ignorance invincible n'est pas péché , mais généralement tout ce qui se fait par ignorance ou vincible , ou invincible. Car cette attention de l'ame sur la malice de l'action , qu'il enseigne être nécessaire dans tous les péchés , exclut tout ignorance soit vincible soit invincible. Il n'y a donc , selon lui , aucun péché d'ignorance ; & il faut effacer de l'Ecriture toutes les prières que nous faisons à Dieu pour lui demander pardon de ces sortes de péchés.

En troisième lieu , que les théologiens ont trop épargné Bauni , en ne traitant son opinion que d'erreur. Car ils pouvoient avec raison la qualifier d'hérétique ; puisqu'il est de foi qu'il y a des péchés d'ignorance. L'Ecriture le marque expressément , & le concile de Diospolis l'a décidé , en obligeant Pélage d'abjurer cette proposition de Célestius : *Qu'on ne pouvoit attribuer à péché ce qu'on*

faisoit par oubli ou par ignorance ; parce qu'on n'agissoit pas volontairement , mais par nécessité. Et cela est confirmé par le consentement unanime de toute la tradition , à laquelle l'opinion de Bauni est si opposée , que je ne sçais si les Jésuites pourroient marquer un seul auteur qui l'ait enseignée , si ce n'est peut-être un anonyme dont parle Saint Bernard , & qu'il reprend fortement , en écrivant à Hugue de S. Victor.*

Je rapporterai ici l'endroit tout entier , afin que les Jésuites , & leur apologiste , apprennent de ce Saint quelle est leur erreur. « Je crois , dit-il , que nous ne devons pas nous arrêter beaucoup à réfuter la troisieme proposition , parce que la fausseté en est trop évidente. Il est cependant à craindre que si on ne répond , du-moins en peu de mots , à l'insensé selon sa folie , il ne la prenne pour une sagesse , & ne la répande plus hardiment parmi les insensés , & qu'ainsi il ne la pousse au-delà de toutes bornes. Nous réfuterons donc un mensonge évident par quelques témoignages évidens. Il prétend qu'on ne peut pécher par ignorance ; il faut donc qu'il ne prie jamais pour les péchés d'ignorance , & qu'au contraire , il se moque de la priere du Prophete qui dit : Sei-

* *Traité du Bapt. ch. 5.*

» neur , ne vous souvenez pas des pé-
» chés de ma jeunesse , ni de ceux que
» j'ai commis par ignorance. Et peut-être
» ose-t il reprendre Dieu même , d'exi-
» ger , comme il fait , une satisfaction
» pour ces sortes de péchés.

» Mais poursuit, saint Bernard , si l'i-
» gnorance n'est pas un péché , pour-
» quoi est-il dit dans l'Épître aux Hé-
» breux , que le grand Prêtre entroit seul
» tous les ans dans le second tabernacle
» avec le sang qu'il offroit pour ses pé-
» chés d'ignorance & pour ceux du
» peuple ? S'il n'y a point de péchés
» d'ignorance , Saul ne péchoit donc
» point en persécutant l'Eglise de Dieu ,
» puisqu'il le faisoit par ignorance &
» étant dans l'incrédulité. Non seule-
» ment il ne péchoit point , mais même
» il faisoit bien lorsqu'il étoit blasphé-
» mateur , persécuteur , plein de mena-
» ces , qu'il ne respiroit que le sang des
» disciples du Seigneur. Car si d'un côté
» l'ignorance l'exemtoit de péché , le ze-
» le qu'il faisoit paroître pour la tradition
» de ses peres , le rendoit de l'autre di-
» gne de récompense. Il devoit donc di-
» re , *j'ai été récompensé* , & non pas , *j'ai*
» *obtenu miséricorde*. Eucore une fois , si
» l'on ne peche jamais par ignorance ,
» pourquoi blâmons-nous ceux qui ont
» fait mourir les Apôtres ; puisque non
» seulement ils ignoroient qu'ils faisoient

» un mal, mais qu'ils croyoient même
 » faire un bien ? C'étoit aussi en vain que
 » Jésus-Christ prioit sur la croix pour
 » ses bourreaux ; car ne sçachant pas ce
 » qu'ils faisoient, ainsi qu'il le témoigne
 » lui même, ils ne péchoient point. Di-
 » rons-nous qu'ils le sçavoient ? Mais est-
 » il permis de soupçonner Jésus-Christ
 » de mensonge, lorsqu'il dit si clairement
 » qu'ils ne le sçavoient pas ? quand mê-
 » me quelqu'un voudroit en soupçonner
 » l'Apôtre, & croire que parce qu'il étoit
 » homme, & qu'il avoit beaucoup d'af-
 » fection pour ceux de sa nation, il a pu
 » mentir lorsqu'il a dit d'eux, que s'ils
 » eussent connu le Dieu de gloire, ils ne
 » l'eussent jamais crucifié. Tout cela ne
 » suffit-il pas pour montrer en quelles pro-
 » fondes ténèbres d'ignorance est celui qui
 » ne sçait pas qu'on peut quelquefois pé-
 » cher par ignorance ? » Jusqu'ici ce sont
 les propres paroles de S. Bernard, qui
 dans ce passage ne détruit pas seulement
 l'erreur des Jésuites par son autorité, mais
 encore par des preuves certaines tirées
 de l'Ecriture.

NOTE II.

*Réfutation de la vaine imagination
des pensées non apperçues.*

IL semble que l'apologiste des casuistes ait résolu de surpasser tous les autres Jésuites en extravagance, comme il les a surpassés en calomnies. Car quelque absurde que soit l'opinion de Bauni touchant la nécessité des bonnes pensées pour pécher, non seulement il entreprend de la défendre, mais la manière dont il le fait est encore plus absurde. Pressé par l'exemple d'une infinité d'impies qui ne ressentent aucun de ces remords de conscience, & qui commettent plusieurs actions criminelles sans croire qu'elles le soient, il n'a point trouvé de meilleure réponse, que de dire que ces sortes de gens ont, à la vérité, ces inspirations divines, ces remords, ces bons desirs dans lesquels les Jésuites pour la plupart font consister la grace suffisante : mais qu'ils n'y font point d'attention & qu'ils ne s'en apperçoivent pas. « J'aime » mieux croire, dit-il, * qu'ils en ont » encore, mais qu'ils ne font point de » réflexion sur les lumières qu'ils ont de » la raison & sur les graces suffisantes

* Pag. 36.

» que Dieu leur donne , lors même qu'ils
 » se laissent emporter à leurs débauches
 » & à leurs blasphèmes. Si les actions ,
 » ajoute-t-il , qui sont matérielles & qui
 » se font par les organes du corps , écha-
 » pent souvent à notre connoissance , que
 » faut il juger des actions de l'entende-
 » ment & de la volonté , qui sont deux
 » puissances élevées au-dessus de la ma-
 » tière , & purement spirituelles ? Ne
 » devons-nous pas croire que nous en
 » produisons plusieurs dont nous ne nous
 » appercevons point ? »

Il n'est pas besoin de s'arrêter beau-
 coup à combattre ce faux système. Il suffit,
 pour le mépriser , de sçavoir que toute
 pensée renferme nécessairement une con-
 noissance d'elle-même & un sentiment
 intérieur qu'on pense. C'est ce qui fait
 parler ainsi Bellarmin * en réfutant cette
 impertinence : « Il y a des gens qui di-
 » sent que Dieu frappe continuellement
 » à la porte du cœur , & qu'il appelle
 » les pécheurs , mais qu'étant occupés à
 » d'autres choses , ils ne s'apperçoivent
 » pas que Dieu les appelle : ce qui est
 » évidemment contraire à l'expérience.
 » Car puisque cette vocation & ce mou-
 » vement de Dieu qui frappe à la porte
 » de notre cœur , qui nous attire & qui
 » nous excite , est une action de notre
 » ame , quoiqu'elle ne soit pas libre , n'é-

* *De grat. & lib. arb.* l. 2. c. 6.

» tant autre chose qu'une bonne pensée
 » & un bon désir que Dieu nous donne
 » tout d'un coup : comment se peut-il faire
 » que nous ne la sentions pas en nous,
 » puisque non seulement elle est en nous,
 » mais qu'elle vient aussi de nous ? De
 » plus si nous avons toujours cette grace
 » prévenante , nous aurions toujours de
 » bonnes pensées & de bons désirs. »

Mais quelque chimérique que soit cette fiction, je soutiens qu'elle ne sert de rien pour excuser Bauni, ni même pour établir cette grace suffisante que quelques-uns veulent que nous ayons toujours en péchant. Elle n'excuse point Bauni : car ce casuiste ne se contente pas de quelque pensée imperceptible : il veut que l'ame y *fassé attention*, ou pour me servir de ses termes, qu'elle y *fassé réflexion*. « Une action, dit il, * n'est point impu-
 » tée à blâme, si elle n'est volontaire ; &
 » pour être telle, il faut qu'elle procède
 » d'homme qui voye, qui sçache & qui
 » pénétre ce qu'il y a de bien & de mal
 » en elle. Quand la volonté, à la
 » volée & sans discussion, se porte à vou-
 » loir ou abhorrer quelque chose avant
 » que l'entendement ait pu voir s'il y a
 » du mal à la vouloir ou à la fuir.
 » telle action n'est ni bonne ni mauvaise,
 » d'autant qu'avant cette perquisition,

* *Somme des péchés* ch. 39. p. 906. édit. 6.

» cette vue, & réflexion de l'esprit. . . .
 » l'action avec laquelle on la fait n'est pas
 » volontaire. »

Elle n'excuse pas davantage le Docteur le Moine, qui veut que toutes ces choses se passent dans l'ame avant qu'une action puisse être imputée à péché : premièrement que Dieu donne quelque goût pour le précepte, qu'ensuite il s'élève un mouvement rebelle de la concupiscence, & enfin que l'homme soit averti de sa foiblesse, & touché de la pensée & du désir de prier. « 1. D'une part, dit-il, » Dieu répand dans l'ame quelque amour » qui la penche vers la chose commandée; » & de l'autre part la concupiscence rebelle la sollicite au contraire. 2. Dieu » lui inspire la connoissance de sa foiblesse. 3. Dieu lui inspire la connoissance » du médecin qui la doit guérir. 4. Dieu » lui inspire le désir de le prier & d'implorer son secours. » M. le Moine, auteur de ce bel enchaînement, ne dira jamais lui-même que tout cela se puisse faire sans attention.

Mais ces pensées non apperçues sont encore bien moins d'usage par rapport à la fin qui les a fait inventer. Les Jésuites n'y ont eu recours que pour soutenir que la grace suffisante & actuelle ne manque à personne. Car comme cette grace ne peut consister que dans quelque acte de l'entendement & de la vo-

lonté, on ne peut pas dire que personne l'ait, s'il n'a quelque pensée & quelque amour du bien. Mais comme il se trouve une infinité de gens, qui, quand ils péchent, ne font aucune attention à ces inspirations divines & à ces avertissements ; les Jésuites, plutôt que d'abandonner une opinion si insensée, ont été contraints d'inventer ces pensées secrètes & non apperçues, & de faire consister dans ces mêmes pensées la grace suffisante.

Mais en se tirant d'un mauvais pas, ils s'engagent imprudemment dans un autre encore plus fâcheux. Car qui ne voit pas combien il est ridicule de dire qu'une pensée dont je ne m'apperçois point, soit suffisante pour me faire éviter le péché ? On pourroit dire tout de même qu'on auroit suffisamment averti une personne de quelque danger, quoiqu'on ne l'en eût avertie que pendant qu'elle dormoit bien fort, & qu'elle n'en entendoit rien. Car cette pensée dont je ne m'apperçois pas, est tout-à-fait semblable à une voix que je n'entends point. Sont-ce donc là ces moyens que les Jésuites nous donnent pour nous sauver, & qu'ils nous font tant valoir ? Sont-ce là ces secours qu'ils se plaignent avec tant de clameurs qu'on a cruellement ôtés aux pécheurs ?

Que tous ceux qui se laissent abuser

par ce grand nom de grace suffisante, apprennent une fois ce que c'est, & qu'ils reconnoissent enfin l'inutilité & la tromperie de ce beau présent des Molinistes. Ils s'imaginent que les Molinistes leur promettent merveilles, quand ils les assurent que par leur moyen ils ont toujours une grace suffisante toute prête. Mais qu'ils les pressent & qu'ils leur disent qu'ils ne sentent point ces inspirations divines toutes les fois qu'ils péchent; alors les Jésuites leur répondront, qu'il est vrai qu'ils ont eu ces inspirations, mais qu'ils ne s'en sont pas apperçus : & cependant elles sont inutiles, si on ne s'en apperçoit pas.

Mais que les Jésuites distribuent aussi hardiment & aussi libéralement qu'ils voudront ces pensées non apperçues, je ne m'y oppose point; je dis seulement qu'elles ne suffisent pas pour faire le bien, en sorte qu'on n'ait besoin d'aucun autre secours. Car personne ne surmonte effectivement une tentation sans avoir la volonté & la pensée de la surmonter. Or celui qui n'a pas cette pensée, & qui ne l'a pas de manière qu'il la sente & qu'il s'en apperçoive, qu'il ait tant qu'il voudra de ces pensées non apperçues, il ne sçauroit avec cela vaincre la tentation, ni faire le bien.

Ainsi les auteurs de ces pensées occultes, quand même ils prouveroient

qu'il y en a de telles , ne touchent point le nœud de la difficulté , & ne donnent aucune atteinte à la doctrine des disciples de saint Augustin , qui n'attaquent point ces sortes de pensées , ne se mettant pas en peine qu'elles soient ou ne soient pas dans l'ame ; mais qui combattent seulement les pensées expressees & dont nous avons un sentiment intérieur , & qui prouvent par l'autorité de l'Ecriture & des Peres , par l'expérience & le témoignage de la propre conscience d'un chacun , qu'on ne les a pas toutes les fois que l'on pèche.

Au reste les Jésuites se trompent beaucoup , quand ils se vantent d'avoir remédié par là aux murmures de ceux qui se plaignent de ce que la grace leur manque. Ils leur fournissent plutôt de nouveaux sujets de plaintes. Car croyant sur la parole des Molinistes que toutes les fois qu'on leur fait un commandement , la grace leur est due de droit , ils accuseront Dieu d'injustice à leur égard , de ce qu'il leur paye une grace qu'il leur doit , d'une manière qu'ils ne peuvent s'en appercevoir. Mais dans quels scrupules cette doctrine ne jettera-t-elle pas les ames pieuses , par la crainte qu'elles auront de n'avoir pas répondu à ces pensées non apperçues ? Ainsi une opinion fautive est toujours mal concertée , & défectueuse de tous côtés. Elle est incom-

mode & onéreuse aux justes, odieuse aux pécheurs, & tout-à fait inutile pour justifier la conduite de Dieu, & empêcher les hommes de tomber dans la paresse. Avant que de finir, je remarquerai encore ici en passant, que l'apologiste parle en vrai Pélagien, lorsqu'il dit sans détour ce qu'on lit page 37. *Mais quand les casuistes, dit-il, accorderoient aux Jansénistes que ces pécheurs parfaits & accomplis n'ont point de remords en péchant, il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils n'ayent point de connoissance du péché qu'ils commettent, & qu'ils n'ayent pas de graces suffisantes pour l'éviter.* Car ôtez les remords de conscience, que reste-t-il autre chose que la connoissance du péché? Et y faire consister la grace suffisante, n'est-ce pas renouveler ouvertement l'hérésie de Pélage, dont le dogme capital est, *Que la loi & la connoissance du péché suffisent pour éviter le mal, sans qu'il soit nécessaire d'une grace véritable & intérieure de la volonté?* Je pourrois ajouter sur ces remords que l'apologiste avoue qu'on n'a pas toujours, qu'il les fait consister, quand on les a, dans de certains mouvemens de crainte, & qu'il donne ces mouvemens pour la grace véritable qui fait accomplir les préceptes & éviter le péché: ce que S. Augustin & les autres docteurs de la grace ont cent fois rejeté & condamné de Pélagianisme.

NOTES PRÉLIMINAIRES

*Sur les Lettres suivantes qui
concernent la Morale.*

NOTE PREMIERE.

Quel est le dessein de ces Notes.

MONTALTE commence dans la cinquième lettre à expliquer toute la morale des Jésuites en la prenant dans son principe & dans la source de toute sa corruption, qui est la doctrine de la probabilité. Mais comme entre les passages qu'il rapporte de leurs auteurs, il y en a qu'ils prétendent qu'il a falsifiés, & d'autres qu'ils entreprennent de justifier, il ne sera pas inutile de prévenir ici les lecteurs contre toutes leurs vaines chicanes, & de détruire par avance toutes les fausses raisons qu'ils apportent pour leur défense, afin de mettre par là la bonne foi de Montalte & la pureté de sa doctrine à couvert de tout reproche. C'est le dessein que je me suis proposé dans ces notes. Mais afin de ne pas perdre inutilement le tems à réfuter en particulier tous les sophismes, & à répondre à toutes leurs plaintes : je les ai rapportées à de certains chefs généraux, sous lesquels j'ai renfermé tout ce qu'il y a de considérable.

NOTE II.

Premiere plainte des Jésuites.

Que Montalte leur fait les mêmes reproches que les hérétiques font à l'Eglise.

LEs Jésuites voulant repousser toutes les accusations de Montalte par une exception générale qui empêchât qu'on ne lui donnât aucune créance, ils prétendent qu'il ne reproche à leurs auteurs que ce que les ministres Calvinistes, & particulièrement du Moulin, ont coutume de reprocher à l'Eglise catholique. Sur ce fondement ils le traitent ouvertement d'hérétique & de fauteur d'hérétiques; qui en attaquant les casuistes veut en effet attaquer la véritable doctrine de l'Eglise. Ils sont si satisfaits de cette réponse qu'ils la répètent sans cesse, & en fatiguent les lecteurs dans tous leurs écrits. C'est donc avec raison* que je commence par là à répondre à leurs plaintes. Il faut empêcher en réfutant celle-ci qu'on ne soupçonne l'Eglise catholique d'enseigner une doctrine aussi corrompue que l'est celle des Jésuites, & apprendre à tout le monde qu'elle n'a aucune part au relâchement de leur mo-

258 NOTES PRÉLIMINAIRES.

rale , ni Montalte aucune intelligence avec les hérétiques.

Mais pourquoi se donner la peine de réfuter sérieusement une absurdité si visible ? Les Jésuites esperent-ils pouvoir persuader à personne que Montalte a tiré de du Moulin ce qu'il rapporte des ca-
fuiſtes ? Ceux qu'il cite le plus souvent comme L'Ami , Bauny , Escobar , Cellot , Sirmond , n'ont-ils pas écrit depuis du Moulin ? Mais comment Montalte auroit-il trouvé toutes les maximes abominables des Jésuites dans du Moulin , où elles ne ſont pas ? Et pourquoi n'auroit-il pu les voir dans leurs livres , où il eſt ſi facile de les trouver ? Pour moi je ne veux , pour leur fermer la bouche que ce parallele même qu'ils ont fait des reproches de Montalte contre eux , & de ceux de du Moulin contre l'Eglise Romaine. Ils ſont ſi différens , qu'il ne faut que jeter la vue deſſus pour être convaincu que Montalte ne s'eſt pas plus ſervi de du Moulin en écrivant ſes lettres , que du Moulin s'eſt ſervi de Montalte en composant ſes livres.

Mais cette queſtion de fait eſt fort peu importante en elle-même , & tout-à-fait inutile pour la déciſion de notre diſpute. Car accordons aux Jésuites que Montalte leur reproche des erreurs que du Moulin attribue par un menſonge impie à toute l'Eglise : que ſ'enſuit-il de-là ?

Rien autre chose sinon que les casuistes deshonorent l'Eglise & scandalisent les hérétiques : que dans l'Eglise ils corrompent les enfans , & que hors de l'Eglise ils éloignent de son sein ceux qui en sont séparés : de sorte que cette sainte Mere peut avec justice leur adresser ces paroles d'un ancien Patriarche justement indigné contre la cruauté de ses enfans : * *Vous m'avez troublé & vous m'avez rendu odieux aux Cananéens & aux Phéréseens qui habitent cette terre.*

Cependant les Jésuites non-seulement ne sont point touchés de tant de sujets qu'ils fournissent aux hérétiques d'insulter les serviteurs du Dieu vivant ; mais ils prennent même avantage de ce scandale ; ils s'en glorifient , &c. comme si les reproches des hérétiques contre leurs maximes étoient des preuves aussi infailibles de leur vérité , que la décision d'un Concile œcuménique , ils en prennent occasion de décrier comme des hérétiques tous ceux qui les combattent. Et non-seulement ils veulent qu'on regarde les erreurs que les hérétiques ont relevées , comme autant de vérités certaines & hors d'atteinte ; mais ils veulent qu'on ait le même égard pour toutes les abominations des casuistes , que les hérétiques n'ont jamais reprochées à l'Eglise. Si ce moyen suffit pour les mettre à

* Gen. 34. 30.

260 NOTES PRÉLIMINAIRES.

couvert, j'avoue qu'ils n'ont plus rien à craindre, & qu'ils peuvent renverser la morale chrétienne, sans que personne ose s'y opposer; car ils auront toujours cette défense toute prête contre ceux qui voudroient leur résister : *Qu'il n'y a que les hérétiques qui aient accoutumé de reprendre & de blâmer la doctrine des casuistes.*

Mais ils devroient avoir appris de S. Augustin, que les hérétiques sont à la vérité semblables aux chiens qui lècheient les plaies de Lazare, parce qu'à leur exemple ils s'attachent aux plaies de l'Eglise pour en faire le sujet de leurs médisances, & qu'en cela ils sont injustes & impies de vouloir déshonorer la mere à cause des crimes de ses enfans, & de publier que tout le corps est infecté, parce qu'il y a quelques-uns de ses membres qui le sont : mais que néanmoins, comme les chiens ne laissent pas de lécher de véritables plaies, les hérétiques aussi ne laissent pas de reprendre quelquefois de véritables désordres.

C'est pourquoi l'Eglise repousse les médisances des hérétiques, non en soutenant, mais en condamnant elle-même les choses qu'ils blâment, & en témoignant publiquement qu'elle ne les approuve pas non plus qu'eux, mais qu'au contraire elle les déteste encore davantage & beaucoup plus sincèrement qu'eux. C'est ainsi que le même S. Au-

MONTALTE ACCUSÉ D'HÉR. 261

gustin réfute les Manichéens qui rejetoient sur toute l'Eglise les désordres de quelques particuliers. Il condamne & fait voir que l'Eglise condamnoit ces désordres encore plus fortement que ne faisoient ces hérétiques.

» Ne m'objectez point , dit-il , * qu'il
» y a des gens qui font profession d'être
» chrétiens & qui en ignorent les de-
» voirs , ou qui ne les remplissent pas.
» Ne m'opposez point cette foule d'igno-
» rans qui sont superstitieux dans la re-
» ligion même , ou tellement abandon-
» nés à leurs passions , qu'ils oublient tout
» ce qu'ils ont promis à Dieu. Je sçais
» qu'il y en a plusieurs qui rendent un
» culte superstitieux aux tombeaux &
» aux images , & qui faisant des festins
» dans les cimetières s'ensevelissent eux-
» mêmes tout vivans sur les sépulcres
» des morts , & prétendent que ces ex-
» cès sont autant d'actions de piété. Je
» n'ignore pas qu'il y en a beaucoup qui
» ont renoncé de bouche au monde , &
» qui se réjouissent néanmoins de se voir
» accablés de ses grandeurs. Mais cessez
» de parler mal de l'Eglise ; ne calom-
» niez point la mere à cause des mœurs
» de ses méchans enfans , puisqu'elle les
» condamne comme vous , & qu'elle
» s'applique continuellement à les ré-
» former.

* *De Morib. Eccl.*

262 NOTES PRÉLIMINAIRES.

Montalte ne fait que suivre dans ses lettres cet exemple de S. Augustin. Il y parle des relâchemens d'une Société particuliere de l'Eglise. Mais il en parle, non comme un hérétique, mais comme tous les catholiques doivent parler de pareils désordres, lorsque les hérétiques les veulent faire retomber sur toute l'Eglise, quoiqu'elle les ait réprimés dans tous les tems par les canons de ses conciles, qu'elle les ait combattus par ses écrits & par la voix de ses Peres, & qu'elle les condamne encore tous les jours par la vie sainte de quelques-uns de ses enfans, & par les sentimens de piété qui sont imprimés dans le cœur de tous les autres.

Car pourquoi tous, jusqu'au simple peuple, ont-ils témoigné tant d'horreur pour les opinions des casuistes, dès qu'on les leur a fait connoître ? Pourquoi ces opinions leur ont-elles rendu les Jésuites plus odieux que tout ce que leurs ennemis avoient pu dire jusqu'ici contre eux ; sinon parce qu'elles renversent les principes de vertu que la religion a gravés dans l'ame des plus simples même d'entre les fideles ? Les Jésuites n'ignorent pas eux-mêmes le tort que les lettres de Montalte ont fait à la réputation de leur Société : & ils s'en plaignent amèrement par leur dernier apologiste, & sur-tout de ce que tout le monde les a abandonnés en cette rencontre.

„ * Je ne doute point , dit-il , que les
 „ banniffemens & les martyres même
 „ n'ayent été moins fâcheux & plus aifés
 „ à fupporter que l'abandonnement que
 „ cette Société s'eft vue contrainte de
 „ fouffrir parmi ces railleries ; car dans
 „ les éloignemens ces Peres étoient ac-
 „ cueillis avec honneur dans les provin-
 „ ces qui les recevoient , au-lieu qu'en
 „ cette rencontre quelque contenance
 „ qu'ils tiennent , on les traite mal. S'ils
 „ fe taifent , leur f Silence fe tourne en rifée ;
 „ & s'ils répondent , on dit qu'ils recom-
 „ mandent la patience aux autres &
 „ qu'eux-mêmes ne fauroient diffimuler
 „ une gaufferie. Aveugles malheureux !
 de ne pas reconnoître que ce changement
 qui leur eft fi fenfible , ne vient que de la
 corruption de leur morale , que tout le
 monde ne peut regarder qu'avec exéc-
 ration.

Or cette indignation univerfelle que
 les fideles font paroître contre les maxi-
 mes relâchées des casuiftes , fuffit feule
 pour confondre les Jéfuites , qui pour
 les juftifier , ofent les attribuer en quel-
 que forte à toute l'Eglife , en prétendant
 qu'on ne peut les attaquer fans attaquer
 fa doctrine : comme elle fuffiroit pour
 repouffer les médifances des hérétiques ,
 s'il s'en trouvoit quelqu'un qui ofât ouver-
 tement les lui attribuer.

SOULEV. CONTRE LES CAS. 265

mes propositions de Bauni. Et sa censure, que la faveur des Jésuites avoit fait supprimer pendant long-tems, vient d'être imprimée à Cologne parmi les autres censures que l'on a faites contre eux.

La Faculté de Louvain n'a pas moins signalé son zele dans cette occasion. Car à la priere de M. l'archevêque de Malines & de M. l'évêque de Gand, ces deux illustres lumieres de l'Eglise de Flandre, elle a aussi condamné en général ou en particulier presque toutes les opinions des casuistes que Montalte combat dans ses lettres.

Mais rien n'a plus éclaté que le procès que les curés de Paris & de Rouen ont soutenu contre les Jésuites pour la défense de la morale chrétienne, & l'intervention d'une bonne partie des curés du royaume de France, qui se sont joints à ceux de ces deux villes, pour demander tous ensemble à leurs évêques la condamnation de la morale des casuistes.

Enfin la dernière assemblée du clergé que les Jésuites croyoient être entièrement à eux, leur a seulement fait la grace de taire leur nom : mais elle a condamné dans les termes les plus forts toutes les opinions nouvelles que nous combattons ici. Et si elle n'a pas prononcé un jugement solennel sur chaque proposition en particulier, ce n'a été, comme elle en a averti elle-même, que faute de tems,

Tome I.

M

266 NOTES PRÉLIMINAIRES.

& non pas manque de bonne volonté. La première suppléera à ce que celle-là n'a pu faire. Et cependant les évêques ont fait chacun dans leurs diocèses des censures très rigoureuses de l'*apologie des casuistes*, où toutes ces opinions sont ramassées. On peut voir un recueil de leurs censures dans le livre que je viens d'indiquer.

Ainsi il ne manque plus, pour exterminer entièrement cette contagion, que l'autorité du Pape & celle d'un concile général, qui ne semble pas même nécessaire pour des erreurs que toute l'Eglise rejette, comme elle fait celles ci, par un consentement si unanime. Que les Jésuites, par leur crédit, retardent donc tant qu'ils voudront leur condamnation à Rome *; cela n'empêchera pas que les Théologiens catholiques ne combattent & de vive voix & dans leurs écrits cette peste qui se glisse dans l'Eglise, sans se mettre en peine des reproches qu'on leur fait, qu'ils reprennent des choses que les hérétiques ont reprises avant eux. Ils savent au contraire que la marque la plus certaine que des catholiques puissent donner de la pureté de leur foi, c'est de poursuivre l'erreur, quelque part qu'elle se trouve, & de ne point fomentier par

* L'*apologie des casuistes* y fut condamnée depuis, le 21 Août 1659.

une lâche dissimulation les maux qu'ils voient se former même dans les membres de l'Eglise. C'est le propre des hérétiques de défendre avec opiniâtreté les erreurs de ceux de leur parti. Il n'appartient qu'aux catholiques de condamner l'erreur jusques dans leurs freres. L'Eglise est le temple de la vérité, & non une société de méchans. Elle n'est pas moins déshonorée par les injures qu'elle reçoit de ses enfans, que par les outrages que lui font ses ennemis. « La colombe, » dit saint Augustin, gémit parmi les » étrangers. Elle gémit, & parmi ceux » qui lui dressent des embûches au de- » dans, & parmi ceux qui aboient con- » tre elle au-dehors.

Mais quand les catholiques reprennent dans quelques membres de ce divin corps, les mêmes désordres que les hérétiques y reprennent, ils font tous à la vérité la même chose, mais ils ont une fin bien différente. Les hérétiques veulent faire retomber sur la mere les déréglemens de ses enfans; & les catholiques au contraire veulent empêcher qu'on ne les lui attribue: ceux-là ont dessein de découvrir l'ignominie de Jacob, & de souiller le sanctuaire du Seigneur: & ceux-ci aiment la beauté de la maison de Dieu, & ne cherchent qu'à purifier son sanctuaire: ceux-là font tous leurs efforts pour prouver par les vices des catholiques, que

268 NOTES PRÉLIMINAIRES.

Dieu s'est retiré de l'Eglise : & ceux-ci prouvent en effet que Dieu l'assiste toujours , parce qu'il n'y a qu'elle seule qui déteste toutes les erreurs & tous les crimes.

C'est donc une plainte ridicule aux Jésuites de répéter sans cesse , comme ils font , qu'on leur reproche les mêmes choses que les hérétiques reprochent à l'Eglise ; puisque ce sont ces reproches mêmes des hérétiques qui ont obligé les catholiques à s'élever avec plus de force contre leurs relâchemens. Il a fallu les empêcher d'attribuer à cette Vierge sans tache , comme l'appelle l'Apôtre , une morale si corrompue , & assurer l'honneur de tout le corps aux dépens de celui d'une Société particulière. Ce n'est cependant que par une fausse délicatesse que les Jésuites croient que leur Société est déshonorée , parce qu'on a découvert leurs sentimens. Car il n'y a de véritable déshonneur qu'à favoriser le crime & à appuyer l'erreur. Il y a au contraire de la gloire à renoncer à de mauvaises opinions dont on s'est laissé prévenir. Et il ne dépend présentement que des Jésuites de se procurer cette gloire. C'est ce que Montalte souhaite qu'ils fassent : c'est à quoi il veut les porter tantôt en tournant leurs opinions en ridicule , tantôt en les combattant fortement ; & il n'a en vue dans ces diffé-

rens moyens qu'il emploie pour leur faire connoître la vérité, que leur utilité seule & celle de l'Eglise. En défendant sa doctrine il a pris garde de bleſſer ſon unité. En découvrant plufieurs héréfies dans les Jéfuites, il a évité de les appeller jamais hérétiques. Il leur a laiffé cette conduite emportée; & il n'a pas imité leur impudence, qui leur fait traiter inſolamment d'hérétiques dans leurs écrits tous ceux qu'ils trouvent oppoſés à leur Société, quelque ſoumis qu'ils ſoient d'ailleurs à l'Eglise. J'imiterai moi-même dans ces notes la modération de Montalte. Je combattrai plufieurs héréfies des Jéfuites, mais je ne les appellerai jamais hérétiques, ne les regardant pas effectivement comme tels. Je ſçais que tous tant que nous ſommes de particuliers, nous devons ſouffrir les méchans tant que l'Eglise les tolere, c'eſt à eux à voir ſ'ils ſont de l'Eglise, & à ſ'examiner ſur ces paroles de ſaint Auguſtin * : « Les » ennemis de la charité chrétienne, ſoit » qu'ils ſoient ouvertement hors de l'Egli- » ſe, ſoit qu'ils paroiffent être dedans, ſont » de faux chrétiens & des ante-Chriſts. »

* L. 3. de Bapt. cont. Don.

NOTE III.

Réfutation de la seconde plainte des Jésuites, qu'on leur attribue ce qu'ils ont pris des autres casuistes.

LA seconde plainte des Jésuites, c'est qu'on leur attribue ce qu'ils ont pris des autres casuistes. Mais il est aisé de leur répondre, qu'à la vérité on est plus digne de louange quand on fait le bien sans avoir de compagnon, mais qu'on n'est pas plus excusable pour avoir des complices dans le crime. Il suffit que les Jésuites aient enseigné ce qu'on assure qu'ils ont enseigné, afin qu'on ait droit de le leur attribuer. Montalte n'étoit point obligé de chercher de tous côtés tous les livres impertinens qu'ils voudroient qu'il eût lu, & encore moins de les examiner, afin de voir si d'autres que les Jésuites n'étoient point coupables des excès qu'il leur reproche. Non-seulement celui qui a inventé une opinion; mais quelquefois celui même qui l'a soutenue avec plus d'autorité & d'opiniâtreté, en est appelé l'auteur : c'est dans ce sens que Donat est appelé le chef des Donatistes, quoiqu'il ne soit point l'auteur de ce schisme. Or on peut

REPROCHES FAITS AUX JES. 271

dire avec justice que dans ce même sens les Jésuites sont auteurs des divers relâchemens qu'ils ont tirés des autres casuistes : car n'est-ce pas eux qui les répandent par-tout ? N'est-ce pas leur Société qui est dispersée par toute la terre, qui tâche de les insinuer dans l'esprit de tout le monde ? D'autres sont tombés dans l'erreur ; mais leur erreur ne fait tort qu'à eux-mêmes, ou tout au plus à un petit nombre de personnes : mais les Jésuites en font à toute l'Eglise, qu'ils corrompent de toutes parts par leurs nouveautés. Sans eux ces maximes seroient demeurées cachées dans les bibliothèques ; elles n'auroient été connues que de certaines gens qui consultent ces livres, & n'auroient presque porté de préjudice à personne : ce sont eux qui les ont publiées sur les toits, qui les ont portées dans les cours des Princes, dans les familles des particuliers, & dans les tribunaux des Magistrats.

NOTE IV.

*Réfutation de la troisieme plainte ;
qu'on supprime les noms des au-
teurs que les Jésuites citent en fa-
veur de leurs opinions.*

S. Thomas falsifié par les Jésuites.

LA troisieme plainte que font les Jésuites, c'est que Montalte a omis en plusieurs endroits de rapporter les noms de divers auteurs que les caluistes ont coutume de citer en faveur de leurs opinions, & que par-là il a voulu les faire passer pour des opinions peu autorisées. Je réponds qu'il est vrai qu'il a souvent supprimé ces noms ; mais que les opinions qu'il rapporte dans ses Lettres sont si corrompues, que quiconque les approuve, fait plus connoître le dérèglement de son esprit, qu'il ne leur donne de poids par son témoignage : & qu'ainsi Montalte en retranchant de ses Lettres tous ces noms barbares, n'a fait aucun tort aux Jésuites, & a fait plaisir aux lecteurs de leur épargner la peine de lire tant de citations inutiles & ennuyeuses.

Il a eu encore une raison plus forte d'en user ainsi. C'est qu'il avoit remarqué peu d'exactitude & de fidélité dans

les citations des Jésuites. Ainsi il y auroit eu de l'injustice à croire sur leur parole, que les auteurs qu'ils citent en faveur de tant d'opinions détestables, les soutinssent en effet. Il auroit donc fallu vérifier toutes ces citations, & après cet examen justifier ceux à qui ils imputoient des erreurs qu'ils ne soutenoient point, & leur abandonner les autres. Mais quelle longueur ! quel ennui ! & combien ces discussions étoient-elles contraires au style concis, au tour vif & agréable que demande le genre d'écrire qu'il avoit choisi ! Quoi ! on voudroit que Montalte eût perdu le tems à rechercher quel est le sens d'un Sancius, d'un Diana, & de cent autres écrivains de ce caractère ! Que tous ces gens-là pensent ce qu'ils voudront, cela n'importoit en rien à Montalte. Une opinion n'en étoit pas moins mauvaise pour être la leur. S'ils la soutiennent effectivement, il leur a épargné, en ne les citant point, la confusion qu'ils méritoient. Et s'ils ne la soutiennent pas, il ne leur a pas fait de tort.

Mais *ce bon secrétaire*, dit le P. Annat *, *laisse même saint Thomas, pour éviter la honte que les Jansénistes eussent eue de bouffonner sur une doctrine qu'un si grand & si saint docteur avoit appuyée. Si cela est, mon Pere,*

* Dans son livre de la bonne foi des Jansénistes ; pag. 13, & 20.

274 NOTES PRÉLIMINAIRES.

vous avez raison de vous plaindre, & d'accuser Montalte de mauvaise foi. Mais en quel endroit, je vous prie, a-t-il commis ce crime ? Dans les passages, dites-vous, qu'il rapporte de Lessius & de Sanchez. Voyons donc ces passages. Mais j'apprehende beaucoup que le P. Annat, quelque rusé qu'il soit, ne s'engage ici dans un examen d'où il ne sortira pas avec honneur. Car les noms seuls de ces deux casuistes ne me font rien augurer de bon.

Voici les paroles de Lessius : « Si on ne
 » regarde que le droit naturel, on n'est
 » pas obligé à restituer ce qu'on a reçu
 » pour avoir commis une chose crimi-
 » nelle, lorsqu'on a fait l'action, soit que
 » cette action soit contre la justice, ou
 » non. C'est ce que j'inferé de saint
 » Thomas (2. 2. q. 32. art. 7. *in corp.* &
 » q. 62. art. 5. *ad 2.*) qui enseigne qu'on
 » peut retenir ce qu'on a reçu pour une
 » mauvaise action : & il ne distingue point
 » si cette action est contre la justice ou
 » non. » Montalte en rapportant cet en-
 droit de Lessius, a omis cette autorité de
 S. Thomas. On demande si en cela il a eu
 tort, ou s'il a eu raison. Pour le décider
 il n'y a qu'une chose à examiner, sçavoir
 si S. Thomas ne distingue pas ce que Les-
 sius assure qu'il ne distingue pas. S'il ne le
 distingue point, j'avoue que Montalte a
 eu tort de l'omettre, & que les Jésuites
 ont raison de se plaindre. Mais s'il le

distingue, il faut aussi que les Jésuites avouent que Montalte a eu trop d'indulgence pour eux de leur pardonner une imposture si manifeste ; que Lessius doit passer pour un faussaire , & le Pere Annat pour un mal-avisé , de se plaindre d'une chose dont il devoit avoir obligation à Montalte. Ecoutons donc saint Thomas (2. 2. q. 32. art. 7.) « On de-
 » mande , dit-il , si on peut faire l'au-
 » mône d'un bien mal acquis. Je réponds
 » qu'il faut distinguer trois sortes de
 » biens mal acquis. Il y en a qui sont dûs
 » à celui qui les possédoit autrefois , &
 » qui ne peuvent être retenus par ce-
 » lui qui les a acquis , comme sont ceux
 » qui proviennent de vol , de rapine &
 » d'usures ; & de ceux-là on n'en peut
 » pas faire l'aumône , mais on est obligé
 » de les restituer. Il y en a que celui qui
 » les a acquis , ne peut pas à la vérité
 » retenir , mais qui pourtant ne sont pas
 » dûs à celui qui les possédoit autrefois ,
 » parce que l'un les a reçus , & l'autre
 » les a donnés contre la justice , comme
 » sont ceux qui proviennent de simonie ;
 » & ceux-là on ne doit pas les restituer ,
 » mais les donner aux pauvres. Il y en a
 » enfin qui ne sont mal acquis que parce
 » qu'on les a acquis par des voies illicit-
 » es , comme est le gain honteux que
 » font les femmes débauchées. Et ceux-
 » là on peut les retenir , ou les distribuer
 » en aumônes.

276 NOTES PRÉLIMINAIRES.

Què dites-vous à cela , mon Pere ? Re-
procherez-vous encore à Montalte d'a-
voir supprimé cette citation de S. Tho-
mas ? Et ne reconnoîtrez-vous pas , après
cet exemple , que ce n'a pas été pour
nuire aux casuistes que Montalte a re-
tranché leurs citations , mais parce qu'il
n'auroit pu les rapporter sans être obligé
de justifier en même tems les auteurs à
qui ils imputent faussement ce qu'ils n'en-
seignent point ? Et comme cela ne se
pouvoit faire en peu de mots , il l'a voulu
réserver pour un tems plus favorable.

C'est par la même raison que rappor-
tant cet autre passage de Sanchès : *Vous
douterez peut-être si l'autorité d'un seul doc-
teur bon & sçavant rend une opinion proba-
ble , à quoi je réponds qu'oui ;* il a omis les
paroles suivantes que Sanchès ajoute :
Saint Thomas favorise mon opinion , quodl.
*3. art. 10 , où il dit que chacun peut embras-
ser l'opinion qu'il a reçue de son maître dans
ce qui regarde les mœurs.* Et ce sont ces
dernieres paroles que le P. Annat accuse
Montalte d'avoir supprimées de mauvaise
foi. Mais écoutons encore ce que saint
Thomas dit en cet endroit. « Je réponds ,
» dit il , que lorsque les Docteurs sont
» partagés en différentes opinions , on
» peut suivre indifféremment & sans au-
» cun péril les opinions opposées des
» théologiens sur les choses qui n'appar-
» tiennent point à la foi ni aux bonnes

» mœurs : car c'est en ce cas que doit
 » avoir lieu ce que dit l'Apôtre : *Que cha-*
 » *cun abonde en son sens.* Mais dans les cho-
 » ses qui appartiennent à la foi ou aux
 » bonnes mœurs , NUL N'EST EXCUSE'
 » S'IL SUIVIT UNE OPINION ERRO-
 » NE'E DE QUELQUE DOCTEUR :
 » CAR DANS CES CHOSES L'IGNO-
 » RANCE N'EST POINT UNE EXCUSE.
 On voit que saint Thomas nie expresse-
 ment ce que Sanchès lui fait dire. Quelle
 est donc la justice des plaintes du P. An-
 nat ? Les lecteurs admireront sans doute
 l'imprudence des Jésuites, qui s'attirent
 eux-mêmes par leurs plaintes ridicules
 de nouveaux reproches , comme s'ils n'a-
 voient pas été déjà assez maltraités. Mais
 peut-être n'admettront-ils pas ma con-
 descendance. Car pour ne leur laisser
 aucun sujet de se plaindre , j'ai restitué
 presque par-tout les citations que Mon-
 talte avoit retranchées. Mais je ne m'en
 rends pas garant : je sçais que lorsque les
 casuistes citent quelque auteur comme
 favorisant leurs opinions , ils donnent
 d'ordinaire à ses paroles un sens entière-
 ment éloigné de celui qu'elles ont vérita-
 blement.

NOTE V.

Des passages abrégés & composés.

LA quatrieme plainte des Jésuites, c'est que Montalte prend de certains termes qu'il choisit de différens endroits d'un même auteur, & que les rassemblant de plusieurs passages, il n'en compose qu'un seul : ce qui est, disent-ils, une infidélité manifeste.

J'avoue qu'ils auroient raison, si ces termes avoient un autre sens dans leur véritable place : mais s'ils n'en ont point d'autre, c'est ridiculement qu'ils se plaignent de Montalte. Etoit-il obligé de faire des extraits ennuyeux de toutes les propositions qu'il vouloit reprendre, & de remplir ses Lettres d'une rapsodie de choses inutiles qui en auroient ôté toute la grace ? La fidélité qu'il devoit aux Jésuites l'obligeoit seulement à ne leur imputer que ce qu'ils enseignent véritablement. Et c'est ce qu'il a fait avec une exactitude qui va jusqu'au scrupule. Il se devoit à lui-même & aux lecteurs le retranchement qu'il a fait de tout ce qui étoit inutile à son dessein. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que les Jésuites font ici un crime à Montalte d'une liberté qu'ils se sont donnée eux-mêmes à

son égard. Car au commencement de la plupart de leurs *impostures*, ils ne rapportent que le précis de sa doctrine, qu'ils tirent de différens endroits qu'ils abrègent : ce qu'ils font même toujours de mauvaise foi & d'une manière captieuse.

Cependant pour leur montrer avec quelle équité & quelle sincérité nous voulons agir avec eux, j'aurai loin de rapporter séparément & avec plus d'étendue dans mes notes, ces passages dont ils se plaignent que Montalte a composé ceux qu'on lit dans ses Lettres ; & j'espère faire connoître par-là à tout le monde que Montalte en les abrégeant, n'a point altéré la vérité, mais qu'il a seulement voulu donner plus d'agrément à ses Lettres.

NOTE VI.

Des circonstances omises.

LA cinquième plainte des Jésuites, C'est que Montalte a omis quelques circonstances & quelques restrictions qui peuvent adoucir leurs opinions & les rendre beaucoup moins dures qu'elles ne paroissent dans ses Lettres.

A quoi je réponds, que bien loin qu'on puisse blâmer Montalte d'avoir omis quelques circonstances, il mérite au contraire d'être loué d'avoir omis

280 NOTES PRÉLIMINAIRES.

celles qui étoient entièrement inutiles aux cas dont il s'agissoit. Il y en a même qui peuvent y avoir quelque rapport qu'on ne pourroit trouver mauvais qu'il eût omises , pourvu qu'il n'en eût supprimé aucune qui changeât l'état de la question. Par exemple , les Jésuites soutiennent qu'il est permis de tuer pour défendre son honneur , en y mettant à la vérité différentes exceptions. Car ils veulent que celui qui tue soit un homme de considération ; qu'il ne puisse autrement réparer l'injure qu'on lui a faite , &c. Montalte au contraire nie généralement qu'on puisse tuer un homme pour défendre son honneur. Il est visible que dans ce cas les restrictions des Jésuites ne changent point l'état de la question , puisque Montalte condamne l'opinion des Jésuites absolument & avec tous leurs correctifs. Il auroit donc pu les omettre tous , sans qu'ils eussent eu sujet de se plaindre. Il lui suffisoit qu'ils enseignassent qu'il étoit quelquefois permis de tuer pour défendre son honneur , afin qu'il eût raison de s'élever contre eux. Et il n'étoit point obligé de rechercher en quel cas les casuistes disent , tantôt qu'il est permis , & tantôt qu'il n'est pas permis de tuer , puisqu'il soutenoit que cela n'étoit permis dans aucun cas.

Les casuistes qui se citent si souvent les uns les autres , n'en usent pas autrement eux-mêmes : qu'on lise Bauni ,

Diana, Caramouel, il n'y en a aucun qui, lorsqu'il condamne absolument & généralement l'opinion d'un auteur, fasse mention de toutes les exceptions que cet auteur y a mises. C'est pourquoi s'il faut accuser Montalte de falsification, pour avoir omis quelquefois de légères circonstances qui ne faisoient rien à la question, il en faut accuser aussi tous les casuistes, tous les Jésuites, & particulièrement Escobar. Car il est constant qu'il n'y en a pas un seul parmi eux qui ait été aussi scrupuleux & aussi religieux sur ce point que Montalte l'a été.

Pour juger sainement & équitablement de ces omissions, les lecteurs examineront aussi si Montalte en a pris occasion de condamner les opinions des casuistes, parce qu'en ôtant ces circonstances elles devenoient mauvaises; ou s'il les auroit condamnées de même avec ces circonstances. Si c'est le premier, c'est une infidélité inexcusable; mais si c'est le second, c'est tout au plus un défaut d'exactitude. Or les omissions dont les Jésuites se plaignent sont toutes de ce dernier genre. Leurs opinions ne méritent pas moins d'être condamnées en y ajoutant les circonstances qu'on en a retranchées. On en peut juger par cet exemple de la septieme lettre. Montalte y attribue à Lessius cette opinion : *Qu'il est permis aux Ecclesiastiques & aux Re-*

282 NOTES PRÉLIMINAIRES.

*ligieux mêmes de tuer , pour défendre non-seulement leur vie , mais aussi leur bien ou celui de leur communauté. Le P. Annat se récrie sur cette imputation , & accuse Montalte de mauvaise foi. Car le Janséniste , dit-il * , parle en général , quand il dit qu'il est permis de tuer pour défendre son bien , & Lessius parle en particulier , qu'il est permis de tuer un larron. Comme si Lessius en étoit beaucoup moins excusable ; & comme si Montalte , ou qui que ce soit pouvoit entendre ces paroles d'un autre que d'un voleur. Voilà de quelle nature sont les omissions dont les Jésuites se plaignent. Cependant je n'ai pas laissé d'avoir encore égard à ces plaintes , & j'ai rapporté dans ma version ou dans mes notes les passages tout entiers. S'il m'en est échappé quelqu'un involontairement , qu'ils m'en avertissent , & je leur promets de les satisfaire. Mais pour leur montrer combien ce que Montalte a omis ou négligé , étoit superflu ou indifférent à la question , je fais voir en rapportant leurs passages dans leur entier , qu'ils méritent toujours également d'être censurés comme Montalte les a censurés. Je sçais bien que ces restitutions ont fait perdre à mon discours une grande partie de sa grace & de sa beauté. Mais j'ai cru ne pouvoir acheter trop cher l'avantage d'étouffer entièrement les plaintes importunes des Jésuites.*

* *La bonne foi des Jansénistes.*

A D D I T I O N

Pour la page 68 de l'Histoire
des Provinciales.

ON a cru devoir ajouter ici ce que l'auteur du troisieme tome de la *Morale Pratique* dit pour confirmer le rapport que M. l'abbé du Ferrier avoit fait des derniers sentimens de Solminihac, évêque de Cahors, touchant les Jésuites. Ces Peres, dans leur Défense des nouveaux Chrétiens du P. Teller, avoient dit, mais sans en donner aucune preuve, que ce qui avoit été rapporté à M. l'évêque de Pamiers de M. de Solminihac, étoit un pur mensonge du sieur du Ferrier, dont Dieu avoit permis qu'on ait découvert depuis la fausseté. Voici comme l'auteur cité relève cet endroit à la p. 252.

Ce fut au mois d'Août de l'an 1659, que M. l'abbé du Ferrier s'acquitta de la commission que lui avoit donnée M. de Solminihac, évêque de Cahors, d'avertir quatre ou

cinq évêques ses amis particuliers ; & qu'il sçavoit être les plus zélés pour le bien de leurs diocèses , du jugement qu'il portoit des Jésuites. Cela fut bientôt sçu dans le Languedoc. D'où vient qu'il en est parlé dans la troisieme édition de Wendrock de 1660. Si ç'avoit été un mensonge de M. du Ferrier , vous n'auriez pas manqué d'en chercher des preuves dans ce tems-là , où il auroit été plus facile d'en trouver , la chose étant plus récente. Au lieu de cela vous attendez qu'après plus de vingt-sept ans la plupart de ceux qui connoissoient plus particulièrement ce saint prélat ne fussent plus au monde , & que ce pieux ecclésiastique fût allé à Dieu , pour lui imputer un crime aussi honteux à un chrétien & à un prêtre , que seroit celui dont vous l'accusez. Mais il y a de plus une circonstance qui ôte toute créance à cette accusation. Vous l'avez fait mettre à la Bastille après trois ou quatre ans d'exil , à l'âge de plus de 80 ans. Il vous étoit

bien facile de le faire interroger sur ce fait ; & étant si près d'aller rendre compte à Dieu , il n'y a pas d'apparence qu'il eût refusé de dire la vérité. Vous direz que vous n'y avez pas manqué , & cela est vrai. Mais que dira le public de votre hardiesse , s'il vient à sçavoir qu'en effet on a envoyé à la Bastille un docteur de Sorbonne, qui fait profession d'être de vos amis, pour sçavoir la vérité de cette histoire ; que M. du Ferrier la lui confirma , & lui parla d'une maniere si édifiante , que l'ecclésiastique demeura également persuadé de la sainteté de ce bon abbé , & de la sincérité de son témoignage. Ce fait est très-certain. On l'a appris d'une personne de condition, qui l'a sçu de la propre bouche de ce docteur , qui le contoit à un prélat qui l'étoit venu voir après la mort de ce pieux abbé, pour sçavoir de lui ce qui s'étoit passé dans cette visite. Le docteur dit qu'ayant eu ordre de voir le prisonnier, il avoit été extrêmement édifié de sa sagesse &

de son humilité : qu'il lui avoit témoigné que sa prison ne lui faisoit aucune peine ; que les seules qu'il ressentoit étoient de n'avoir personne pour se confesser , & qu'il l'obligeroit beaucoup , s'il lui vouloit faire cette charité ; que son autre peine étoit de ne point dire la sainte Messe , ce qu'il n'avoit jamais manqué de faire depuis qu'il étoit prêtre : qu'il lui avoit répondu qu'étant en quelque sorte son juge , il ne pouvoit pas être son confesseur ; mais qu'il tâcheroit de lui procurer la permission de dire la Messe. Le prélat demanda au docteur comment le prisonnier s'étoit expliqué sur ce qu'il avoit dit des Jésuites à quelques évêques de la part de M. de Solminihac évêque de Cahors , & s'il n'avoit point avoué que c'étoit une supposition. Le docteur dit qu'il lui avoit répondu : que par la grace de Dieu il avoit été incapable d'en faire aucune : qu'il le soutiendrait jusqu'à la mort , & qu'il s'étoit senti obligé de publier ce qu'il avoit dit ,

en ayant été chargé par un saint prélat mourant, qui ne pouvoit avoir d'autre vue en cela que l'intérêt de l'Eglise. Le docteur continua de dire qu'il avoit répondu à tous les autres chefs avec une grande simplicité: que quand il lui faisoit quelque question, il lui disoit bonnement: Monsieur, je ne sçais rien de cela, mais il iroit de ma vie que je n'en parlerois pas quand je le sçaurois. Et puis sur d'autres choses: Je vous dirai volontiers toute l'histoire; car je le puis sans blesser ni la charité ni la justice.

Fin du Tome premier.



TABLE GÉNÉRALE

DES MATIERES

Contenues dans les Lettres de M. Pascal ,
& dans les Notes de Wendrock.

*Le chiffre Romain désigne le Tome ;
& le chiffre Arabe , les Pages.*

A

ABSOLUTION. Bauny ne veut pas qu'on la refuse ni qu'on la diffère à ceux qui sont dans des péchés d'habitude. III. 85. IV. 185. 186. Voyez *Bauny. Pénitence.*

ACTION. Ce que c'est selon Bauny qu'une action volontaire. I. 235. Il faut régler ses actions sur la vérité & sur la justice éternelle. II. 60. Nulle bonne si elle n'est conforme à la règle véritable. 160. si elle n'est juste quant à la fin & quant au devoir. 436.

ADAM. Son péché a blessé la nature humaine dans l'entendement & la volonté. IV. 101.

ALBY. (le Pere) Son histoire avec M. Puys qu'il avoit calomnié. IV. 174 & *suiv.*

ALVARÉZ. (Diégo ou Didæus) Particularités à son sujet. IV. 407.

AMBITION. Ce que c'est selon Escobar. III. 14. Voyez. *S. Augustin.*

AMOUR. Le Précepte de l'amour renferme toute la loi naturelle. II. 62. Dieu veut être aimé de
tout

tout le cœur. III. 160. Par le moyen de l'attrition un pécheur peut se rendre digne de l'absolution sans aucune grace surnaturelle. 94. Quand on est obligé d'aimer Dieu. 97. Sentiment du P. Sirmond. 98. La dispense d'aimer Dieu est un privilège de la Loi Evangélique. 100. On ne peut être justifié sans l'amour de Dieu 122. Vraie notion de l'amour de Dieu. 134 & *suiv.* Erreurs du P. Sirmond. 140 & *suiv.* Il les soutient avec confiance. 145 & *suiv.* De l'amour affectif & de l'amour effectif. 152 & *suiv.* Il imite les artifices des Hérétiques. 156, &c. Il retranche l'obligation d'aimer Dieu par la distinction de deux commandemens, l'un de rigueur, l'autre de douceur. 162. & *suiv.* Il abuse d'un passage de S. Bernard, 173. de M. Du Val, 181. de Gerson. 183. Erreurs du P. Sirmond réfutées par les principes que S. Thomas établit. 200, &c. Montalte a eu raison de tourner en ridicule les opinions des Casuistes sur l'amour de Dieu. 238, &c.

JANNAT. (le Pere) Son sentiment sur les péchés d'ignorance. I. 218. Il accuse faussement Montalte d'infidélité au sujet d'un passage de saint Thomas, 274, & de l'opinion de Lessius sur l'homicide. 281. Il reconnoît que la raison sur laquelle Lessius permet aux Juges de vendre une sentence injuste, est absurde. II. 473. Il dit que pour toute réponse aux quinze premières Lettres, il suffit de dire quinze fois que Montalte est hérétique. IV. 326. Que ses adversaires étoient catholiques extérieurement, & hérétiques intérieurement. 340. Que les cinq Propositions étoient mot pour mot dans Jansénius. 341, 421. Il est poussé sur le fait de Jansénius. 343, &c. Il détourne la question de Fait, pour en faire un point de Foi. 363, &c. Il travaille à trouver quelque erreur dans ses adversaires. 394. Par le sens de Jansénius, il entend le sens de Calvin, qui nie le pouvoir de résister à la grace, 398, &c. Ce qu'il déteste,

ses adversaires le détestent. 400. Il loue la grace efficace des Thomistes, parce qu'il en croit ses adversaires éloignés. 409, 410. Règle qu'il établit pour examiner la catholicité de Jansénius. 413. Il en veut aux personnes plus qu'aux erreurs. 418. Voyez *Nicole*.

ANTONIN. (S.) Il ne favorise point le sentiment des Jésuites sur la Probabilité. II. 192. Quel est son vrai sentiment. 194. Il est cité faussement sur la restitution par Lessius & par l'Apologiste. 470.

APOLOGIE DES CASUISTES. L'histoire de ce Livre détestable. I. 30. & *suiv.* Il est rejeté en France & à Rome. 42 & *suiv.* L'Auteur calomnie ceux qu'il appelle Jansénistes en leur attribuant d'enseigner que *L'ignorance invincible est péché*, 244. Il défend Bauny sur les bonnes pensées toujours présentes, & il a recours pour cela à de prétendues pensées non apperçues. 248 & *suiv.* & sur l'obligation qu'il impose au Prêtre d'absoudre celui qui suit une opinion probable. II. 220. Il se déclare ouvertement Pélagien. I. 255. Il se plaint amèrement du tort que les Provinciales ont fait à la Société. 263. III. 332. Il permet à un juge de suivre l'opinion la moins probable. II. 126. Ce qu'il dit des assassins. 286. De la direction d'intention. 379. Il accuse sans sujet Montalte d'imposture & de mauvaise foi. II. 466 & *suiv.* 480 & *suiv.* Il change l'état de la question sur les gains illégitimes. 488, 489. Il défend le Contrat Moharra. 495. Il ôte l'usure du nombre des crimes. 499. Il élude les définitions des Conciles sur cette matière. 501. Il accuse Montalte d'avoir tourné en ridicule la dévotion envers la sainte Vierge. III. 34 & *suiv.* Il défend l'opinion épicurienne d'Escobar sur les plaisirs des sens. 55. Il accorde l'absolution aux pécheurs dans lesquels on ne voit aucune espérance d'amendement. 106. Surquoi il fonde l'indulgence pernicieuse qu'il veut qu'en ait pour eux. 110.

Il abuse d'un passage de Saint Bernard contre le précepte de l'amour de Dieu. 173 & *suiv.* Il attribue faussement à Montalte de se railler du Chapelet & de la Grace suffisante. 337. Il loue la patience du P. le Moine, & défend le P. Garasse. 339, 340. Il abuse d'un passage de S. Paulin. 341, 342. Il impute à Montalte des sentimens sur l'aumône, qu'il n'a point. 362. On réfute sa doctrine touchant la Simonie de droit divin & de droit positif. *ibid.* & *suiv.* Ses vaines subtilités pour excuser la doctrine de Lessius sur l'Homicide. IV. 37, &c. Ses chicanes sur la distinction de spéculation & de pratique. 61, 62. Il veut qu'on lui montre un texte exprès, qui défend de tuer pour l'honneur. 116. Il couvre l'opinion des Jésuites sur l'Homicide d'une fausse apparence de douceur. 148 & *suiv.* Il soutient la doctrine des Jésuites sur la calomnie. 198 & *suiv.* Il veut éloigner d'eux le soupçon, qu'ils mettent en pratique leurs maximes sur la calomnie. 210 & *suiv.* En quel cas il exempte la calomnie de péché mortel. 218 & *suiv.* Vaines chicanes pour défendre le P. Causin & le P. Pintereau de calomnie. 223, &c. Catalogue de ses calomnies. 233 & *suiv.*

ARISTOTE. Voyez *Bauny.*

ARNAULD. (M.) S'il est téméraire sur la question de fait. I. 132. Soixante & onze Docteurs se déclarent pour lui. 133, 204. Quatre-vingt autres séculiers avec quelques Religieux Mendians le condamnent. 134. Cette question n'intéresse point la conscience. Moyen de s'en éclaircir. 135. S'il est hérétique sur le droit. *ibid.* & *suiv.* De quel pouvoir il a parlé. 152, & *suiv.* S'il n'en a pas reconnu dans les justes. 138. Artifice de ses adversaires pour le perdre. 142, 153. M. le Moine entre dans ce dessein pour se venger. 156, 157. La haine particulière de quelques Docteurs contre lui est la cause de toute cette tempête. 157. On donne la

à fait. 92, 93. On réfute l'hérésie des Jésuites sur l'Attrition naturelle, par le concile de Trente. 120, 182. Parce que personne ne peut se préparer à recevoir la grace, sans le mouvement du S. Esprit. 120, 182 & *suiv.* Par S. Thomas. 122, 292 & *suiv.* Parce qu'on ne peut obtenir la rémission des péchés, si le cœur ne se tourne vers Dieu. 123. Les Pasteurs & les Evêques combattent cette doctrine. 261. Jugement de la Faculté de Louvain, sur l'Attrition. 294. Voyez *Jésuites*.

AUGUSTIN. (S.) Son sentiment sur les péchés d'ignorance. I. 239, 240. Il compare les hérétiques aux chiens qui léchoient les plaies de Lazare. 260. Il reprend les Manichéens d'impurer à toute l'Eglise les désordres de quelques-uns de ses enfans. 261. Ce qui fait, selon lui, que nous ne connoissons qu'imparfaitement ce qui plaît à Dieu. II. 62. Il dit que l'assurance qu'il donneroit ne serviroit de rien si Dieu ne la ratifioit. 93, 94. Que si on admet une fois le principe de la Probabilité, il n'y a point de crime qui ne deviennent permis. 142 & *suiv.* Les Jésuites ont le malheur de ne s'accorder presque jamais avec lui. 146. Qu'on peche, si dans les choses qui regardent le salut, on préfère l'incertain au certain. 155, 156. Que l'utilité publique doit faire relâcher quelque chose de la sévérité de la loi. 336. Ce que c'est, selon lui, qu'une bonne fin. 420, &c. Sa doctrine sur la restitution. 475. Ce que c'est que jouir d'une chose. III. 40. Son sentiment touchant les plaisirs des sens. 58, 59, &c. Sur la crainte. 126 & *suiv.* 294. Il donne des regles pour discerner dans l'Ecriture sainte, ce que l'on doit entendre dans le sens propre & naturel. 158. La vraie Religion consiste dans l'amour. 168. Il explique le précepte d'aimer Dieu. 186. Il dit que c'est une erreur de croire qu'il n'y ait point d'ambition à désirer de relever sa condition, que lorsqu'on se veut servir

de moyens injustes. III. 387. Qu'on n'a plus d'horreur que pour les crimes extraordinaires. 422. Quand il est permis aux hommes d'en faire mourir d'autres. IV. 66. Quelle est la préparation du cœur qu'il faut observer dans les injures. 130 & suiv. On a deux ennemis à combattre, l'homme & le démon. 150.

AUMÔNE. Les Casuistes dispensent presque tout le monde de la faire. II. 265 & suiv. Deux préceptes pour la faire selon l'esprit de l'Eglise. III. 348. Vasquez en dispense les hommes. 349. Sentimens de Cajetan, de S. Thomas, de S. Grégoire. 357, &c. Et de Saint Augustin. 366, 367.

AZOR. Voyez *Escobar*.

B

BALAM. Ceux-là l'imitent qui consultent plusieurs Casuistes jusqu'à ce qu'ils en trouvent un qui réponde selon leur volonté. II. 218.

BARRY. (le P.) Il fournit cent dévotions aisées qui ouvrent le Ciel. III. 2 &c. Il répond pour la Vierge, 7 & 8. Son Livre est préjudiciable à l'Eglise, 47. Le P. Raynauld, Jésuite, le combat, 48.

BAUNY. On dit de lui qu'il est celui qui ôte les péchés du monde. I. 217. Il est censuré à Rome & par les Evêques de France, *ibid.* Par la Sorbonne, 241 & 242. Par la Faculté de Louvain, 242. Son sentiment sur les péchés d'ignorance, 217. Il excuse de péché tout ce qui se fait par ignorance, 244, 248, 249. Ce qui peut très justement être qualifié d'hérésie, 244. Il appuie son opinion sur l'autorité d'Aristote, qui néanmoins lui est contraire. 237. Son sentiment sur les occasions prochaines. II. 16. Il oblige un Confesseur à absoudre celui qui suit une opinion probable, 25, 220. Il dispense un in-

cendiaire de la restitution, 237, 446, 447. Il cite les Peres plus souvent que les autres Casuistes, mais seulement par ostentation, 252. Il dit à M. Hallier que la censure de Rome n'oblige point en France. II. 271. Il veut que l'Eglise soit censée approuver les opinions avancées par les Casuistes, si elle ne réclame point contre, 273. Il soutient tantôt le pour & tantôt le contre sur la même question, 280. Il envoie à PAUDEL avec Sancius les Prêtres le jour même qu'ils ont commis un crime infâme, 281 & f. 332, 333. Ses maximes en faveur des Valets, 288. Elles sont condamnées par les Facultés de Paris & de Louvain, 377, &c. Il justifie toute usure, 438, &c. Ce que c'est que l'Envie. III. 17. Il dit qu'on ne fait pas d'injustice aux parens en abusant de leurs filles, 25. Si Montalte lui attribue faussement ce sentiment, 52 & suiv. Des ornemens des femmes, 27. Il enseigne que le Confesseur n'a pas droit de demander à son Pénitent, s'il est dans l'habitude du péché, 73. Qu'il doit le croire sur ce qu'il lui dit, 79. Voyez Absolution. Jean d'Alba, porté par les leçons de Bauny, vole les Jésuites. III. 297. Son sentiment touchant les occasions prochaines. IV. 180, 223. Les PP. Caussin & Pintureau nient que cela soit de Bauny, 180, &c. Avec quelle fidélité, 182, &c. Vaines chicanes de l'Apologiste pour les excuser, 223 & suiv. Il ne veut pas qu'on refuse l'absolution à ceux qui sont dans l'habitude du péché, 184 & suiv. BELLARMIN. Ce qu'il dit des bonnes pensées nécessaires pour pécher, I, 249. Il ne compte que douze Casuistes dans l'espace de 1550 ans. II, 241.

BELLIEVRE. (Pomponne de) Son éloge. II, 436. Note.

BÉNÉFICES. S'il est permis pour en obtenir, d'offrir de l'argent comme motif & non comme prix. II, 152. Sentimens de Valentia & de Tannérus sur les Bénéfices. II, 277, &c.

Etant spirituels en partie, ils ne peuvent être vendus, 472.

BERNARD. (S.) Son sentiment sur les péchés d'ignorance, I, 246, 247. Il met au nombre des péchés les actions faites sur une fausse opinion quoique probable, II, 99 & *suiv.* Il dit que la Sainte Vierge, comblée qu'elle est de véritables titres d'honneur, n'a pas besoin qu'on lui en attribue de faux, III, 39, 40. On le justifie contre le P. Sirmond touchant le précepte d'aimer Dieu, 174 & *suiv.*

BLASPHEME. Décret du Concile de Latran & de S. Charles Borromée contre les blasphémateurs. II, 324, &c. Rejeté par Sanchez & Filiutius, 326, & par Emmanuel Sa, corrigé en cela par le Maître du Sacré Palais, 330, &c.

BOSQUET. (François du) Son éloge, IV, 348, *Note 2.*

BORRIN. (le P.) Il donne un soufflet à M. Guille; IV, 10, 11, 37.

BOURG-FONTAINE. Fable calomnieuse de la prétendue Assemblée qui s'y tint, IV, 283 & *suiv.*

BRISACIER. (le P.) Ses calomnies contre le P. R. III, 323, 324. Il en est convaincu, IV, 171. Il soutient d'une manière impie le sentiment de Bauny, qu'il ne faut pas refuser l'Absolution, quoique l'on ne voie point apparence d'amendement, 184, 185. Il dit que ses ennemis commettent des crimes abominables, mais qu'il ne les veut pas rapporter, 188, 189. Il appelle ses adversaires des Pontifes du Diable, 194.

C

CAJETAN. Voyez *Aumône. Vasquez.*

CALOMNIE. S'il est permis, selon les Jésuites, de tuer pour des calomnies, IV, 16, 49, 50 & *suiv.* Ce que c'est que simple calomnie. 40. Ils ôtent la calomnie du nombre des crimes, 162, &c. Diverses calomnies des Jé-

suites, 170, &c. 174, &c. Moyen dont s'est servi le P. Valérien pour y répondre, 190 & *suiv.* Réfutation de la doctrine des Jésuites par l'Ecriture & les Conciles, 200, &c. On réfute cette raison, qu'un calomniateur n'a pas droit à sa réputation, 205, 206. Doctrines des Jésuites condamnées par la Faculté de Louvain, 207. Décrets de l'Eglise contre les calomniateurs, 287. Les Jésuites rendent eux-mêmes toutes leurs impostures sans effet, 288, 289.

CANONS. Voyez *Eglise*.

CARAMUEL. Selon lui une opinion est probable dès qu'elle n'est pas évidemment fautive. II, 42. On ne peut sans témérité rejeter comme improbable celle qui est appuyée sur l'autorité de gens doctes, 74. Il se réjouit de ce que par ce moyen le chemin du salut devient tous les jours plus aisé, 129 & 130. A quoi il oblige celui qui soutient qu'une chose n'est pas permise, 72. Il permet à un Religieux de tuer ceux qui calomnient son Ordre, 73 ; & une femme dont il a abusé, s'il y a danger qu'elle ne le deshonnore, 237. Il insinue qu'un hérétique peut demeurer sans péché dans son hérésie, 134 & *suiv.* Il félicite Diana d'avoir rendu plusieurs opinions probables, II, 274. Il dit que la doctrine du P. Lamy sur l'Homicide est la seule véritable, 416. Il demande si les Jésuites peuvent tuer les Jansénistes, 415. Eloge qu'en fait le P. Zergol, IV, 54. Il soutient la doctrine du P. Lamy sur l'Homicide, 57. Son sentiment sur le Duel, 154. Sur la Calomnie, 169.

CASUISTES. Ils sont le deshonneur de l'Eglise & un sujet de scandale aux hérétiques, I, 259. Tous ont été flétris dans Bauny par la censure des Evêques de France, 265. Et par celle des Facultés de Paris & de Louvain, *ibid.* Selon les Jésuites ce sont eux qu'il faut suivre sur la Morale & non pas les Peres, II, 27. Tout le monde se gouverne sur leurs maximes, 29. Leurs décisions ne sont contraires qu'en appa-

rence à l'Ecriture sainte, aux Papes & aux Conciles, 31. Tous sont doctes, 55. On ne peut reprendre leurs erreurs sans témérité, 56. On ne doit pas croire qu'ils soient capables de rien répondre qui soit contraire à l'Ecriture, 69, 70. Quelle est leur erreur dans le jugement qu'ils portent de ce qui est probable, 39 & 40. Ils insinuent ce dogme impie, *Que chacun peut se sauver dans sa Religion quand il la croit probable*, 133 & suiv. On tire de leur doctrine les mêmes conséquences que celles que S. Augustin a tirées de la doctrine des Académiciens, 143, 144. Pour se mettre à couvert de la vérité qui les condamne, ils ont recours à des distinctions qui font voir combien leur raison est obscurcie, 161. Ils changent les notions communes des termes, & leur en substituent d'autres, 179. Ce que c'est, selon eux, que doute & opinion, 168. Ils éludent par divers artifices cette maxime, *Que dans le doute il faut choisir le parti le plus sûr*, 170. Ce qu'ils regardent comme probable est rejeté avec raison comme improbable par les gens de bien, 186 & suiv. Leur approbation rend justement une opinion suspecte, 236. On ne peut les excuser de témérité d'avoir tant écrit sur la Morale étant si peu capables de le faire, 200. Plaintes de Petrus Aurelius contre ces Ecrivains, 242 & suiv. Quoiqu'ils soient en grand nombre, ils sont peu en comparaison des autres fideles & des autres Prêtres, 245. Peu de cas qu'ils font des Peres, 251. Ne les citent presque jamais, 252. Combien il y a à profiter auprès de ces nouveaux Docteurs, 274. Ils proposent séparément des principes qui étant ainsi séparés paroissent supportables, & en les réunissant ils en tirent des conséquences affreuses, 311. Leurs maximes en faveur des Bénéficiers & des Prêtres, 278, &c. Des Religieux & des Serviteurs, 284, &c. Ils soutiennent que beaucoup de choses qui sont effectivement défendues par le droit divin,

ne le sont que par le droit positif, 311, &c. Ils enseignent des choses si abominables que la pudeur ne permet pas de les rapporter, 454. Ils bannissent les noms des vices, & retiennent les vices mêmes sous d'autres noms, III, 388. Leur sentiment sur l'Homicide, IV, 1 & *suiv.* 111 & *suiv.* De la permission qu'ils donnent de tuer pour des médifances, 15, 16, 25. Ils s'élèveront en jugement les uns contre les autres, 35. Ils permettent le Duel, 153 & *suiv.*

CAUSSIN. (le P.) Voyez *Bauny*.

CELLOT. Il veut qu'on suive les Auteurs nouveaux sur la Morale, II, 27 & *suiv.* Voyez *Eglise, Prêtres. Restitution.*

CENSURES. Censure de Sorbonne contre Bauny, I, 265. II, 377 & *suiv.* Contre M. Arnauld, I, 151, 192 & *suiv.* On fait voir les nullités & le peu d'autorité de celle-ci, 195 & *suiv.* Elle ne marque point en quoi consiste l'hérésie qui y est condamnée, 205.

CHAISE. (le P. La) Particularité à son sujet, III, 104. *Note.*

CHAPELET. Histoire du Chapelet secret du S. Sacrement, IV, 302 & *suiv.*

CHARLES BORROMÉE. (S.) Son sentiment sur le délai de l'absolution, III, 113, 114. Voyez *Blasphème.*

CHRETIENS. D'où vient que les uns sont plus forts que les autres, IV, 470. & *suiv.*

CICÉRON. On le cite sur la matière de la Probabilité, II, 132, 144, 159, 160. Son sentiment sur les plaisirs des Sens, III, 56. Selon lui on ne peut tuer que pour éviter la perte de la pudicité & de la vie, IV, 70.

CLÉMENT VIII. (Pape) Son Eloge & son Ecrit. IV. 404. *Note.*

CLERGÉ DE FRANCE. Il proscriit les opinions relâchées des Casuistes, I, 264. Il dit qu'une profonde ignorance est plus souhaitable que leur science, II, 235. Il condamne la facilité des Confesseurs à donner l'absolution à leurs Pénitens, III, 116.

COMITOLUS JÉSUISTE. Il croit qu'il y a simonie à offrir de l'argent comme motif pour obtenir un bénéfice, II, 152. Il combat l'opinion de Lessius sur la Restitution, II, 470, 471. Il regarde l'Attrition comme une opinion peu sûre, III, 91. Particularités à ce sujet, 95. Son sentiment touchant les Revenus Ecclésiastiques, III, 405, 406.

COMPENSATIONS SECRÈTES. Bauny les permet aux valets, & le Châtelet les condamne par son jugement contre Jean d'Alba II, 288; &c. Et les Facultés de Paris & de Louvain par leurs censures, 377 & *suiv.*

CONCILE. Celui de Diospolis condamne l'opinion de Célestius sur l'ignorance, I, 244. Celui de Trente ordonne aux Confesseurs d'imposer des pénitences proportionnées à la qualité des crimes & au pouvoir des Pénitens, II, 301. Celui de Paris, & le III^e. de Soissons, s'élèvent contre les coutumes contraires à la Loi de Dieu & aux Canons, 302, 314. Celui de Trente défend aux Evêques de donner à leurs parens les biens Ecclésiastiques, 405, 406. Voyez *Meynier*.

CONFESSEUR, CONFESSION. Voyez *Bauny*, *Escobar*. *Probabilité*.

CONSCIENCE. Elle est une des règles de nos actions dont il n'est jamais permis de s'éloigner; II, 151. Quand on est censé agir contre sa conscience, 158, 159.

CONTRITION. Le P. Pintureau enseigne que c'est presque une hérésie de dire que la Contrition soit nécessaire, III, 89. Elle est nuisible au Sacrement, 95. Traité des Pasteurs de Gand sur la Contrition, 260 & *suiv.* Jugement de la Faculté de Louvain, 294.

CRASSET. (le P.) Interdit par l'Evêque d'Orléans, à cause de ses impostures, IV, 172, 336.

CUPIDITÉ. Qu'à ce sujet l'exemple de Jacob & des Israélites sortant d'Egypte, doit être rarement allégué, II, 72. *Note.*

CURÉ'S. Ceux de Paris & de Rouen demandent la censure de Bauny sur les bonnes pensées, [I](#), [242](#). Ils s'élevent contre la Morale des Casuistes, [266](#). Eloge de ceux de Paris, [II](#), [33](#), [34](#), [218](#). Ils rétablissent les deux regles de nos actions que les Casuistes ont renversées, [34](#). Ils regardent comme une simonie d'offrir de l'argent comme motif pour obtenir un bénéfice, [152](#). Il est plus dangereux d'être trompé par un étranger que par son propre Curé, [246](#). Pourquoi, selon Bauny, ils ne sont pas obligés à dire la Messe tous les jours, [II](#), [282](#). Les Jésuites traitent ceux de France de Jansénistes; eux & leurs Evêques, [III](#), [117](#). Ceux de Gand combattent l'opinion des Jésuites sur l'Attrition, [260](#) & *suiv.*

D

DIANA. Les Bénéficiers ne sont point obligés, selon ce Casuiste, à restituer les revenus de leurs Bénéfices dont ils font un mauvais usage, [II](#), [27](#). Il appelle Vasquez le *Phanix des esprits*, [29](#), [30](#), [III](#), [353](#). Son sentiment sur l'avortement, [II](#), [73](#). Il veut qu'un infidele ne soit pas obligé de renoncer à sa secte, tant qu'elle lui paroît probable, [133](#). Il rapporte les horribles décisions de Sancius, [227](#) & *suiv.* Son sentiment sur l'Aumône, [265](#), [266](#). Sur les Religieux qui quittent leur habit pour commettre des crimes, [268](#). Sur ceux qui étant obligés par un vœu particulier à la vie quadragésimale sont faits Evêques, [269](#). Il laisse aux Décrets des Papes leur probabilité, & s'attache au sentiment contraire, [270](#), [271](#). Il est un grand maître en probabilité, [271](#), [272](#). Selon lui, & les autres Casuistes, un fils peut, en dirigeant son intention, se réjouir de la mort de son pere, & un Gentilhomme accepter un duel, [395](#), [396](#). Il rapporte le progrès qu'à faire la doctrine de l'Attrition naturelle, [III](#), [23](#), [24](#).

Il infere des principes de Vasquez, que les riches ne sont presque jamais obligés de donner l'aumône de leur superflu, III, 353.

DICASTILLE. Il enseigne qu'on peut calomnier un injuste accusateur, II, 73. Dispute qu'il a eue avec le P. Quiroga, Capucin, sur la Calomnie, IV, 169.

DIEU. Il hait, méprise & se moque des pécheurs, III, 300. Il n'a pas besoin de notre mensonge, 315. C'est par sa providence toute particulière qu'il permet les calomnies manifestes des Jésuites, IV, 301. Pourquoi il est appelé Tout-puissant, 468.

DIRECTION D'INTENTION. Bauny l'enseigne aux Serviteurs, II, 287. Elle est presque d'un aussi grand usage que la Probabilité, 389, &c. Elle justifie les mauvais messages des domestiques, 389. La simonie, 390. Les meurtres & les violences, 391. L'action d'un fils qui se réjouit de la mort de son père, le duel, &c. 395, &c. Différence de la Vraie & de la Jésuitique, 420, &c. Quelle est sa force, III, 24.

DOCTEUR. Quel doit être un Docteur Evangélique, II, 202.

DOUTE. Dans le doute il faut choisir le plus sûr, II, 155, 162. Ce que c'est que le doute selon Vasquez, 163. Selon les Casuistes celui qui sçait qu'il doute n'est pas obligé à prendre le parti le plus sûr, 176. Tout doute est opinion probable, mais toute opinion probable n'est pas doute, 184.

DUEL. Diana le permet aux Nobles en dirigeant leur intention, II, 396, &c. Laiman de même, 397, &c. Le Roi Louis XIV le proscriit de ses Etats, 398. IV, 96, 155. Les Casuistes le permettent, IV, 95 & *suiv.* 195 & *suiv.*

DU VAL. (M.) Il dit qu'inutilement on fait des traités des cas de conscience, si on est toujours obligé à suivre l'opinion la plus probable, II, 210. Il infere des principes de Vasquez que celui qui a une plus grande ambition, n'a

E

ECRITURE SAINTE. Témoinage de l'Ecriture Sainte pour prouver la nécessité de l'amour pour la rémission des péchés, III, 273 & *suiv.* Que l'on doit puiser dans la Tradition le sens des Ecritures sur la Morale comme sur la Foi, IV, 105, &c. S'il s'agit d'une chose surnaturelle, il en faut juger par l'Ecriture, 434. Ce qu'il faut faire lorsque le sens littéral se trouve contraire à ce que la raison reconnoit avec certitude, *ibid.* & 435.

EGLISE. Selon Filiutius les loix de l'Eglise s'abrogent par le non-usage, II, 283, 294 & *suiv.* De quelles loix cela se doit entendre, 296. Les Canons concernant les mœurs ne s'abrogent pas entièrement par le non-usage, *ibid.* L'esprit de l'Eglise qui nous y est marqué est immuable, 297, 298. Les loix de l'Eglise conservent toujours leur force en ce qu'elles contiennent du droit divin, 300. Beau passage sur cela de saint Thomas, 303, &c. Du Concile de Paris, 309. Et de Pierre le Chantre, 310. Elles ne la perdent pas même d'abord en ce qu'elles renferment du droit positif, 312 & *suiv.* L'Eglise condamne toujours ce qui est contraire à ses regles, 316. Ce qu'il faut entendre par cette Eglise dont parle le P. Cellot, & qui, selon lui, ôte la force aux Décrets des Conciles & des Papes, 329, 330. Ancienne discipline de l'Eglise touchant les Ecclésiastiques tombés dans le crime, 336, &c. Elle relâche quelquefois de sa sévérité pour un plus grand bien, 336. Excès de la doctrine de Mascarenhas & de Bauny, même selon la discipline présente, 360, &c. Décrets de l'Eglise contre les Clercs Sodomites, 373, &c. Escobar les éludé, 375. Selon Saint Grégoire, elle ne commande pas avec autorité, mais persuade par

raison, IV, 426. Elle est faillible dans les Faits, & sujette aux surprises, *ibid.* & *suiv.*

EMANUEL SA. Voyez *Blasphème.*

ENVIE. Quand elle est un péché mortel selon Bauny, III, 17.

EQUIVOQUE. Doctrine des Jésuites sur les équivoques & les restrictions mentales, III, 20 & *suiv.* Voyez *Jésuites.*

ERADE BILLE. Il ne reconnoît point de simonie, sinon que l'on donne l'argent comme un prix égal au Bénéfice, III, 369 & *suiv.*

ESCOBAR. Il compare son livre avec l'Apocalypse, II, 13 & *suiv.* Son sentiment sur le jeûne, 12 & *suiv.* 260. Selon lui un seul Docteur rend une opinion probable, 19, 20. Un Casuiste peut répondre suivant l'opinion probable d'un autre qu'il croit fausse, 23, 24. Un infidèle peut demeurer dans sa secte tant qu'elle lui paroît probable, 67, 133. Chacun doit être persuadé que ce qu'il ne peut résoudre, un autre le peut, 70 & *suiv.* Deux opinions contraires sont également sûres, 125. On peut consulter différens Docteurs jusqu'à ce qu'on en trouve un qui réponde selon notre inclination, 214. Un Confesseur peut & ne peut pas absoudre un pénitent qui suit une opinion probable contraire à la sienne, 214. Celui qui a reçu un soufflet est censé deshonoré jusqu'à ce qu'il ait tué celui dont il l'a reçu, 238. Son sentiment sur les Assassins, 264. Sur les Religieux qui quittent leur habit, 267. Sur la Bulle de Pie V, *Contra Clericos Sodomitas*, 268, 375. Passage Latin de ce Pere, que la pudeur ne permet pas de traduire en François, 375. *Note.* Il permet à un Prêtre de recevoir plusieurs rétributions pour la même Messe, 279. Aux Serveurs de servir leurs Maîtres dans leurs débauches, 286, 287. Aux Juges de juger selon l'opinion la moins probable, 434, &c. Et de recevoir des présens, 435, &c. De désirer la mort de son ennemi, 394. De le tuer par derrière & dans

une embûche, 400, 401. D'offrir & d'accepter le duel, 396, 397. De tuer celui dont on a reçu un soufflet, ou même selon Azor, celui qui veut le donner, 404, 405. Et, selon Baddellus, celui qui donne un démenti, 406. Et, selon Molina, pour un écu d'or, 412, IV, 76. Son sentiment sur les Usuriers, II, 440, 441. Sur le Contract Mohatra, 441, &c. Sur les Voleurs; qu'il dispense de restituer, 444. Sur ceux qui ont reçu de l'argent pour commettre des crimes, 449, 450. Ses sentimens touchant l'ambition & l'avarice, III, 14, &c. De la paresse & des plaisirs des Sens, 18, 19. On n'est pas toujours obligé de garder les promesses, faites même avec serment, 23. De l'ornement des femmes, 27, 28. Il permet aux femmes de prendre de l'argent à leur maris pour jouer, 29. Méthode facile d'ouïr la Messe, 30, 31. De la Confession, 72, 73. De la satisfaction, 77. Des occasions prochaines, 85. De l'Attrition, 93, 94. Quand oblige le précepte d'aimer Dieu. 97, 98, 99. Son caractère, & autres particularités à son sujet, III, 374, 375. *Note.* Ses sentimens touchant la Simonie, 372. Des Banqueroutiers, 373. &c. 403. Il est convaincu de calomnie, lui ou les Jésuites, 374. Celui qui a reçu un soufflet est réputé sans honneur jusqu'à ce qu'il ait tué celui qui le lui a donné, IV, 12, 95. On peut en sûreté de conscience suivre dans la pratique, les opinions probables dans la spéculation, 18, 27. Quand la loi pénale oblige, 156.

EUCARISTIE. Sancius & Diana y envoient ceux qui se sont souillés par des crimes infâmes le jour même qu'ils les ont commis, II, 230, 333. Décision de Mascarenhas sur ce sujet, 333, 371. En quoi consiste l'hérésie des Calvinistes sur ce Mystère, IV, 253, 254. Profession de Foi de P. R. 254, &c. Quelle sorte de gens les Jésuites envoient à la Communion, 262, 263.

EVESQUES. Censure des Evêques de France contre

Bauny, I, 217, 242. Comment leur élection avoit lieu avant le Concordat établi en France par le Pape Léon X. & le Roi François I. II, 306, 307. *Note.* Leur non-résidence ne peut être excusée que par la nécessité ou l'utilité de l'Eglise, 424. Celui de Sens condamne l'opinion des Jésuites sur l'Attrition naturelle, III, 261, 262. Voyez *Curés*.

EVIDENCE. Elle ne convient qu'à la vérité, II, 58, & *suiv.*

F

FAIT. La question de Fait touchant Jansénius ne peut appartenir à la Foi, IV, 341, 342, 344 & *suiv.* Autorité de Bellarmin & de Baronius, 352, 353. Toute la dispute réduite au fait de Jansénius, 396. Manière prompte de vider les questions de Fait, 421, 432. C'est fermer l'entrée de l'église aux Hérétiques, que de les obliger par la seule autorité à croire un Fait, 437. Voyez *Eglise*.

FELIX III, Pape. Il enseigne qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'excuser de péché ceux qui violent la loi éternelle, II, 94.

FEMMES. En quel cas les parures leur sont permises, II, 424 & 425. Les Jésuites approuvent leurs vaines parures, III, 26, &c. Et qu'elles prennent à leurs maris de l'argent pour jouer, 29.

FERRIER. (le P.) Il déguise la doctrine de la Probabilité, II, 46 & *suiv.* Il nie qu'un homme docte puisse prendre pour vrai ce qui est douteux, 53, 54. Il dit que l'autorité d'un seul rend une opinion probable, 68. Il insinue que S. Thomas a enseigné qu'on pouvoit suivre une opinion probable, quoique fausse, 86, 87.

FILIUTIUS. Son sentiment sur le jeûne, II, 15 & *suiv.* 226 & *suiv.* Selon lui il est permis de suivre l'opinion la moins sûre & la moins probable, 22. Un Prêtre peut recevoir deux rétributions pour la même Messe, II, 279. Les

Joix de l'Eglise perdent leur force quand on ne les observe plus, 294. Ses maximes sur les blasphémateurs, 326. Sur le gain des femmes prostituées, 453, 454. Son sentiment sur les restrictions mentales, III, 22. Méthode facile pour examiner les dispositions du Pénitent, 79, 83.

G

G A R A S S E. Il dit qu'un pauvre Auteur peut se glorifier de son Ouvrage, III, 16. Il joint le blasphème à l'hérésie, III, 323. L'Apologiste le venge mal, 340 & *suiv.*

G O D E A U. (Evêque de Grasse.) Son éloge, III, 39. *Note.*

G O U R M A N D I S E. Sentiment d'Escobar sur ce vice, III, 20.

G R A C E. Si elle est donnée à tous? I, 136. Si elle est efficace par elle-même? *Ibid.* La grace de prier, selon M. le Moine, est une grace suffisante, & celle d'action une grace efficace, 156. Cette opinion est réfutée par l'Apologie pour les SS. Peres. *Ibid.* C'est une hérésie selon les nouveaux Thomistes de nier la nécessité de la grace efficace pour prier & pour agir, 144, 145, 167. Ce que c'est, selon les mêmes, que la grace suffisante, 160 & *suiv.* 166, 182. Montalte la rejette par une comparaison familière, 166, 172, 182. Ce que c'est, selon les J'suites, que la grace suffisante, 160, 181. Ce que c'est, selon les mêmes, que la grace actuelle, 213, 214. Qu'elle ne manque à personne, 251, 252. Zele des Thomistes pour la grace efficace, 175 & *suiv.* La doctrine des Jésuites touchant la grace vient du relâchement de leur Morale, II, 12. Pour quelles vertus leur grace suffisante suffit. *Ibid.* Ce que c'est que les graces gratuites, III, 154. Montalte ne s'est point raillé de la grace, mais seulement du nom de grace suffisante, III, 337 & *suiv.* La grace efficace n'a reçu aucune

atteinte à Rome, IV, 349. Le dessein des Jésuites est de ruiner la grace efficace, & de relever la Molinienne, 366, 367, 396. Ce que c'est que la grace efficace, 402. Elle laisse à l'homme la liberté d'y résister, 458. Si la grace agit sur la volonté de la même manière que la passion, 465, 466. Si la grace qui est victorieuse lorsqu'elle n'a qu'une légère passion à combattre, peut être vaincue à son tour, 467. Elle a toujours l'effet que Dieu s'est proposé, 470, &c. L'ordre que Dieu garde dans la dispensation de ses graces, ne dépend que de sa volonté, 475.

GREGOIRE. (S.) Décrets de ce saint Pape contre les Ministres de l'Eglise tombés dans le crime, II, 339 & *suiv.* Ce qu'on lit de contraire dans sa Lettre à Secondin, y a été ajouté par un Faussaire, 342, &c. Ce Faussaire est apparemment Isidorus Mercator, 349 & *suiv.* Le même S. Grégoire cité sur l'intention, 422, &c. Son sentiment sur l'Aumône, III, 358, 359. Sur la nécessité de l'amour de Dieu pour obtenir la rémission des péchés, 290 & *suiv.*

H

HALLIER. (M.) Voyez *Bauny*.

HENRI IV (Roi de France.) Remarques curieuses sur sa mort, IV, 113. *Note.*

HERETIQUES. Ils blâment la Morale des Casuistes, I, 257 & *suiv.* Quel est en cela leur dessein, 268. Ils sont comparés par Saint Augustin aux chiens qui léchoient les plaies de Lazare, 260. C'est le propre des hérétiques de défendre l'erreur avec opiniâtreté; & il n'appartient qu'aux Catholiques de la condamner jusque dans leurs frères, 267, 268. Leur hérésie leur paroît probable, II, 45, 50, 66, 133, 142. Erade-Bille soutient qu'ils ne pèchent point en y demeurant tant qu'elle leur paroît telle, 139, 140.

HOMICIDE. Maximes des Casuistes sur l'homicide, IV, 2, &c. II, 392 & *suiv.* Quel est leur fondement, IV, 79. Quel étoit la pratique de l'ancienne Eglise à l'égard des Homicides, 85. On les réfute par l'autorité des SS. Peres, 63, &c. Par les principes des Pâiens, 70. Par la patience qui est commandée aux Chrétiens, 132 & *suiv.* S'il est permis de tuer pour défendre son honneur, 78, 79, 136 & *suiv.* Selon eux il est permis de tuer pour défendre son bien, & même pour un écu d'or, II, 412. Ils permettent à un Ecclésiastique ou à un Religieux de tuer un calomniateur, 414. Voyez *Escobar, Lessius, Reginaldus, Tannerus.*

HONNEUR. Comment il est plus cher que la vie. S'il est permis de tuer pour le défendre, IV, 78, 79, 136 & *suiv.*

I

JANSENISTES. Ils sont hérétiques; parce qu'ils ne veulent pas se servir du terme de *pouvoir prochain*, I, 147, 148. Ni de celui de *grace suffisante* au sens des Molinistes, 161, 164. Il n'y a qu'eux qui ne se brouillent point ni avec la foi ni avec la raison, 168. Etranges impressions que les Jésuites donnent d'eux, 191. 192. Ils leur attribuent d'enseigner que l'ignorance invincible est péché, 243, 244. Plaisante question, sçavoir s'il est permis aux Jésuites de tuer les Jansénistes, II, 415. Voyez *Jansenius.*

JANSENIUS. Particularités touchant ses *Lettres*, IV, 244. *Note.* Diverses calomnies des Jésuites contre lui, 244, &c. Accusé d'avoir assisté à l'Assemblée de Bourg-Fontaine, 281. Approuve le Chapelet secret du S. Sacrement, 306. En quoi, selon les Jésuites, consiste l'hérésie des Jansénistes, 324, 325. Leur respect pour les Constitutions des Papes, 339. Les Jésuites n'osent condamner le sens que les défenseurs de Jansé-

nus lui attribuent, 347. Les Jésuites refusent d'expliquer le sens qu'ils lui attribuent, 367. Sens que le P. Annat lui attribue, 397, 398. Les Jansénistes ne peuvent être hérétiques, parce qu'ils ne reconnoissent pas que le sens de Jansénius soit le même que celui de Calvin, 412. Il est d'accord avec les Thomistes, justifiés par le P. Annat, 414, &c. Que ces paroles *sens de Jansénius*, sont équivoques, 416, 417. Qu'Innocent X n'a point fait examiner si les Propositions étoient de Jansénius, 423. V. *Annat. Fait.*
JARRIGE. (le P.) Particularités à son sujet, IV, 278. *Note.*

JEAN D'ALBA. Valet des Jésuites. Son Histoire, II, 288 & *suiv.*

JESUITES. Leur conduite à l'égard des Thomistes, Ils se joignent à eux, I, 161. Ils feront passer quand ils voudront leur opinion pour insoutenable, 162. Ils les accusent de Calvinisme, 176, 185. ils traitent ainsi ceux qui leur sont opposés, 269. Ils vivent au jour la journée, 202, 208. Ils enseignent moins la foi que la calomnie dans leur cathéchisme, 209. Leur mascarade contre la grace efficace, *ibid.* & 210. Leur tragédie sur Jansénius, 210. Leur Almanach contre les Jansénistes, *ibid.* Les Enluminures de cet Almanach, 211. Ce que c'est, selon eux, que la grace actuelle, 214. Ils prétendent qu'elle ne manque à personne, *ibid.* & qu'on ne pèche point si l'on n'est averti de la malice du péché, 215 & *suiv.* Ils sont condamnés pour cela par les Facultés de Paris & de Louvain, 265. Ils se plaignent de ce que Montalte leur fait les mêmes reproches que les hérétiques font à l'Eglise, 257 & *suiv.* Réponse à cette plainte, 258, 268. La corruption de leur Morale les a rendus plus odieux que toutes les prétendues calomnies de leurs ennemis, 264. Leur crédit à Rome fait différer la condamnation de leurs relâchemens, 267. Ils se plaignent que Montalte leur attribue ce qu'ils ont tiré des autres, 270, 271. Leur

peu d'exa^{ct}itude dans les citations l'a empêché de rapporter le nom des Auteurs qu'ils citent, 272, 273. Ils se plaignent qu'il prend de certains termes dans différens endroits d'un même Auteurs, & qu'il les rassemble pour n'en faire qu'un passage, 278. Qu'il a omis des circonstances, 280. Eloge des Jésuites, II, 1, 2. Pourquoi ils ont quelques Casuistes faveurs, 3 & suiv. 24. Ils n'impriment rien sans la permission de leurs Supérieurs, 4. Ils croient qu'il est du bien de la Religion qu'ils gouvernent toutes les consciences, 5. Ils s'accoutument aux inclinations de chacun, 6. Ils cachent le mystere de la Croix aux Indes & à la Chine, où ils permettent des cultes idolâtres, 7. Ils se font répandus par toute la terre à la faveur des opinions probables, 9 & suiv. Cette doctrine de la Probabilité est la source de toute la corruption de leur Morale, 1, 256. Leurs chicanes sur cette matiere, II, 32 & suiv. Ce que c'est selon eux qu'une raison qui n'est point appuyée sur des sophismes, 48 & suiv. Ce que c'est que le jugement ferme qui est nécessaire pour rendre une opinion probable, 50. Ce que c'est qu'une raison considérable & solide, 51. Ce que c'est qu'un homme docte, 53 & suiv. Ils permettent de préférer l'opinion la moins probable & la moins sûre à la plus probable & à la plus sûre, 22 & suiv. Leurs artifices pour éluder l'autorité de l'Evangile, des Conciles & des Papes, II, 263 & suiv. C'est par condescendance, & non par dessein, qu'ils souffrent des relâchemens dans les autres, 275, &c. On leur est redevable de la méthode de diriger l'intention, 389 & suiv. S'il leur est permis de tuer les Jansénistes, 416. Ils enseignent qu'un pénitent peut refuser la pénitence qu'on lui impose & renoncer à l'absolution, 467. Ils ne mentent jamais plus hardiment que lorsqu'ils accusent les autres de mauvaise foi, 481. Ils soutiennent la doctrine de leurs Casuistes, qui

187, 188. Exemple de leurs persécutions, 365. *Note.* Dénouement de leur haine contre Jansénius, 423. *Note.* Jugement du Pere Valérien, Capucin, touchant leurs mœurs, 192, 193, &c. Une confusion salutaire est l'unique remède de leur endurcissement, 249. Ce qui les a portés à accuser le P. R. d'être d'intelligence avec Geneve, 258, &c. Ils imposent à leurs adversaires des crimes qui ne sont point vraisemblables, 281, 282. Une paix n'est guere assurée, quand elle dépend du silence des Jésuites, 328, &c. Pourquoi ils ont traité Jansénius d'hérétique, 424. Voyez *Arnauld. Calomnie. Jansénius. Port-Royal.*

JEÛNE. Selon les Casuistes, celui qui ne peut dormir s'il n'a soupé, n'est point obligé de jeûner, II, 12 & *suiv.* ni celui qui a quelques heures moins de vingt & un ans, 15. ni celui qui s'est fatigué à quelque chose d'illicite, 15 & 16, 266 & *suiv.* Voyez *Escobar. Filiutius.* Tout ce qui est boisson ne rompt point le Jeûne, 14.

IGNORANCE. Si on en croit les Jésuites elle justifie plus de pécheurs que la grace & les Sacremens. I. 219. Les justes péchent quelquefois par ignorance, 230. Comment l'ignorance du Droit naturel n'excuse pas de péché, 243. Comment celle du Droit positif en peut excuser. II, 152, & *suiv.*

JUGEMENT DERNIER. Prosopopée admirable de Boileau là-dessus, III, 104.

JUGES. Selon Escobar ils peuvent suivre l'opinion la moins probable, II, 448. Quels présens ils peuvent recevoir, *ibid.* &c. 495 & *suiv.* En quel cas ils sont obligés à restituer, 470, 471, 479 & *suiv.*

JUSTES. Ils péchent quelquefois par ignorance, I, 230, 231.

L

LAIMAN. Il enseigne qu'un Casuiste peut répondre selon une opinion probable qu'il croit certainement fausse, II, 200, 201. Il permet le duel, 397, 398. C'est en vain que les Jésuites veulent excuser sa doctrine sur le duel, IV, 78, 79, 155.

LAMY. Sa doctrine sur l'Homicide censurée par l'Université de Louvain, IV, 21, 50, 51, 52. Le Conseil de Brabant fait retrancher cette opinion, 43. Dessein constant de la Société pour défendre cette doctrine, 53 & suiv. Un Religieux peut tuer la femme dont il aura abusé, 59, 60. Voyez *Caramuel. Homicide.*

LANE. (M. de la) Déguise son nom à la tête d'un de ses Ouvrages, IV, 340. *Note.*

LE MOS. (Thomas) Particularités à son sujet, IV, 407. *Note.*

LESSIUS. Il dispense de restituer ce qu'on a reçu pour une mauvaise action, quand l'action est faite, I, 274. II, 464 & suiv. Il permet aux Ecclésiastiques & aux Religieux de tuer un voleur, I, 282. Il falsifie S. Thomas, 275, II, 469, 470. Il permet de tuer pour éviter d'être deshonoré, II, 394, 407. Pour une calomnie, pour une médisance, pour une parole & un geste de mépris, 407, 408. Maximes néanmoins qu'il ne veut pas que l'on suive facilement dans la pratique, 409, &c. Ce qu'il dit du Contract Mohatra, 442, 443. Des voleurs, 448. Des sentences injustes, 455, &c. On réfute ce dernier sentiment, 469, &c. Il falsifie S. Antonin, 470. Il met à prix la pudicité des filles & des honnêtes femmes, 491. Il élude les décisions de l'Ecriture touchant les vains ornemens des femmes, III, 27. Ce qu'il permet aux Banqueroutiers de retenir, III, 376, &c. Si Montalte lui impose une mauvaise doctrine sur l'Homicide, IV, 3, &c. 37, &c. Il dis

que sa doctrine ne doit pas être facilement permise dans la pratique, 9, 160. Escobar rejette cette distinction, 18. Vasquez le condamne comme un païen & un scélérat, 34, 35. Ses sentimens sur l'Homicide, 71, 95. Il permet de tuer quelquefois pour une pomme, 80, 81.

LETTRES PROVINCIALES. L'Histoire de ces Lettres, I, 1 & *suiv.* Leur éloge, 187 & *suiv.* On les justifie contre les plaintes générales des Jésuites, 256 & *suiv.* Quelle plaie elles ont faite à la Société, 263. Leur unique but a été de découvrir les relâchemens des Casuistes, 267 & *suiv.* On les justifie contre les chicanes des Jésuites, II, 479 & *suiv.* Diverses conjectures sur leur Auteur, 431. Il s'est attaché à combattre les relâchemens qui étoient manifestes, 488. Il ne s'est point raillé des choses saintes, 459. Il rapporte fidèlement le sentiment d'Escobar touchant les assassins, 383. Celui de Lessius sur les Juges, 465 & *suiv.*

LEZZANA. Ce Casuiste conseille l'avortement aux filles, II, 73.

LIBERTÉ. La grace efficace n'ôte pas la liberté, IV, 458. S'il est nécessaire à la liberté qu'on pense à ne pas faire la chose qu'on fait, 459.

LOI NATURELLE. Les hommes doivent régler sur elle toutes leurs actions, II, 59, 60. Il n'y a presque aucun point de cette loi qui n'ait été rejeté par des nations entières, 60. Et il y en a toujours qui sont obscurs ou incertains, même aux gens de bien, 61, 62.

LOUVAIN. Cette Faculté censure l'opinion de Bauny touchant les bonnes pensées toujours présentes, I, 242. Elle rejette de même presque toutes les opinions des autres Casuistes, 265. Jugement de la Faculté de Louvain sur la Contrition, III, 294 & *suiv.* Cette Faculté condamne la doctrine du P. Lamy sur l'Homicide, IV, 21, 50, 73. Des Jésuites sur la Calomnie, 207.

M

- M** A R I E. Si Montalte se raille de la dévotion à la Sainte Vierge, III, 34 & *suiv.* Son intercession est utile aux innocens & salutaire aux pénitens, 37. C'est une folie d'espérer sa protection pendant que l'on demeure dans les désordres, 43, 49, 50. Les dévotions extérieures seront inutiles, si elles ne sont accompagnées d'un amour sincère pour Dieu, 51. Voyez *S. Bernard.*
- M** A S C A R E N H A S. Doctrine impie touchant les Prêtres qui se sont souillés par des péchés abominables, IV, 262 ; 263. Voyez *Prêtres.*
- M** E S S E. Méthode facile d'ouïr la Messe en peu de tems, III, 29 & *suiv.*
- M** E Y N I E R. (le P.) Ses calomnies contre P. R. IV, 250 & *suiv.* Il falsifie le Concile de Trente pour accuser M. Arnauld d'hérésie, 273. Il renouvelle la fable de l'Assemblée de Bourg-Fontaine, 283. Voyez *Arnauld.*
- M** I R A C L E de la Sainte Epine de Port-Royal, IV, 315 & *suiv.*
- M** O H A T R A. Ce que c'est que ce contrat, II, 441 & *suiv.* L'apologiste le défend, 495, &c. C'est un art de chicaner avec Dieu, 499.
- M** O I N E. (le P. le) Il écrit de la Dévotion aisée, III, 10. Description profane de la piété Chrétienne, 11, 320. Il n'approuve pas dans les Vieilles le grand soin de se parer, 28. Selon lui le simple vivre est plus mal-aisé que le bien vivre, 32. Eloge qu'il fait de la pudeur, 320, 321. Voyez *Apologie. Sorbonne.*
- M** O I N E. (M. le) Il est à la tête du parti des Molinistes contre M. Arnauld, I, 143 & *suiv.* Pourquoi il est son ennemi, 147. Ce qu'il entend par *pouvoir prochain*, 148. Il donne à tout le monde une grace de prière, 144, 145, 156. Son opinion est méprisée, 157. Il se déclare contre Jansénius qu'il n'avoit jamais lu, non plus que *S. Augustin*, 156. Ses distinctions, 158.

Il dit que la proposition censurée n'est hérétique que dans M. Arnauld, 205, 209. Son sentiment sur les péchés d'ignorance, 220, 221, 251.

MOLINA. La congrégation de *Auxiliis* a condamné soixante de ses propositions, I, 186. Il assure qu'un Religieux chassé de son Monastere pour ses fautes, n'est pas obligé de se corriger pour y retourner, II, 285. Il permet aux Juges de recevoir des présens, 435, 480. A celui à qui on veut susciter un mauvais procès, de tuer son accusateur, 402. Il n'ose condamner de péché un homme qui tue celui qui lui veut ôter la valeur d'un écu d'or, 412. Ses maximes sur les voleurs, 448. Sur la restitution, 451.

MOLINISTES. Ils ne s'accordent que dans le dessein de perdre M. Arnauld. I, 142. Les plus habiles d'entre eux sont ceux qui intriguent beaucoup, qui parlent peu & qui n'écrivent point, 20.

MONTALTE. Il ne se raille point des choses saintes, III, 296 & *suiv.* 330 & *suiv.* Il n'a jamais eu d'établissement à P. R. IV, 248, 327. Il reconnoît d'avoir été trop crédule dans une chose, il s'en retracte, 293, 294. Sa niece demeurant à P. R. miraculeusement guérie, 315, 316. Il prouve contre le P. Annat, qu'il n'est pas hérétique, 324, &c. Ce qu'il n'étoit pas, 330, &c. Voyez *Jésuites. Lessius. Apologie. Bauny. Lettres Provinciales. Marie.*

MORIN. (le P.) Son Commentaire sur le Sacrement de Pénitence, II, 335. *Note.* Ce qu'il pense de la discipline de l'Eglise touchant les Prêtres tombés dans le crime, 342, 359 & *suiv.*

N

N A V A R R E. (Pierre) Eloge de ce Canoniste, IV, 44. *Note.*

NICOLAÏ. (Jacobin.) Il abandonne la doctrine de son Ordre, I, 156, 184.

NICOLE. (M.) Lettre qu'on croit être de lui, adressée au P. Annat, IV, 375. Autre de ses

Lettres, dont la matiere fut donnée à M. Pascal, 393.

NOBLES. Hurtado de Mendoza, cité par Diana, leur permet le duel, II, 396.

O

OCCASIONS PROCHAINES. On n'est pas obligé, selon les Casuistes, de les éviter, s'il en doit arriver quelque dommage, II, 16, 228, 229. Il est même permis de les rechercher, 16. Ce que c'est, selon les Jésuites, III, 85. Ceux qui ne s'en éloignent point, agissent imprudemment, IV, 471.

OPINION. Ce que c'est, II, 169, 170, 178.

P

P A P E. Voyez *Eglise*.

P A R E S S E. Ce que c'est selon les Casuistes, III, 18.

PARLEMENT. Celui de Paris arrête l'avarice des Greffiers, II, 436, 437.

PAUL. (S.) Il s'appelle le premier des pécheurs pour un péché commis par ignorance, I, 228, 246.

PAULIN. (S.) Voyez *Apologie*.

PÉLAGIANISME. Il est renouvelé par l'Apologiste des Casuistes, I, 255.

PÉNITENCE, SACREMENT. Adoucissements que les Jésuites y apportent, III, 88 & suiv. Voyez *Absolution. Apologie. Bauny*.

PENSIONS ECCLÉSIASTIQUES. Ce qu'on en doit juger, III, 466 & suiv.

PERES. (les SS.) Le peu de respect que les Jésuites ont pour eux, II, 247 & suiv. Les Casuistes ne les citent presque jamais, 251. On montre par les SS. Peres qu'une opinion contraire à la loi éternelle n'excuse point de péché, & suiv. Quelle est leur crainte quand la ne leur fait pas connoître parfaitement

comment il doivent agir, 127, 128. Les Jésuites disent qu'on leur doit préférer les nouveaux Casuistes pour la Morale, II, 282. Leur sentiment sur le précepte d'aimer Dieu, III, 96 & *suiv.* 134 & *suiv.* On montre par leur exemple qu'on peut se railler des erreurs des Casuistes, III, 300 & *suiv.* Ils expliquent de Jésus-Christ la parabole du Samaritain, 341 & *suiv.* Que l'on doit puiser chez eux le sens des Ecritures sur la Morale, comme sur la Foi, IV, 105 & *suiv.* Leur sentiment sur l'honneur, 140, &c. Ce qu'ils entendent lorsqu'ils disent qu'on ne peut résister à la grace, 459, &c. Voyez *Homicide.*

PERIER. (Marguerite) Qui elle est, IV, 315, *Note.* Sa maladie & sa guérison. *Ibid.* & *suiv.*

PETRUS AURELIUS. Voyez *Casuistes.*

PIERRE LE CHANTRE. Son sentiment sur la Simonie, III, 397, 398. Il dit qu'on est obligé de croire de foi divine les préceptes qui regardent les mœurs, IV, 207, 208. Voyez *Eglise.*

PINTEREAU (le P.) Voyez *Bauny.*

POMPONNE. Voyez *Bellievre.*

PONCE. Il permet de rechercher les occasions de pécher, II, 17.

PORT-ROYAL. Les Jésuites accusent d'hérésie sur l'Eucharistie ses Religieuses & leurs Directeurs, IV, 247 & *suiv.* Leur dévotion envers le Saint Sacrement, 250, &c. Elles y adorent nuit & jour Jésus-Christ, 285. D'où vient la haine des Jésuites contre cette Maison, 313, 314. Leur foi justifiée par les miracles, & les calomnies des Jésuites détruites, 319, &c. Le Pere Annat dit que P. R. est déclaré hérétique, 327. Quand s'est exécuté sa destruction par les Jésuites, 314. *Note.* Voyez *Brisacier. Montalte.*

POUVOIR. Il y a un véritable pouvoir qui n'est jamais réduit en acte, IV, 449. Quel est le pouvoir de faire le mal qui subsiste avec la grace efficace, 401 & *suiv.*

POUVOIR PROCHAIN. Pourquoi ce terme a été
O iv

inventé, I, 142, 152. Ce qu'il signifie selon les disciples de M. le Moine, 143, 144, 146, & selon les nouveaux Thomistes, 145, 152. Les Jansénistes sont hérétiques, parce qu'ils ne veulent pas s'en servir, 148. Il faut le prononcer pour être Catholique, 149. On peut l'admettre au sens des Thomistes, 154. M. le Moine & le P. Nicolaï conviennent entre eux de ne le jamais expliquer, 148. On n'en parle plus après la censure, 154. Si le pouvoir d'accomplir les commandemens manque quelquefois aux justes, 138, 139.

PRESTRES. Selon les Casuistes ils peuvent recevoir deux rétributions pour une Messe, II, 279, &c. La célébrer le jour qu'ils ont commis un péché mortel des plus criminels 281, & *suiv.* 294. Décision horrible de Mascarenhas sur ce sujet, 332 & *suiv.* Combien Cellot souhaiteroit que le nombre en fût grand, 283, 284. Canons contre la légèreté & l'avarice de ceux qui passent d'une Eglise à une autre, 320, &c. Suarez favorise leur ambition, 322, &c. Discipline de l'Eglise contre ceux qui sont tombés dans le crime, 334, &c. Elle a changé par les fausses Lettres de S. Calixte, de S. Grégoire & de S. Isidore, 352, &c. Combien il est difficile à un Prêtre de se relever après sa chute, 363.

PROBABILITÉ. Elle est la source de toute la corruption de la Morale des Casuistes, I, 256. Les Jésuites s'appliquent particulièrement à en cacher le venin aux simples, II, 46 & *suiv.* C'est à sa faveur que la Société s'est répandue par toute la terre, 9. En quoi elle consiste, 19 & *suiv.* Chicanes des Jésuites sur cela, 32 & *suiv.* Les opinions probables viennent des ténèbres de l'esprit humain, 36. Il n'y en a point de telles à l'égard de Dieu, 35. Il n'y en a même aucune qui soit telle à l'égard de tout le monde, 37 & 38. Ce qui suffit, selon les Casuistes, pour rendre une opinion probable, 42. Il y en a autant de fausses que de vraies,

41. Les fausses ne sont appuyées que sur des sophismes, 43 & *suiv.* En quel sens il faut entendre ce que disent les Casuistes, qu'elles ne doivent point être opposées à la raison évidente ou à l'autorité de l'Ecriture; 58 & *suiv.* Cette opposition ne les rend pas improbables, 66 & *suiv.* Deux probabilités, l'une intrinsèque & l'autre extrinsèque, 79. L'autorité d'un seul Docteur suffit pour la dernière, 70. Conséquences de ce principe, 74 & *suiv.* Précis de la doctrine des Casuistes sur la Probabilité, *ibid.* Premier dogme de cette doctrine : Que toute opinion probable, même fausse & contraire à la loi éternelle, est néanmoins sûre dans la pratique, 77. On en démontre la fausseté par saint Thomas, 89 & *suiv.* par l'Ecriture & les Peres, 89 & *suiv.* par des argumens Théologiques, 102 & *suiv.* par ce principe, Que l'ignorance du Droit naturel n'excuse point de péché, 109. On fait voir qu'il n'est appuyé sur aucun fondement solide, 110 & *suiv.* Qu'on ne peut le suivre sans imprudence, 113 & *suiv.* On l'attaque directement dans son principe, 117 & *suiv.* On le ruine par ses conséquences, 123. On fait voir qu'en le recevant, tout devient permis, 132. Que toute religion est indifférente, 133 & *suiv.* Que les crimes les plus honteux ne le sont plus, 132. Si une opinion fausse dans le Droit positif excuse de péché? 147 & *suiv.* Second dogme de la doctrine de la Probabilité: Que de deux opinions contraires il est permis d'embrasser la moins probable & la moins sûre, 12, 151 & *suiv.* Réfutation de ce dogme, 154. par Cicéron, 160. Que dans une égale Probabilité l'esprit ne donne aucun consentement, 165 & *suiv.* Que dans une inégale il donne son consentement à une des propositions, & rejette l'autre, 181 & *suiv.* Les Jésuites obligent un Confesseur, sous peine de péché mortel à absoudre un pénitent qui suit une opinion probable, 25, 26, 229 & *suiv.*

Ils permettent à un Théologien de donner conseil selon une opinion probable qu'il croit certainement fausse, 23, 24, 205 & *suiv.* hors dans un cas, 208. Ils veulent que l'autorité d'une opinion ne déroge point à l'autre, 164, 270 & *suiv.* Naissance & progrès des opinions probables, 79 & *suiv.* Par ce moyen les Jésuites mettent bien en assurance à l'égard de la conscience & de Dieu, mais non pas à l'égard des Juges, 292 & *suiv.* Par cette doctrine toute la Société est coupable d'erreur sur la Simonie, III, 395, Sur le Meurte pour une calomnie, IV, 28 & *suiv.*

R

REGINALDUS. Son peu de respect pour les SS. Petes, II, 27, 247, 282. Son sentiment sur l'Homicide, 392, 401. Quoique vrai dans la spéculation, il n'est pas à suivre dans la pratique, 409, &c. En quel cas il oblige un Juge à restituer, 463, 484.

RELIGIEUX. Les Casuistes prétendent que ceux qui quittent leur habit, ne sont point excommuniés, II, 267, 268. Que ceux qui sont élevés à l'Episcopat, sont dispensés du vœu d'abstinence, 269. Que ceux qui sont chassés de leur Ordre, ne sont point obligés à se corriger, pour y rentrer, 285. Ils les dispensent du vœu d'obéissance, *ibid.* & 284. Ils leur permettent de tuer pour défendre leur bien & leur honneur, 414, 415.

RÉPRÉHENSIONS. Comment il faut juger si elles partent d'un esprit de piété & de charité, ou d'un esprit d'impiété & de haine, III, 314. & *suiv.*

RÉPUBLIQUE. Pourquoi elle souffre les femmes publiques, II, 488, 489.

RESTITUTION. Lessius en dispense ceux qui ont reçu de l'argent pour une action criminelle,

I, 274, **II**, 449, 450. Diana, les Bénéficiers qui ont fait un mauvais usage de leurs revenus, **II**, 27. Bauny, les incendiaires, 237, 238, 446. D'autres Casuistes, les Juges corrompus, les Usuriers, les Voleurs, 433 & *suiv.* 446 & *suiv.* Hors dans un cas, 451, &c. Les Magiciens aussi, excepté dans un cas, 457 & *suiv.* Plaisante histoire d'un homme qui se disposoit à restituer, rapportée par le P. Cellot, 460, &c. Sentiment de S. Augustin sur la restitution, 475 & *suiv.* Et du catéchisme Romain, 479.

REVENUS ECCLESIASTIQUES. Le jugement qu'en porte Comitulus, **III**, 405. Le Concile de Trente, *ibid.* & 406. Vasquez, 406 & 407. Hurtado de Mendoza, 408.

RICHER. Quel est le dessein qu'ils doivent avoir lorsqu'ils veulent relever leur condition, **III**, 386, 387. Qu'ils sont très-rarement obligés, selon Vasquez, de donner de leur nécessaire, 348, 349, 383, 390 & *suiv.*

RIPALDA. Il avoue que les Jésuites ont accusé par pure récrimination les Thomistes d'être Calvinistes, **I**, 185, 186. & que la Congrégation de *Auxiliis* a condamné soixante propositions de Molina, *ibid.*

ROIS. Quel est leur pouvoir sur la vie des hommes, **IV**, 66, &c. 117, 118. Lessius permet de tuer les Rois, 82.

S

SAINT AMOUR. (M. de) A quoi son Journal est essentiel, **IV**, 347. *Note.*

SAINTE BEUVE. (M. Jacques de) Son éloge, & sa généreuse action envers un Docteur, **IV**, 337, *Note.* Son jugement sur les cinq propositions avant la Constitution, 337.

SAINT CYRAN. (l'Abbé de) Calomnies des Jésuites contre lui, **IV**, 234, 264, &c. Sa foi sur l'Eucharistie, 256, 277. Accusé d'avoir

- assisté à l'Assemblée de Bourg-Fontaine, 281.
 Il défend le Chapelier secret du S. Sacrement, 307.
- SALES.** (S. François de) Quel nom on lui donne, IV, 292. *Note.*
- SAMARITAIN.** Les SS. Peres en expliquent la parabole de Jésus-Christ, III, 341 & *suiv.*
- SANCHEZ.** (THOMAS) Il cite faussement Saint Thomas sur la Probabilité, I, 276, 277. Il enseigne que l'autorité d'un seul Docteur rend une opinion probable, II, 19, 20. Qu'un infidele n'est point obligé à quitter sa secte tant qu'elle lui paroît probable, 133 & *suiv.* Qu'un seul Docteur peut répondre tantôt selon une opinion & tantôt selon une autre, 208. Que le décret du Concile de Latran contre les Blasphémateurs n'est point reçu par l'usage, II, 326 Qu'on peut offrir le duel, 399. Qu'un Magicien qui a consulté le diable n'est point obligé à restituer, 457, 458. Son sentiment sur la Gourmandise, III, 19. Sur les Equivoques, 20. Il tient l'Attrition comme une opinion incertaine, 90 Son sentiment sur la Simonie III, 363, 364.
- SANCIUS** (JEAN) Il a écrit de la Morale d'une maniere tout-à-fait corrompue, II, 227 & *suiv.* Il cite 46 Casuistes qui disent qu'on est obligé d'absoudre un pénitent qui a suivi une opinion probable, 221. Il envoie un Prêtre à l'Autel le jour même qu'il est tombé dans un crime d'impureté, II, 281, 333. Voyez *Escobar.*
- SAVANT.** Ce qui rend un homme sçavant, II, 234.
- SEGUENOT.** (le P.) Sa hardiesse dans sa Traduction d'un Livre de S. Augustin, IV, 332. *Note.*
- SERVITEURS.** Quels services ils peuvent rendre à leurs Maîtres, II, 286, 287. Bauny leur apprend à diriger leur intention, 287. A se récompenser en secret: Histoire de Jean d'Alba à ce sujet, 288 & *suiv.*
- SIMONIE.** Maximes des Jésuites sur ce vice, III, 362 & *suiv.* 395, &c. 414, &c. Selon eux on en peut excuser Simon le Magicien & Giséa

370, 371. Sentiment d'Innocent III, 402. Les Decrets des Pontifes, des Peres & des Conciles contre la Simonie, en comprennent toutes les especes, 418 & *suiv.* Voyez *Pierre le Chantre.*

SORBONNE. Disputes de Sorbonne sur la proposition de M. Arnauld, I, 132, 133. Voyez *Arnauld.* Qu'il est indigne d'elle d'user de mots équivoques & captieux sans les expliquer, 149. Que sa censure contre M. Arnauld la rend moins considérable, 151. Le sable de Sorbonne, 165, 184, 203. Elle condamne l'opinion de Bauny touchant les bonnes pensées toujours présentes, 241. & celle de Milhard touchant l'argent offert comme motif pour obtenir un bénéfice, 306. La premiere de ces Censures est longtems supprimée par le crédit des Jésuites, 265. Elle condamne l'opinion de Bauny touchant les Compensations secretes, 377 & *suiv.* Le P. le Moine dit qu'elle n'a point de juridiction sur le Parnasse, III, 322. Elle produit au Parlement les Theses des Jésuites de Caen sur l'homicide, IV, 13. Elle est partagée au sujet du Chapelier du S. Sacrement, 306, 307. Voyez *Valentia.*

STEYAERT. (M.) Il explique le bon & le mauvais usage des opinions probables, II, 502 & *suiv.* Injures qu'il dit à Wendrock, 505. Il se contredit sur la matiere de la Probabilité, 506. Sentiment dangereux qu'il avance, 507, 508. Il impose à Wendrock des sentimens qu'il n'a pas enseignés, 510, &c. Il n'a pas toujours été dans ces sentimens à l'égard de Wendrock, 517.

SUAREZ. Il favorise l'ambition & l'avarice des Prêtres, II, 322. Il dit que l'opinion de l'Attrition n'est pas certaine, III, 91.

T

TAMBOURIN. Il dit que la Probabilité la plus mince met en sûreté de conscience, II, 42.

Il propose aux autres comme probable & sûre une opinion qu'il croit fausse, 71. Sa doctrine sur la Probabilité, 79. Ce que c'est, selon lui, que le doute, 168 & suiv. Ses erreurs sur l'obligation d'aimer Dieu, III, 150, 151. Son sentiment sur la Calomnie, IV, 214, & suiv.

TANNERUS. Il croit qu'on peut tuer les Juges & les témoins qui conspirent contre notre mort, II, 73, 74, 402. Il permet aux Ecclésiastiques mêmes de tuer pour la défense de leur bien, 414. Il permet de donner de l'argent comme motif, & non comme prix, pour obtenir des Bénéfices, 278. Il reconnoît que S. Thomas est contraire à son opinion sur la Simonie, III, 364. Les Jésuites tâchent en vain de le défendre, 365, &c. 397, &c.

TELLIER. (le P.) Particularité à son sujet, I, 283. Note.

TERTULIEN. Voyez *Vérité*.

THOMAS (S.) Cité faussement par Lessius sur la restitution, I, 274, 275. Par Sanchez sur la Probabilité, 277. Par les Jésuites sur la pluralité des Bénéfices, II, 86. Son sentiment sur ce qui est contre la loi, 82 & suiv. S'il est permis d'avoir plusieurs Bénéfices, II, 304 & suiv. Il dit qu'il faut préférer la loi à la coutume, tant que la raison qui a fait établir cette loi subsiste, 314, 315. Il enseigne avec quel esprit on doit entrer dans le ministère Ecclésiastique, 322. Son sentiment sur la crainte servile, III, 122 & suiv. L'on réfute l'erreur du P. Sirmond sur l'amour de Dieu par plusieurs principes de ce Saint, 200, &c. Justifié contre le P. Sirmond, 222 & suiv. Ses maximes sur l'Aumône, III, 358. Pourquoi Dieu a laissé les hommes pendant quelque tems avec la seule loi naturelle,

IV, 102. S'il est permis de tuer pour la défense de sa vie, 124, &c. Il dit que c'est être hérétique que de nier qu'une chose qui est contre un commandement de Dieu, soit péché, 209. Voyez *Tannerus*.

THOMISTES. Qui sont les nouveaux Thomistes, I, 143. Leur sentiment sur le pouvoir prochain, 144. Ils sont disciples d'Alvarez, admettant la grâce suffisante à laquelle on ne consent jamais sans le secours de l'efficace, 157 & suiv. 166, 182. Ils s'accordent avec les Jésuites dans le terme, & avec les Jansénistes dans le dogme, 161 & suiv. 169. Ils sont les seuls qui donnent cette idée au terme de suffisant, 170, 176. On les reprend d'abandonner la grâce victorieuse, 178. Les Jésuites les font passer pour Calvinistes, 176, 185, 186.

TOLET. Voyez *Jésuites*.

V

V **ALENTIA**. Il croit qu'il est permis d'offrir de l'argent pour un bénéfice, II, 157, 277. Son sentiment sur la Simonie, III, 362 & suiv. Condamné en Sorbonne, 369.

VALERIEN. (le P.) Moyen dont il s'est servi pour répondre aux calomnies des Jésuites, IV, 189 & suiv.

VASQUEZ. Il est un des quatre animaux, II, 13. Il est appelé par Diana le phénix des esprits, 30. Il élude cette maxime, Que dans le doute il faut choisir le plus sûr, 163. Il dit que l'esprit peut tout à la fois donner & refuser son consentement à deux propositions contradictoires, 178 & suiv. En quoi il fait consister le superflu, II, 265. Ses décisions en faveur des voleurs, 445. Ses maximes sur le précepte d'ouïr la Messe, III, 29 & 30. Ses maximes sur l'aumône, III, 350, &c 384, &c. Les Jésuites lui attribuent un excès de sévérité, 383.

S'il est plus sévère que Cajetan, 357, 390 & *suiv.* Il rend les biens de l'Eglise propres aux Ecclésiastiques, 406, 407. Voyez *Du Val. Les-fius. Riches.*

VERITE. Toute vérité est évidente en elle-même; quoiqu'elle ne le soit pas par rapport aux hommes, II, 58, 59. Tout jugement contraire à la vérité éternelle, est imprudence, 113. Elle seule délivre du péché, 155, 193. Ce qu'il faut faire quand on ne la connoît pas clairement, 187 & *suiv.* Il y a du péril à décider toute question où il s'agit de péché mortel, à moins qu'on ne voye bien clairement la vérité, II, 303 & *suiv.* Elle est digne de respect & de vénération, le mensonge de mépris & de railleries, III, 299. Selon Tertullien il appartient à la vérité de se railler, 305. La vérité triomphe toujours, 379.

VITELESCHI. (le P.) Fait qui lui fait beaucoup d'honneur, IV, 33. *Note.*

VOLEURS, Décisions des Casuistes en leur faveur, II, 444 & *suiv.*

VOLONTE. Sa corruption est plus grande que les ténèbres de l'entendement n'ont été épaisses, IV, 101. La grace efficace n'impose pas de nécessité à la volonté, 401 & *suiv.*

USURE. Elle est condamnée par les loix divines & humaines, II, 496. Canons qui la condamnent, 501, 502. L'Apologiste l'ôte du nombre des crimes, 499. Aussi-bien que Bauny, 438, 439. Et Escobar, 440 & *suiv.*

Fin de la Table générale des Matières.

